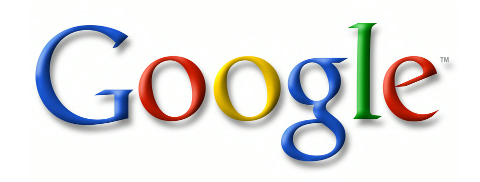
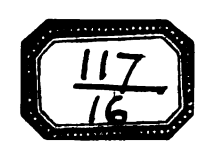

Google





LA

GUERRE DE CHYPRE

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET C[ie], RUE GARANCIÈRE, 8.

LA GUERRE DE CHYPRE

ET LA

BATAILLE DE LÉPANTE

PAR LE VICE-AMIRAL

JURIEN DE LA GRAVIÈRE

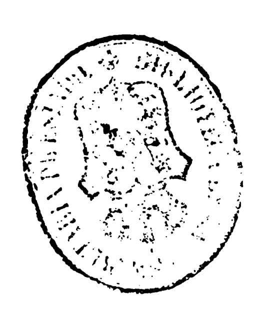
MEMBRE DE L'INSTITUT

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ DE QUATORZE CARTES ET PLANS

TOME PREMIER

LA GUERRE DE CHYPRE





PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1888

PRÉFACE

« Valeureux Othello, nous allons vous employer contre l'ennemi du genre humain : le Turc a préparé une expédition formidable contre Chypre ; il faut que vous partiez cette nuit même. Laissez un officier derrière vous : il vous portera nos ordres. »

C'est ainsi que, quarante ans après le départ de la flotte du sultan Sélim II pour Limasol, Shakespeare faisait parler le Sénat de Venise. Depuis près d'un siècle, la République exerçait la souveraineté directe sur l'île conquise en 1191 par Richard Cœur de lion : cette possession était la garantie de son commerce avec le Levant; si on la lui enlevait, les pavillons chrétiens, cruellement molestés déjà par les Barbaresques, se trouveraient bientôt exclus du bassin oriental de la Méditerranée. Le trouble et l'incertitude règnent dans le conseil. « Il n'y a point, dit

le doge, d'accord dans ces nouvelles. — En effet, remarque un sénateur, les chiffres cités dans les diverses dépêches ne sont pas les mêmes : mes lettres parlent de cent sept galères. — Les miennes, reprend un autre, en mentionnent cent quarante. — Et moi, interrompt un troisième, on m'écrit deux cents. » Qu'importent ces divergences? Tous les rapports confirment l'apparition d'une flotte ottomane dans les parages qui avoisinent le canal de Chypre. En ce moment, arrive un nouveau messager : « L'armement turc, dit-il, se dirige vers Rhodes. » Rien de plus vrai : les Ottomans, en vidant l'Archipel, ont mis le cap sur Rhodes, mais c'était pour y rallier une seconde flotte : — la flotte de Mourad-Reïs, composée de vingt-cinq galères ; — maintenant ils font franchement route vers le promontoire Saint-André. Othello n'a pas un instant à perdre : il part dans la nuit même.

Qui ne reconnaîtrait dans la fiction du poëte la trace irrécusable de l'émotion qu'une longue période de sécurité relative n'avait pas encore effacée? « O siècle, vraiment arrivé au comble des malheurs! s'écriait, de son côté, le saint pontife Pie V. Les Turcs ont déclaré la guerre

aux Vénitiens : ils ne songent qu'à détruire la Chrétienté pièce à pièce. Considérez les commencements si humbles et si obscurs de cette nation : elle prend naissance chez les Scythes qui habitent le Caucase des Indes, s'établit d'abord dans la Perse et dans la Médie, y vivant de brigandages, et, pendant bien des années, ne faisant aucun bruit dans le monde : peu à peu ses forces s'accroissent; elle a l'audace d'envahir en armes des provinces chrétiennes; elle occupe la Cilicie, subjugue les Arméniens, combat les Thraces d'Asie et les Ciliciens de la Cappadoce, se répand comme un torrent jusqu'aux bords de l'Euphrate et du Tigre, soumet les habitants du mont Taurus et ceux du mont Amanus. Où s'arrêtera la cupidité du Turc? Ne voyons-nous pas les armes ottomanes se porter au delà du Tanaïs, du Volga, du Borysthène, de la mer d'Hyrcanie? Après avoir dévoré presque toute l'Asie, les Turcs s'emparent de Constantinople et se saisissent de la Grèce; ils renversent de son trône le soudan du Caire : l'Égypte et la Syrie, deux grandes puissances, tombent entre leurs mains; Soliman, de nos jours, a réduit en son pouvoir une partie de la Hongrie. Il a pris l'île de Rhodes,

assiégé Malte, occupé par fraude l'île de Chio, enlevé Szigeth aux Hongrois[1]. Sélim, aujourd'hui, après avoir violé le droit des gens, violé sa propre foi, avide encore d'étendre sa tyrannie rapace, envoie assaillir le royaume de Chypre. »

Le tableau tracé par le Père commun des fidèles n'était que trop exact. La vigueur morale de la Rome antique et la décision inflexible des vieux pères conscrits revivaient heureusement dans Pie V. Quel rude sénateur ce pape du seizième siècle eût été! A l'âge de soixante-six ans, avec trois pierres d'une once et demie chacune dans la vessie, le moine austère qu'un suffrage imprévu appela, en l'année 1565, à s'asseoir dans la chaire de Saint-Pierre, étonna le monde par son activité merveilleuse et par sa ferveur juvénile. On le vit, oubliant ses atroces souffrances, porter durant de longs mois ses prières au pied des autels, adresser ses sollicitations ardentes à toutes les cours, invoquer à la fois, avec cette violence impétueuse qui fait la force des saints, le Roi du ciel et les princes de la terre, prodiguer en un mot ses démarches, ses

[1] Voyez, dans l'ouvrage intitulé : *Les Chevaliers de Malte*, t. II, p. 226 et 227, la dernière campagne de Soliman le Grand en Hongrie.

émissaires, ses trésors, pour armer contre l'ennemi de la foi chrétienne les fils dégénérés des Croisés.

Quand la ligue, après de longs débats et d'interminables hésitations, fut conclue, on offrit le commandement de l'armée au duc d'Anjou. « Le duc s'excusa, dit Brantôme[1], sur les affaires du roi son frère. » A défaut de ce prince français, on voulut un instant avoir pour généralissime le prince de Savoie : « Le prince objecta l'état de sa santé. » Peut-être les alliés se méfièrent-ils aussi, toute réflexion faite, de son ambition. Le nom de don Juan d'Autriche fut enfin prononcé. « Don Juan d'Autriche ne fit pas comme les autres : de grande joie et très-volontiers, il accepta ce beau et saint bâton de général. » Il avait alors vingt-quatre ans. « Il était beau, gentil en toutes ses actions, courtois, affable, d'un grand esprit et surtout très-brave. » De plus, « il croyait le conseil », — trait de ressemblance que nous lui reconnaissons avec Nelson, — « et lui obéissait pour se faire grand ».

[1] *OEuvres complètes de Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme,* publiées d'après les manuscrits, avec variantes et fragments inédits, par Ludovic Lalanne. Paris, MDCCCLXVII.

Les princes ont été quelquefois le plus bel ornement d'une république : les monarchies leur ont dû en tout temps la séve et la vigueur. Sans eux, les armées n'auraient trouvé pour les commander que des capitaines au déclin de l'âge. Nous avons vu Doria et Barberousse, sur leurs vieux jours, s'alarmant d'une responsabilité qui, quelques années plus tôt, leur eût paru légère, vouloir, d'un commun accord, écarter l'occasion d'une action décisive [1] : nous verrons, au contraire, à Lépante, un jeune capitaine, affranchi tout à coup par la fortune propice des doutes importuns dont de timides conseils ne cessent depuis deux mois d'assiéger son esprit, céder à l'involontaire transport d'une âme que l'approche du combat enivre, et témoigner sa guerrière allégresse « en dansant la gaillarde [2] avec deux de

[1] Voyez l'ouvrage intitulé : *Doria et Barberousse*. E. Plon, Nourrit et Cie, imprimeurs-éditeurs, 10, rue Garancière, Paris.

[2] « La *gaillarde,* dit Jean-Jacques Rousseau, est une danse à trois temps gais. » La *gaillarde,* ajoute le dictionnaire de l'Académie des beaux-arts, paraît avoir été abandonnée, ou à peu près, du temps de Louis XIV. Prætorius, dans un livre publié en 1668, fait une terrible sortie contre la lasciveté des *gaillardes,* qu'il nomme « une invention du diable ». C'est aussi l'avis de lord Byron :

> Terpsichore! — too long misdeemed a maid, —
> The least a vestal of the virgin Nine.

« Terpsichore! La moins vierge des neuf Muses. »

ses chevaliers sur la place d'armes de sa galère ».

L'ancien vice-roi de Sicile, don Garcia de Toledo[1], a pourtant écrit : « Je sens s'évanouir la

[1] Toute la grande noblesse espagnole a eu pour origine les vingt familles illustres dont Jacques-Guillaume Imhof s'est efforcé, en 1712, d'établir la généalogie. Ces vingt familles, à peu d'exceptions près, auront toutes des représentants à Lépante. Elles se nommaient :

Arellano.
Bazan.
Centurion.
Cueva.
Guzman.
Mendoza.
Osorio.
Ponce de Leon.
Silva.
Velasco.
Arias d'Avila.
Cordova.
Guevara.
Lara-Manrique.
Moura.
Pimentel.
Porto Carrero.
Toledo.
Zuniga.

Ferdinand Alvarez de Toledo, grand alcade de la ville de Tolède, épouse, au cours du quatorzième siècle, Jeanne Palomeque.

Il en a deux fils : Garcia Alvarez de Toledo, Grand Maître de l'Ordre de Saint-Jacques en 1359, seigneur d'Oropesa en 1366 ; et Ferdinand Alvarez de Toledo, maréchal de Castille, seigneur du Val de Cornia.

De cette seconde branche est sorti Ferdinand Alvarez de Toledo, créé comte d'Albe de Torres en 1439. Ferdinand Alvarez épouse Mencia Carrillo de Toledo. Il en a un fils : don Garcia Alvarez de

tranquillité que j'ai conservée jusqu'à présent : c'est moins l'insuffisance numérique de nos gens que leur qualité qui m'inquiète. Notre flotte part avec des soldats novices qui sauront à peine décharger leurs arquebuses. La flotte turque est dans des conditions tout autres : je n'y vois que des soldats exercés, habitués à tirer bon parti de leurs armes. La perte de la bataille serait plus grave que le succès ne pourrait être avantageux : à moins d'un ordre formel de Sa Majesté, je ne

Toledo, premier duc d'Albe, marquis de Corio et comte de Salvatierra, mort en 1488.

Ce premier duc d'Albe a épousé Maria Enriquez. Il laisse, en mourant, un fils : Frédéric, second duc d'Albe.

D'Isabelle de Zuniga, Frédéric a deux fils : Garcia de Toledo, tué dans l'île de Zerbi, le 29 août 1510, et Pierre de Toledo, marquis de Villafranca.

Moissonné dans sa fleur, Garcia de Toledo n'en fera pas moins souche, et souche illustre entre toutes.

Le premier fils qu'il a eu de Beatrix Pimentel est le fameux duc d'Albe, né en 1508, mort le 12 janvier 1582.

Le second fils, Bernard, est mort à Palerme en l'année 1535, revenant d'Afrique.

Le frère de don Garcia, l'oncle du grand duc d'Albe, Pierre Alvarez de Toledo, marquis de Villafranca, du fait de sa femme, Jeanne Osorio Pimentel, sera vice-roi de Naples, de l'année 1532 à l'année 1552.

Le correspondant de don Juan, don Garcia de Toledo, quatrième marquis de Villafranca, duc de Ferrandina, prince de Montalvan, vice-roi de Sicile en 1565, est son fils.

Don Garcia a épousé Vittoria Colonna, fille d'Ascanio Colonna, connétable de Naples. Il meurt, suivant les uns, le 4 juin 1577 ; selon d'autres, le 31 mai 1578.

me mettrais point en situation d'être obligé de livrer bataille. Il faut du moins laisser l'ennemi venir nous chercher et ne pas aller nous-mêmes à sa rencontre. Pour l'amour de Dieu, qu'on réfléchisse beaucoup sur une affaire aussi considérable! Qu'on n'oublie pas les désastreuses conséquences que pourrait amener un revers! » Le duc d'Albe lui-même n'a pas craint de prêter sa voix autorisée à l'expression de cette inquiétude générale : « Les premiers ennemis que Votre Excellence devra combattre, dira-t-il à don Juan, seront ses propres soldats, qui lui conseilleront de combattre hors de propos. Votre Excellence me paraît bien jeune pour résister à des assauts qui nous causent, même à nous vétérans, de si grands embarras. Qu'elle évite cependant cette insigne faiblesse de se laisser vaincre par ses soldats, car le mal ne s'arrêterait pas à cette défaite : on la verrait indubitablement suivie du triomphe de l'ennemi; maint exemple l'apprendrait au besoin à Votre Excellence. Le succès, en revanche, a toujours été le lot des chefs qui ont su résister à leurs soldats. »

On a beau avoir terrassé les insurgés de Grenade, quand on tient dans ses mains la fortune

de la Chrétienté et qu'on reçoit de pareils avis des plus illustres chefs d'une armée réputée à bon droit la première de l'Europe, il est difficile de ne pas se sentir un peu ému des hasards au-devant desquels on s'est décidé à courir. L'ennemi paraît : tous les scrupules, toutes les appréhensions à l'instant s'évanouissent. La jeunesse seule a de ces superbes confiances : ne la retenez pas! Sa force est dans son élan, et il faut lui laisser, en ce moment suprême, saisir, suivant le mot du poëte, « l'honneur noyé par les cheveux ».

Don Juan d'Autriche, lorsqu'il livra, le 7 octobre 1571, la plus grande bataille navale des temps modernes, avait l'âge d'Alexandre à Issus, d'Annibal en Espagne, de Condé à Nordlingen, de Napoléon Bonaparte à Toulon. — Charles XII à Narva était moins âgé encore. L'honneur de la victoire de Lépante, malgré la part considérable qu'y prirent les Vénitiens, lui appartient incontestablement, car sans lui la campagne de 1571 avortait comme celle de 1570, et le grand combat n'eût jamais été livré.

Les forces coalisées connaissent peu de jours sans nuages. Dès le 25 août, deux jours par conséquent après son arrivée à Messine, don

Juan commence à faire part de ses déceptions au vieux général, qui suit d'un œil inquiet ses débuts. Ce général s'est emparé jadis du Peñon de Velez, en Afrique; il a secouru Malte assiégée par les Turcs : aujourd'hui, le soin de sa santé, usée par tant de campagnes, le retient à Pise. Don Garcia de Toledo, quatrième marquis de Villafranca, troisième duc de Ferrandina, prince de Montalvan, commandeur de Saint-Jacques, laissera cette fois un plus heureux que lui, don Juan de Cardona, conduire à l'ennemi les galères de Sicile : par ses vœux, ses conseils, il restera encore aux côtés du jeune et valeureux prince à qui, sans les ordres absolus de Philippe II, il eût fait, en 1565, gagner ses éperons [1].

Il y a vraiment quelque chose de touchant à voir de quelle sollicitude ces guerriers blanchis sous le casque, les Toledo, les ducs d'Albe, entourent le fils du grand empereur dont le culte s'impose toujours à leurs âmes. C'est à Toledo que don Juan s'adresse quand son cœur a besoin de s'épancher. Tous les conseillers

[1] Voyez, dans les *Chevaliers de Malte*, t. II, p. 139, *La vocation de don Juan d'Autriche*.

officiels qui ont reçu de Philippe II la mission expresse de guider son inexpérience, don Luis de Requesens, le comte de Priego, Stefano Motino, Juan Soto, Pier-Francesco Doria, n'offrent à don Juan que le secours d'avis importuns : les seuls avis dont le prince reconnaissant fasse cas, les seuls qu'il sollicite, ce sont les avis du valétudinaire de Pise : « Arrivé ici, lui écrit-il, avec 24 galères, j'y ai trouvé Marc-Antoine Colonna et les 12 galères de Sa Sainteté. Ces galères sont en bon ordre. J'y ai trouvé aussi Sébastien Veniero, général de la flotte vénitienne, avec 48 galères, 6 galéasses et 2 nefs. Ces vaisseaux vénitiens ne sont pas en aussi bon ordre qu'il le faudrait vraiment pour le service de Dieu et pour le bien de la Chrétienté dans les circonstances présentes. Le général m'assure qu'il attend bientôt de Chypre 60 autres galères qui seront mieux armées. Dans le golfe de Venise, il y a encore 18 galères et 4 galéasses, avec bon nombre de soldats, de l'artillerie, des armes, des munitions; mais on ignore si ces bâtiments pourront nous rejoindre, car la flotte des Turcs est dans le golfe. Les forces qui, pour le compte du roi notre maître, se réuniront ici dans l'es-

pace de sept ou huit jours, comprendront 81 galères, des meilleures qu'on ait jamais vues, 20 nefs, bien pourvues d'artillerie et bien équipées, 20,000 fantassins, savoir : 7,000 Espagnols, 7,000 Allemands, 6,000 Italiens, assez bonne troupe, et, de plus, 2,000 volontaires avec artillerie, munitions et vivres. »

L'exposé de la situation est très-net; aucun mécompte de ce côté n'est à craindre : don Juan d'Autriche a, en effet, à peine eu le temps de sceller sa lettre, que l'escadre de don Juan de Cardona est en vue. Cette escadre comprend dix galères de Sicile et douze autres galères appartenant à des particuliers. Le Roi les a louées à ces armateurs génois qui gardent, dans leur opulence, les traditions des anciens condottieri du quinzième siècle. Quatre ont été fournies par Giovanni Ambrogio di Negrone, deux par Nicolò Doria, deux par Stefano de' Mari, chevalier de Calatrava, deux par George Grimaldi, deux par David Imperiale.

Un renfort d'un autre ordre vient assister don Juan : le Pape a dépêché à Messine Mgr Odescalcho, évêque de Penna; le prélat, on peut y compter, ne perdra pas un instant pour échauf-

fer de son zèle les cœurs hésitants et les conseillers timides. Don Juan rassemble sur la capitane plus de soixante personnes qu'il appelle, par égard pour leur rang ou pour leurs fonctions, à délibérer : Marc-Antoine Colonna, Sébastien Veniero, don Luis de Requesens, Pompeo Colonna, Onorato Gaetano, François-Marie de la Rovère, Alderano Cibo, Alexandre Farnèse, Stefano Motino, Paolo-Giordano Orsino, Ascanio della Cornia, Gabrio Serbelloni, Milanais, général de l'artillerie, le nonce, — Mgr Paolo Odescalcho, — Michele Bonelli, neveu du Pape et frère du cardinal Alessandrino, jeune homme « que le caprice de la fortune, dit de Thou, a tiré du métier de tailleur, pour l'élever presque à la dignité de général d'armée ». J'omets à dessein plusieurs noms : nous les retrouverons plus tard. C'est le premier conseil ; il sera suivi de bien d'autres.

Le nonce Odescalcho a mission expresse du Saint-Père de décider don Juan à combattre. Pie V, au nom de Dieu, promet à don Juan la victoire : la chose a été révélée à un grand nombre de serviteurs de Dieu, notamment en Espagne, à Venise et aux Camaldules. Le nonce apportait

deux prophéties qu'il était impossible de mettre en doute. Le Pape lui-même s'en rendait garant. L'une venait de saint Isidore, archevêque de Séville : elle décrivait dans le vainqueur prédit la personne de don Juan de telle façon que les plus incrédules ne sauraient s'y méprendre.

Quelque déférence qu'exigeât le caractère auguste d'un envoyé du Saint-Père, le roi Philippe II n'avait pourtant point voulu abandonner son jeune frère tout entier à des conseils spirituels dont il était permis de redouter la véhémence. Don Juan consulterait au besoin son confesseur, le Frère Juan Machuca, Franciscain. La sollicitude royale ne s'en était remise qn'à elle-même du choix si important de ce directeur de conscience : le Frère Machuca, fidèle à ses instructions, devait rappeler constamment à don Juan les graves intérêts que le généralissime de la ligue tenait dans ses mains. Que pouvait cependant le malheureux moine contre la fougue généreuse qui emportait un cœur de vingt-quatre ans? Les partisans d'une action immédiate n'avaient-ils pas beau jeu contre sa prudence quand ils proposaient au fils de Charles-Quint l'exemple du jeune duc d'An-

jou, — le vainqueur de Jarnac et de Moncontour, le futur Henri III, — « qui ne s'amusait pas, disaient-ils, à languir dans l'oisiveté, qui n'allait point à l'armée pour ne rien faire et pour s'y donner simplement en spectacle, mais qui maniait les armes, qui s'exposait à toutes sortes de périls et qui, presque au sortir de l'enfance, s'était fait un nom célèbre dans tout l'univers »?

« Vous aurez à supporter un grand blâme, faisait dire le Pape à don Juan, si vous n'allez pas combattre la flotte ennemie, quand cette flotte s'est, avec tant d'audace, avancée à votre rencontre. Votre père Charles-Quint ne vous a donné que la vie ; moi, je vous donnerai l'honneur et la grandeur. » Ce n'était pas évidemment avec cent six galères, — 24 amenées par don Juan, 12 par Colonna, 22 par Cardona, 48 par Veniero, — qu'il pouvait être question d'engager les opérations ; mais le départ des Turcs avait rendu aux provéditeurs Canale et Quirini, bloqués dans les ports de l'île de Crète, la liberté de leurs mouvements ; sur l'ordre formel de Veniero, ces deux amiraux s'étaient mis en route. Le 30 août, don Juan reçoit l'avis que « les soixante galères vénitiennes qui se trouvaient à Candie sont arrivées

à Syracuse ». Le 1er septembre, elles entrent dans le port de Messine. Le lendemain, Jean-André Doria rallie la flotte avec onze galères; le 5 septembre, le marquis de Santa-Cruz en amène trente. La flotte est enfin au complet : elle compte, dès ce moment, deux cent sept galères, sans comprendre six galéasses, les brigantins, les frégates et les naves. On peut convoquer de nouveau le grand conseil : il sera en mesure de prendre une décision.

« Avant de traiter les choses en conseil, avait écrit, dans une lettre datée de Bruxelles, le duc d'Albe à don Juan, il sera bon d'en entretenir familièrement chacun de vos conseillers, leur recommandant d'ailleurs le secret. Celui à qui Votre Excellence s'adressera ainsi se tiendra pour très-favorisé et ne craindra pas d'exprimer librement sa pensée. Que de fois les soldats ne songent dans un conseil qu'à se grandir aux dépens de leurs compagnons! Une fois engagés par une opinion antérieurement émise, vos conseillers ne tomberont pas dans ce fâcheux travers. De plus, Votre Excellence, après avoir recueilli ces avis séparés, aura eu devant elle du temps pour réfléchir : quand le conseil se rassemblera, elle aura

déjà pris sa décision. Dans ces réunions, que Votre Excellence ne souffre jamais de querelles. son autorité en éprouverait grand dommage. Qu'on débatte à son gré les questions, rien de mieux; qu'on se provoque, Votre Excellence ne saurait le tolérer. Il ne sera pas mauvais d'appeler quelquefois au conseil des mestres de camp et des colonels, voire quelques capitaines, pour leur donner pâture des choses publiques. Cette distinction les flattera beaucoup. »

L'homme serait-il le roi de la création, s'il n'avait sur tous les autres êtres l'inappréciable avantage de pouvoir profiter de l'expérience acquise par ses devanciers dans la vie? Quand un personnage de l'importance du duc d'Albe veut bien condescendre à nous révéler ce que je ne craindrai pas d'appeler les « secrets du métier », je crois que nous avons intérêt à prêter l'oreille : les leçons de l'histoire ne peuvent que gagner à passer par une telle bouche.

Don Juan, « qui croyait le conseil », ne manqua pas de tenir grand compte de la recommandation qui lui était faite par ce rude guerrier vieilli dans les camps et dans la politique. Avant d'assembler les chefs de l'armée, « il parla à

part, dit Brantôme, à M. de Romegas [1], qu'il estimait beaucoup. Aussi avait-il raison, car c'était

[1] Mathurin d'Aux Lescout de Romegas était lieutenant général du magistère de Malte. Il existe aux Archives nationales une lettre manuscrite de Romegas commençant ainsi : « L'armée turquesque partit le 7 avril 1571... » Brantôme paraît s'en être inspiré pour son récit de la bataille de Lépante. On retrouve cette lettre traduite en italien dans un recueil de diverses pièces : *Ital.*, n° 723, p. 134.

Les récits du *capitaine Crillon* ont également fourni la matière d'un *Véritable Discours de la victoire des Chrestiens contre les Turcs en la bataille navale près Lepanthe advenue le septième jour d'octobre l'an* 1571, *pris du récit fait au Roy par M. le capitaine Crillon revenant de la dicte bataille,* in-12, Paris, 1571. Cet ouvrage a été conservé à la Bibliothèque Mazarine. Je citerai également dans le fonds italien de la Bibliothèque nationale — Ital. 770, p. 167 : — *Relatione delle cause et principio della guerra mossa dal Turco in Cypro contra Venetiani et dil trattato etseguito della Lega frà il Papa, il Re Catolico et detti Venetiani, col negociato dilla conclusione di essa Lega per il segnor Marc-Antonio Colonna in Venetia quando fu mandato da S. Stà por quest' effecto à quilla Republica. Et di tutto il successo della Battaglia et rotta data dall' armata de' Christiani à quilla de' Turchi. Con diversi et pericolosi accidenti occorsi avanti che si combattisse.* Enfin mon savant confrère de l'Institut M. Schefer, directeur de l'École des langues orientales, a bien voulu traduire, à mon usage, *à peu près mot pour mot,* la relation de la bataille de Lépante écrite en turc par Hadji-Khalifah. L'auteur ottoman s'étend beaucoup sur les préliminaires de la bataille de Lépante; il est sobre de détails sur le combat.

J'aurais attaché un grand prix à montrer que la France ne fut pas complétement étrangère à la glorieuse victoire remportée le 7 octobre 1571 sur l'Islamisme. Malheureusement, en dépit de toutes mes recherches, les documents m'ont fait défaut. La France avait cependant fourni : Crillon, « le brave des braves », et Romegas, « le premier homme de mer de l'époque ». C'est déjà quelque chose. (Voyez, dans l'ouvrage intitulé : *Les Chevaliers de Malte,* t. I,

le meilleur homme de mer qui fût là, sans faire tort aux autres, et qui avait plus fait la guerre

p. 21, 22, 57, 58, 63, 64, 65, 68, 146, 147, 177; t. II, p. 103, 111, 131, les services antérieurs du commandeur Romegas.)

Le capitaine Crillon, Louis des Balles ou Balbis de Berton de Crillon, était né, en 1541, à Murs, en Provence. Il avait donc trente ans quand il combattit à Lépante. On peut être certain qu'il n'y resta pas inactif. C'est à lui que Henri IV écrivait, après la bataille d'Arques : « Pends-toi, brave Crillon : nous avons vaincu à Arques, et tu n'y étais pas. Adieu, brave Crillon; je t'aime à tort et à travers. » Au retour de la campagne de Savoie, en l'année 1600, Henri IV le proclamait *le premier capitaine du monde*. — « Vous en avez menti, Sire, répliqua Crillon; je ne suis que le second, c'est vous qui êtes le premier. » Crillon est mort dans son lit, le 2 décembre 1615, à l'âge de soixante-quinze ans, « couvert de vingt-deux grandes blessures, les ayant toutes gagnées, dit Brantôme, de vaillante façon ». — Les plus enragés duellistes le redoutaient. Il tua un jour en duel, d'une estocade, un capitaine dont Brantôme ne nous a pas transmis le nom. « M. d'Espernon, raconte à ce propos Brantôme, venant à être couronnel, et Beauvais criant tout haut qu'il ne lui obéirait jamais, et qu'il s'estimait autant que lui, fut défavorisé de son roy et démis de sa charge. La charge fut transférée à M. de Crillon, brave et vaillant s'il en fut oncques. Le Roy n'eût su la donner à homme qui l'eût pu mieux débattre, garder et opiniâtrer contre le possesseur démis, voire contre tout autre que celui-là. Aussi lui a-t-il demeuré paisible et très-digne jouissance de cette charge par la voix de tout le monde. »

La famille de Crillon était originaire du Piémont et portait le nom de Balbe. Louis des Balles, cadet de la famille, prit le nom de Crillon, d'une terre que possédait son père.

Est-il vrai, comme l'assurent ses biographes, « qu'il fut reçu chevalier de Malte au berceau »? Je n'ai trouvé son nom sur aucune des listes publiées par l'abbé de Vertot. Est-il vrai encore « que don Juan le chargea d'aller porter la nouvelle de la victoire de Lépante au pape Pie V, qui accorda à sa maison le droit de posséder à Avignon une chapelle ayant les mêmes priviléges que celle des Papes »?

aux Turcs. Lui ayant donc demandé ce qu'il lui en semblait : — Ce qu'il m'en semble, monsieur? dit M. de Romegas. Je dis que si l'Empereur votre père se fût vu, une fois en sa vie, une telle

Je crains qu'il n'y ait ici quelque méprise : les récits espagnols que j'ai consultés ne font pas mention de cette mission.

Le rôle attribué à Crillon par la *Biographie universelle* dans la journée du 7 octobre 1571 est des plus honorables, mais j'ignore où la *Biographie universelle* a puisé ce renseignement. « Crillon, dit-elle, simple chevalier sur les galères de Malte, ne voulut point rester obscur à Lépante. Quelques barques en mauvais état et mal armées suivaient à l'écart la flotte qu'elles auraient pu embarrasser. Crillon en demanda le commandement à don Juan. Une flèche lui perce le bras; il l'en retire, et les Turcs tombent sous ses coups. Les corsaires d'Alger et de Tripoli s'étaient emparés du vaisseau qui portait le commandant des galères de Malte; Crillon les force à relâcher leur proie. » — « Son cœur, quand il mourut, ajoute le biographe, fut trouvé d'une grosseur extraordinaire..... Il était pointilleux, et un mot équivoque lui faisait mettre l'épée à la main. Il aimait les jurements. »

Si nous rencontrons Crillon à Lépante, c'est surtout parce qu'on ne se battait plus ailleurs. La paix de Saint-Germain venait d'être signée. Attaché à la personne du duc de Guise, en 1557, Crillon avait contribué à la reprise de Calais et montré sa valeur, en 1562, sous les murs de Rouen. Les batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Moncontour, les siéges de Poitiers et de Saint-Jean d'Angély le virent figurer au premier rang. Au siége de la Rochelle, « où il alla, dit Brantôme, pour plaisir, car il n'y avait nulle charge, il eut une grande arquebusade au-dessus de l'husse de l'œil, si bien qu'on le tint longtemps mort ». Blessé à la prise de la Fère, en 1580, blessé à la prise de la Réole, en 1586, blessé à la défense du pont de Tours contre Mayenne, nous le retrouvons encore aux côtés de Henri IV, en 1590, à la bataille d'Ivry. Il avait alors près de cinquante ans. Voilà certes une existence bien employée. La campagne de Savoie lui vaut, dix ans plus tard, le surnom de « brave des braves ».

armée de mer comme celle-ci, il n'eût jamais cessé qu'il ne fût été empereur de Constantinople, et le fût été sans difficulté. — Cela s'appelle, dit don Juan, qu'il faut donc combattre, monsieur de Romegas? — Oui, monsieur. — Combattons donc. Il en demanda également l'avis au seigneur Marc-Antoine Colonna, qui était lieutenant de la ligue. Colonna répondit seulement : — *Etiamsi oportet me mori, non te negabo :* Dussé-je mourir, je ne te renierai pas. Jean-André Doria ne demanda pas mieux, car il a toujours été courageux, et dit qu'il fallait combattre. Les généraux des Vénitiens, les seigneurs Veniero et Justinian Barbarico, le voulurent aussi et de bon cœur. Le seigneur grand commandeur (don Luis de Zuniga y Requesens), depuis lieutenant du Roi en Flandre, le voulut aussi, mais, à ce que j'ai ouï dire à aucuns, il voulut peser trop toutes choses, à la mode espagnole, et le marquis de Santa-Cruz de même. Tant y a que j'ai ouï raconter que plusieurs voulaient bataille, les autres non, et que si don Juan ne fût été brave et vaillant, on n'eût jamais combattu, car c'était lui qui augmentait le courage de tous. »

De Thou ne rend pas aussi franchement jus-

tice à la courageuse initiative du généralissime. « Veniero, dit-il, pressait le départ et exhortait les généraux à aller chercher la flotte ottomane; Jean d'Autriche tirait en longueur, à peu près comme avait fait Doria l'année précédente. » Le reproche n'est pas fondé. De Thou méconnaît ou se fait un jeu d'oublier le plus sérieux embarras de don Juan : son frère Philippe II ne lui a pas livré les forces navales de l'Espagne sans prendre quelques précautions contre l'inexpérience qui les pourrait engager à la légère. Don Juan est entouré de nombreux conseillers, et ces conseillers s'exagéreraient volontiers leurs droits et leurs devoirs : le succès même ne débarrassera pas entièrement le prince victorieux de cette gênante tutelle. Ses rapports avec Requesens sont des plus tendus, et il n'ignore pas l'absolue confiance dont le Roi fait profession pour la science nautique de Doria, l'amiral génois. Par une cédule royale, en date du 1er mai 1571, Philippe II a déclaré « qu'en l'absence de son frère don Juan d'Autriche ou du lieutenant général don Luis de Requesens, Jean-André Doria prendra le pas sur les généraux des escadres d'Espagne, de Naples et de Sicile. Il les com-

mandera chaque fois qu'il y aura jonction. »

Quel trouble ces dispositions prévoyantes ne devaient-elles pas jeter dans l'esprit du fils de Charles-Quint! Responsable envers la Chrétienté, responsable aussi envers l'Espagne, don Juan se sentait surtout enchaîné par la confiance dont, malgré son jeune âge, le souverain l'avait investi : la reconnaissance, la vénération, aggravaient encore dans son cœur le sentiment du fardeau assumé. L'imprudence, en pareille conjoncture, touchait presque à la trahison. Pesez bien toute la gravité de la résolution à prendre, envisagez sous ses diverses faces la question qui s'agite, et demandez-vous si celui que le Pape, dans son impétuosité, appelait son « fils chéri », lui promettant à la fois victoire et couronne, ne devait pas, avant tout, se rappeler qu'il était le frère et le mandataire de Philippe II. Quand on exerce le commandement en chef, les dangers du champ de bataille généralement ne comptent pas : ce qui oppresse la pensée, ce qui ôte le sommeil, c'est le sentiment toujours présent de la responsabilité. Sous plus d'un rapport les insouciants sont heureux.

A ses propres inquiétudes don Juan ne pou-

vait manquer de joindre celles que ses conseillers semblaient prendre plaisir à lui inspirer. Nul contrat n'eût été capable de désarmer les préventions que l'arrogance jalouse des seigneurs espagnols nourrissait contre Venise. L'intrépidité, la résolution du général Veniero ne les touchaient guère. Ce vieillard presque décrépit, qui ne rêvait qu'assauts, abordages et batailles, qui ne souffrait pas qu'on parlât d'autre chose que d'aller vers l'Orient, de chercher l'ennemi et de combattre sa flotte, leur semblait manquer du sang-froid voulu pour les importantes délibérations auxquelles on le conviait. Il montrait avec orgueil ses nombreux vaisseaux : semblable fierté lui était-elle permise quand on examinait de près ses équipages? « J'ai commencé à visiter hier les galères vénitiennes, écrivait, le 30 août, don Juan d'Autriche, dans une de ses effusions intimes qu'il réservait pour son vieux confident, don Garcia de Toledo; je suis allé à bord de leur capitane : vous ne sauriez vous imaginer à quel point les galères de Venise sont mal armées. Elles ont sans doute des armes et de l'artillerie, mais on ne combat pas sans hommes, et il m'est pénible de songer que le monde m'oblige à ten-

ter quelque chose d'important, qu'il compte les galères dont je dispose, sans s'inquiéter de la qualité de ces vaisseaux. Le fâcheux état dans lequel arrivent les Vénitiens ne serait rien encore, si le plus grand désordre ne régnait dans leur flotte : chaque galère tire de son côté à sa guise. Vous voyez la jolie chose qui nous attend quand il nous faudra combattre. »

Les galères de Candie dissipèrent-elles cette fâcheuse impression? On en peut douter, car ces galères, comme celles de Veniero, manquaient de soldats. C'était toujours la partie faible des armements de la République. Les Vénitiens prétendaient-ils donc affronter les Turcs avec quatre-vingts combattants par galère? « Nos rameurs, répliquait leur général, sont tous chrétiens et volontaires : au moment de l'action, nous leur distribuerons des armes. Nous aurons ainsi plus de combattants que les autres. » L'argument parut à bon droit peu convaincant. Don Juan insista pour renforcer à l'aide de sa propre infanterie les garnisons des galères vénitiennes prises au dépourvu. A chaque campagne entreprise en commun, en 1570 comme en 1538, la proposition avait été faite : repoussée ou acceptée avec

une secrète méfiance, elle révolta toujours l'orgueil des généraux habitués à paraître en maîtres dans l'Adriatique. Le grand conciliateur, Marc-Antoine, intervint, et Veniero céda. Don Juan paraît en avoir éprouvé un véritable soulagement : ses appréhensions n'étaient pas feintes, et c'était du cœur le plus sincère qu'il pressait ses alliés de ne pas refuser le secours indispensable qu'il leur offrait.

Le 9 septembre, il écrit à Toledo : « MM. les Vénitiens, — la phrase, on le reconnaîtra, n'a rien de bien cordial; elle indique à elle seule l'état intérieur de la flotte, — se sont enfin décidés à prendre sur leurs galères 4,000 fantassins de Sa Majesté, 1,500 Espagnols et 2,500 Italiens. On est occupé à les leur verser. De plus, ils attendent les gens qui leur viennent de Calabre. » *Ces gens,* en effet, arrivèrent à Messine, avant le départ, au nombre de 2,000 : ils étaient conduits par Prospero Colonna. 2,000 Calabrais et 25 soldats du Roi par galère portèrent à un chiffre très-respectable l'infanterie embarquée sur la flotte vénitienne. Seulement, comme le fait observer avec toute raison le Père Guglielmotti, « il était dur pour les Vénitiens d'être

obligés d'admettre dans le sein de leurs meilleures forteresses une garnison étrangère suspecte et les armes en main[1] ».

Quel lien pouvait donc retenir unis ces coalisés que tant de soupçons et de préjugés divisaient? L'intérêt ne suffisait pas : ni les Espagnols ni les Vénitiens n'ignoraient que le Sultan ferait un pont d'or à celui des alliés qui, le premier, laisserait pressentir quelque inclination à se détacher de la ligue. La foi du Chrétien, la haine de l'Infidèle, affermirent, en cette occasion, les vues chancelantes de la politique. Pour la dernière fois, peut-être, on vit reparaître la ferveur qui entraîna jadis les peuples de l'Occident en Syrie, tant une conviction profonde a de force quand elle donne en même temps au monde un austère exemple! Plein de l'esprit divin, Pie V n'hésitait pas à garantir à don Juan le triomphe, à une condition cependant : il fallait recourir à l'aide de Dieu, invoquer sa miséricorde par des prières et par un changement complet de vie. Le Pape avait envoyé à Messine, sous la

[1] *Marcantonio Colonna alla battaglia di Lepanto,* per il P. Alberto Guglielmotti, teologo Casanatense e provinciale dei Predicatori. Firenze, 1862.

conduite du nonce, beaucoup de Capucins, de Jésuites et d'autres religieux : ces ecclésiastiques devaient être répartis, par les soins de don Juan, sur les galères. Le généralissime donnerait les ordres les plus sévères pour qu'on les écoutât dévotement quand ils liraient les saintes Écritures ou quand ils prononceraient des sermons. Les soldats recevraient tous un chapelet bénit, et, du général en chef au dernier homme de l'équipage, chacun serait muni d'un *Agnus Dei* de cire consacrée, sauvegarde incomparable dans les grands périls. Le jeu, ce fléau des galères, demeurait rigoureusement proscrit. Pour prévenir l'oisiveté, source de tous les vices, quoi de plus salutaire que le recours à Dieu? Office ou chapelet, chacun choisirait, suivant son goût, le mode de prières qui lui agréerait le mieux; nul, sans s'exposer à être noté d'indignité, ne se montrerait négligent dans ses dévotions. Le moindre blasphème serait puni de la hart. Deux hommes, deux incorrigibles, tombèrent dans ce péché : don Juan les fit pendre sous les yeux mêmes du nonce. L'exécution jeta la terreur dans la flotte. L'habitude du blasphème disparut sur-le-champ, aussi bien que le « jeu des trois dés ».

b.

Tant d'aventuriers, de gens de sac et de corde, réunis sur ces vaisseaux encombrés, où mariniers et soldats trouvaient à peine l'espace nécessaire pour se mouvoir [1], n'auraient pas vécu un seul jour en paix si un frein respecté ne les eût contenus dans le devoir. La dévotion n'était pas seulement pour eux une contrainte morale; elle fournissait aussi un aliment indispensable à leur désœuvrement. Le Souverain Pontife était donc très-fondé à la recommander comme la meilleure auxiliaire de la discipline. Les Pères Capucins sur les galères pontificales, les Jésuites sur les navires du Roi, les Dominicains et les Franciscains sur les vaisseaux de Gênes, de Venise, de Savoie, contribuaient de la façon la plus efficace, par leurs exemples, par leurs exhortations, à rendre moins difficile la tâche du comite. Le blasphème, à côté des délits de tout genre que le patron d'une galère a charge de réprimer, nous paraîtra sans doute aujourd'hui une offense bien légère : si vous réfléchissez que cet outrage à la majesté divine est presque toujours un tur-

[1] Voyez, dans l'ouvrage intitulé : *Les Corsaires barbaresques*, page 322, note 6, quelle était l'existence des passagers à bord des galères.

bulent et grossier défi porté à l'autorité du chef, vous vous étonnerez moins du châtiment rigoureux que la loi pénale du quinzième et du seizième siècle lui infligeait.

« Le 9 ou le 10 septembre, avait écrit don Juan à Toledo, s'il plaît à Dieu, je partirai. » Le 8 septembre eut lieu la revue générale : plus de trois cents navires, montés par quatre-vingt mille hommes, se trouvaient réunis dans la darse de Messine. Le Roi Catholique, pour sa part, en avait envoyé cent soixante-quatre : 24 naves, 50 frégates ou brigantins, 90 galères. L'Espagne eût été impuissante à fournir à elle seule un pareil contingent : Naples, la Sicile, Malte, Gênes, la Savoie, sans compter les armements particuliers, mettant leurs vaisseaux à la solde de Philippe II, lui étaient venus en aide. L'étendard royal flottait ainsi à bord de 14 galères d'Espagne, de 30 galères de Naples, 10 de Sicile, 3 de Malte, 3 de Gênes, 6 du duc de Savoie; 11, propriété privée de Jean-André Doria; 13, appartenant à Pietro Bautista Lomellino, à Giovanni Ambrogio di Negrone, à Giorgio Grimaldi, à Stefano de' Mari, à Bendinello Sauli. L'escadre pontificale présentait 12 galères et

6 frégates; l'escadre vénitienne, 106 galères, 6 galéasses, 2 naves et 20 frégates. L'infanterie embarquée se composait de trente mille hommes : 20,000 payés par le Roi, 5,000 soldés par la république de Venise, 2,000 à la charge du Pape et 3,000 volontaires servant à leurs frais. Ce chiffre de trente mille hommes se trouva, par le fait, réduit à vingt-neuf mille, car on reconnut, au dernier moment, la nécessité de laisser un millier de soldats malades, Allemands pour la plupart.

Tout était prêt pour mettre à la voile. Don Juan résolut de tenir un dernier conseil : soixante-dix personnes, dont trente officiers, y furent admises. Les objections, les avis négatifs, — on devait s'y attendre, — ne faillirent pas à cette nouvelle assemblée. « La saison est bien avancée, disaient les uns. — Nous manquons de soldats et de vivres, ajoutaient les autres. — Ce n'est pas sur mer qu'il faut attaquer les Turcs, prétendaient quelques généraux; car sur mer, on le sait, les Turcs sont invincibles. Que n'allons-nous plutôt reprendre Tunis! » Le nonce, par bonheur, avait déjà pris soin de fortifier le parti de l'action par ses discours : le terrain, grâce

à lui, était bien préparé. Don Ferrante Carrillo, comte de Priego, âgé de soixante-dix ans, major-dome major de don Juan, comptait au nombre des craintifs et des indécis. Nul n'inclinait avec plus d'obstination du côté de la prudence. Odescalcho lui démontra qu'il était impossible de mettre l'issue du combat en doute. L'armée venait de se purifier par un jeûne de trois jours, chacun s'était réconcilié avec Dieu par le sacrement de la pénitence et par celui de l'eucharistie : comment supposer que le ciel resterait sourd à tant de supplications, insensible à la conduite exemplaire de soldats qui prenaient les armes pour sa sainte cause? « Je vous promets la victoire au nom de Dieu, répétait sans cesse le nonce; je vous la promets, quand bien même vous seriez inférieurs en nombre. » Le 10 septembre, le grand conseil s'assemble. Le nonce, naturellement, y assiste. Marc-Antoine Colonna, Sébastien Veniero, les trois provéditeurs : Barbarigo, Canale, Quirini, le prince de Parme, Gabriel Serbelloni, émettent sans hésiter l'avis qu'il faut combattre : tous les autres soutiennent plus ou moins l'opinion contraire. Le comte de Priego n'a pas encore cxprimé son sentiment : « Je n'invo-

querai point, dit-il, à l'appui de mon opinion, de raisons militaires. Notre Saint Père le Pape nous ordonne de livrer bataille; il faut lui obéir[1]. »

Eh quoi! ce n'est pas un moine, c'est un homme possédant au plus haut degré l'expérience des choses de ce monde qui ose tenir un semblable langage, apporter un pareil argument dans une délibération d'où dépend le sort de l'armée. Les généraux espagnols, tout fervents catholiques qu'ils soient, s'étonnent ou s'indignent; quelques-

[1] Ferdinand Carrillo de Mendoza, huitième comte de Priego, fils de Louis, septième comte de Priego, et de Stéphanie de Villareal, avait épousé Juana de Cardenas, fille de Louis Carrillo de Albornoz, seigneur de Torralva.

Le comté de Priego fut apporté à Hurtado de Mendoza, ancêtre du pieux comte Ferdinand, par sa femme, Theresa Carrillo, le 6 novembre 1465, en vertu d'un acte du roi Henri IV de Castille.

Des Mendoza sont sortis : les ducs de l'Infantado, les marquis de Mondejar et Hinajosa, grands d'Espagne, sans compter plusieurs autres branches illustres.

L'origine des Priego remonte à l'année 1170. Le premier comte de Priego fut Iñiquez de Mendoza, second fils de Pierre Gonzalez, seigneur de Mendoza, Hita, Buitrago, et de la confrérie d'Alava, tué le 14 août 1385 au combat d'Aljubarrota, si glorieux pour les armes portugaises. (Voyez l'ouvrage intitulé : *Les Marins du quatorzième et du quinzième siècle*, t. I, p. 56.)

L'aîné des fils de Pierre Gonzalez, Hurtado de Mendoza, seigneur de la Vega, amiral de Castille, est mort en 1405. Louis Carrillo était le frère de Ferdinand, huitième comte de Priego. Le neuvième comte de Priego est mort sans enfants.

uns même ne craignent pas de railler l'obéissance aveugle qui enlève au vieux courtisan l'usage de sa raison. Les Vénitiens, les Romains, de leur côté, applaudissent : ce n'est pas uniquement dans les promesses du Pape qu'ils mettent leur confiance; « c'est aussi, s'écrient-ils, dans le courage bien connu de don Juan ». La partie était gagnée : d'après les conditions auxquelles avait été souscrite la ligue, deux votes, dans le conseil des commandants en chef, auraient suffi pour faire la loi au troisième. Colonna et Veniero, en se mettant d'accord, étaient donc maîtres de la situation. Ils n'eurent pas besoin d'user de cette violence. Don Juan, dès qu'il se sentit soutenu par l'unanimité de ses deux collègues, se précipita tout joyeux en avant. « Séparons-nous, messieurs, dit-il aux officiers qui l'entouraient, et allons nous préparer au départ. »

Il restait un dernier espoir aux partisans opiniâtres des atermoiements. Gil d'Andrada, officier espagnol, « très-adroit et grand marin », dit de Thou, avait été détaché avec deux galères légères, bien renforcées, pour aller à la découverte. Il devait, assisté par un excellent pilote,

Cecco Pisano, se diriger vers l'est et pousser assez avant pour rapporter des nouvelles certaines de la flotte ennemie, du lieu où elle se trouvait, des vaisseaux qui la composaient, de la force et de la qualité des équipages. Si le rapport de Gil d'Andrada venait tout remettre en question! Le 14 septembre, Gil d'Andrada revient de sa reconnaissance : il n'a pas rencontré l'armée ottomane. Gil d'Andrada est cependant porteur d'une lettre chiffrée de Paolo Orsino, seigneur de la Mantana et gouverneur de Corfou. Le gouverneur raconte les ravages exercés par les Turcs dans son île. Un renégat a été fait prisonnier dans une des sorties de la garnison. Ce renégat déclare que les Ottomans possèdent cent cinquante galères bien armées et prêtes à combattre. Le reste, portant le total de la flotte à trois cents voiles, se compose de galères d'un ordre inférieur; la majeure partie se trouve être « galères du Levant et petites », en d'autres termes des galiotes. Il y a peu de soldats, le général se propose de les emprunter à l'armée de terre, si besoin est. Telles sont les informations auxquelles don Juan fait allusion, lorsque, le 16 septembre, il écrit à Toledo :

« Le commandant Gil d'Andrada, qui était allé prendre langue au sujet de la flotte du Turc, est de retour. D'après ce qu'il rapporte, ladite flotte, bien que supérieure en nombre à la flotte de la ligue, ne l'est pas, quant à la qualité des vaisseaux et des équipages. Mettant notre confiance en Dieu, dont nous soutenons la cause et qui doit nous assister, nous avons pris la résolution d'aller chercher l'ennemi. J'emmène 208 galères. 6 galéasses, 24 nefs et 26,000 fantassins. » — Don Juan évidemment ne compte pas les volontaires. — « J'espère que le Seigneur, si nous rencontrons l'ennemi, nous donnera la victoire. »

Souhaitons que cet espoir ne soit pas trompé, car la pensée ose à peine mesurer les conséquences d'une défaite : tout le littoral de la Méditerranée se trouverait à l'instant découvert, et les populations n'auraient plus qu'à le déserter. Quelle responsabilité se prépare à encourir ce jeune capitaine qui voit les vétérans des grandes guerres de Flandre et d'Italie désapprouver hautement son audace, le suivre à regret dans l'aventure qu'il affronte, mornes et résignés pour le moment, mais tout prêts à lui crier, quand il ramènera dans les ports de la Péninsule

atterrés les débris de sa flotte : « Nous vous l'avions prédit! » Les historiens peuvent parler légèrement de ces préoccupations : quiconque les a rencontrées sur le chemin d'une carrière active les appréciera mieux à leur juste valeur.

Le sort du monde a dépendu trois fois de l'issue d'une immense mêlée navale : il pourrait, à la direction que prennent nos constructions modernes, en dépendre encore. Je voudrais, après avoir raconté les batailles de Salamine et d'Actium, étudier en homme de mer, et non pas seulement en historien, le grand choc qui, le 7 octobre 1571, renversa la suprématie maritime des Ottomans. Amenée par une rencontre fortuite, la bataille de Lépante a mis en présence deux armées, dont les forces à peu près égales réunirent sur l'étroite arène déjà ensanglantée par Octave et par Antoine, plus récemment encore par Doria et par Barberousse, l'énorme multitude de 172,000 hommes : 84,420 du côté des Chrétiens, 88,000 du côté des Turcs. La perte des vainqueurs, la seule qui ait pu être régulièrement constatée, dépassa 15,000 hommes, — 7,650 morts, 7,784 blessés. — Celle des vaincus atteignit au moins le chiffre de 50,000, — 30,000

tués, 8,000 prisonniers, 12,000 esclaves chrétiens délivrés de leurs fers.

« Ce sont des batailles, celles-là, s'écrie avec raison Brantôme, non pas les triqueniques des nôtres, où nous ne rendons de combat pour un double! » Les Turcs ne se sont jamais relevés de ce grand désastre : la bataille de Lépante leur enleva pour toujours l'empire de la mer. « Les Chrétiens, disaient-ils, n'ont fait que nous raser la barbe. » Cette barbe, depuis le 7 octobre 1571, n'a pas repoussé. Engagé vers midi, le combat se prolongea jusqu'à la nuit close : le sort de la journée fut résolu en moins d'une heure. La supériorité de l'armement donna la victoire aux Chrétiens : si l'action parut un instant indécise, la faute n'en saurait être imputable qu'à Doria, qui se perdit, comme en 1538 son grand-oncle, dans des combinaisons trop subtiles de tactique.

Bien qu'il convienne d'attribuer très-peu d'influence, dans les actions de mer, à la disposition adoptée pour mettre ses forces en ligne, surtout quand il s'agit de bâtiments à rames ou de bâtiments à vapeur, on ne saurait néanmoins méconnaître la leçon qui se dégage très-clairement

de l'étude des diverses phases du combat du 7 octobre 1571. Cette leçon, la voici : il est indispensable de donner au centre une grande solidité et de protéger l'extrémité des ailes. L'armée chrétienne fut pendant un certain temps compromise par l'effort impétueux qui se porta sur ses deux guides de droite et de gauche. Placées en avant de la ligne, les galéasses obligèrent, il est vrai, les Turcs à ouvrir leurs rangs au début de l'action. Peut-être eût-il mieux valu en tenir deux au moins en réserve, pour ôter à l'ennemi toute velléité de tourner les extrémités du front de bataille et de prendre ainsi la flotte à revers : Doria n'eût plus eu alors de prétexte pour se séparer du corps de bataille, et Barbarigo, à l'autre aile, n'eût pas été écrasé[1]. La force du centre répara tout. Il y a donc ici un double ensei-

[1] Un récit contemporain de la bataille de Lépante, rédigé et offert au gouverneur de Corfou, le 31 décembre 1571, par Gerolamo Diedo, prétend que si Jean-André Doria ne fut pas, au début de l'action, assailli par Oulouch-Ali, c'est parce que « l'amiral génois était alors couvert par le feu d'une grosse galéasse dont les décharges répétées tenaient à distance les galères ennemies ». En somme, l'ordre de bataille réellement gardé sur le terrain ne ressembla en rien à l'ordre de bataille arrêté dans les conseils de guerre de Messine. Il en est ainsi dans tous les combats de mer. Les écrivains perdent leur temps à disserter longuement sur des formations tactiques qui n'ont jamais existé que sur le papier.

gnement à retenir. Sans doute les distances ne comptent guère avec la vapeur : des capitaines de cuirassés et de torpilleurs, bien résolus à combattre, arriveront toujours assez tôt, quel que soit le développement de la ligne, au secours des points particulièrement menacés. Il ne faut pas oublier cependant que, dans les combats de choc, les résultats ne se font pas aussi longtemps attendre que dans les mêlées, où il fallait forcer le pont de l'ennemi l'épée à la main. Il sera donc prudent de prendre ses précautions à l'avance, si l'on ne veut s'exposer à voir de grandes brèches se produire dans sa ligne dès les premiers coups. Un gros paquet au centre, de forts appuis aux extrémités, une bonne réserve en arrière, telle est l'ordonnance qui me paraît s'imposer à toute armée navale développée sur un espace de plusieurs milles d'étendue.

Les flottes de deux cents torpilleurs ou canonnières ne se rencontreront que dans les conflits des petites nations : les grandes nations s'attaqueront avec des milliers de bateaux, et il importe que les méditations des tacticiens de l'avenir s'appliquent à chercher des combinaisons qui s'adaptent à ces multitudes. Ce n'est pas seu-

lement à terre que les masses armées dépasseront tout calcul : la mer ne se couvrira pas de moins de bataillons, et la tactique, dont je me permets de contester si souvent les services, pourrait bien, dans une certaine mesure, reprendre ici ses droits. Je l'ai déjà dit dans un autre travail; je ne crains pas de le répéter, car il y a urgence à envisager une situation toute nouvelle, et, malheureusement, notre tendance a toujours été, — notre métier étant surtout un métier de pratique et d'expérience, — de ne pas sortir volontiers des sentiers battus : le premier qui saura se dégager des liens du passé apparaîtra sur la scène nautique avec tout l'avantage de Bonaparte à Montenotte et à Rivoli. Les vieux capitaines en resteront, comme les vieux généraux autrichiens, ébahis et probablement foudroyés.

Je ne m'excuserai pas de revenir sans cesse sur le même sujet; n'est-ce pas hier, hélas! que nous entendions cette parole prophétique : « L'histoire des nations, c'est l'histoire de leurs armées » ?

L'intérêt stratégique de la bataille de Lépante ne saurait cependant remplir, des méditations

qu'il provoque, deux volumes entiers. L'étude du cœur humain restera toujours la seule mine inépuisable. La bataille de Lépante, par bonheur, n'est pas seulement un grand événement naval, une journée : elle est, avant tout, le dénoûment d'un drame. La question était posée depuis plus d'un siècle; le sort du monde se trouvait en suspens. La restauration de la marine espagnole, accomplie par Philippe II, l'alliance de Venise et de l'Espagne conclue sous les auspices du pape Pie V, firent pencher la balance du côté de la Chrétienté. Cinq actes douteux, — l'expédition de Tunis, l'expédition d'Alger, l'expédition d'Africa, le siége de Malte, la guerre de Chypre, ne laissaient présager qu'une issue équivoque : la bataille de Lépante éclate comme un coup de foudre; le rideau se baisse, et les applaudissements du monde civilisé saluent la retraite définitive du flot musulman.

Ce sont là de grosses parties : honneur à qui les gagne! Honneur au saint pontife qui domine de la majesté souveraine de son zèle les rivalités jalouses, les intrigues mesquines! Honneur au bras que le ciel suscite pour porter la bannière bénie et l'épée de justice! Pour bien apprécier

la grandeur du résultat, il faut se rendre compte du danger couru. Le danger fut immense, on ne saurait trop le redire. Le 7 octobre 1571, la Papauté, Venise et l'Espagne ont combattu le combat de l'Europe. La défaite nous livrait aux Turcs. On en restera convaincu, si l'on veut bien songer avec quelle ardeur inquiète les grandes puissances se sont coalisées pour écarter des rives du Bosphore une domination infiniment moins redoutable que celle de Soliman. La question d'Orient ne date pas d'hier : était-elle moins menaçante, quand elle se transportait des bords de la mer Noire aux bords de l'Adriatique?

La restauration de la marine espagnole, — je me fais un devoir de le répéter, — contribua puissamment au triomphe des armées chrétiennes. Cette restauration était l'œuvre de Philippe II [1]. Le fils de Charles-Quint est incontestablement une étrange et sombre figure, peu sympathique, je l'accorde, peu faite pour inspirer à un degré quelconque l'enthousiasme; ce n'est pas, à y bien regarder, une figure tout à

[1] Voyez, dans l'ouvrage intitulé : *Les Chevaliers de Malte et la marine de Philippe II,* p. 75 : Le grand conseil privé de l'année 1561. E. Plon, Nourrit et Cie, imprimeurs-éditeurs, 10, rue Garancière, Paris.

fait sans grandeur. Jamais prince ne prit plus de soin pour entourer sa vie privée et ses actes politiques d'un impénétrable mystère : qu'y a-t-il gagné? D'outrageants soupçons que l'histoire sérieuse aujourd'hui répudie. Les archives se sont ouvertes, la pierre du tombeau a été descellée : pareille à la statue du Commandeur, la froide et rigide empreinte modelée sur le cadavre est debout sur son piédestal : chacun peut en faire le tour et noter les imperfections du sujet. Tel est le triste sort réservé aux hommes publics, sort commun à toutes les célébrités, commun aux Sheridan et aux Byron, aussi bien qu'aux Napoléon et aux Philippe.

Hard is the fate on whom the public gaze
Is fix'd for ever to detract or praise.

C'est une rude épreuve que d'attirer sur soi les regards de l'histoire. Devenir le sujet sur lequel s'exercera sans relâche ou le blâme ou la louange ne saurait être tenu pour un sort enviable.

Le jugement définitif n'a pas été prononcé sur Philippe II. D'éminents écrivains se sont cependant chargés d'éclairer à cet égard notre conscience. Après les magistrales études de Mignet,

de Prescott, de Forneron, de Stirling Maxwell, de Gachard, il n'y a plus guère de découvertes à espérer ou à craindre. Les faits sont bien connus : imprégnez-vous, avant tout, de l'esprit de justice, quand vous vous proposerez de les apprécier. Il est si difficile de gouverner les hommes[1] !

[1] Voyez, dans l'ouvrage intitulé : *Les Marins du quinzième et du seizième siècle*, t. I, p. 115 à p. 150, — les dernières années du règne de Philippe II, né le 21 mai 1527, roi des Espagnes le 16 janvier 1556, mort le 21 septembre 1598. « Les Espagnols, dit M. Forneron, ont gardé un véritable culte pour sa mémoire. » Quelle que soit la cause de ce « paradoxe national », — j'emprunte ici le langage du plus érudit et du plus profond des biographes de Philippe II, — il faut convenir que bien peu de rois ont laissé de pareils souvenirs au cœur de leurs peuples. N'en faudrait-il pas conclure que, dans sa politique ambitieuse et sans merci, le fils de Charles-Quint ne fut pas le plus grand coupable? Réservons, croyez-moi, la meilleure part de notre indignation pour l'époque.

AVERTISSEMENT

Consulter, à la fin du tome Ier et du tome II, les cartes et plans destinés à l'éclaircissement du récit.

LA

GUERRE DE CHYPRE

PREMIÈRE PARTIE.

LE CRI D'ALARME.

CHAPITRE PREMIER.

AVÉNEMENT DE PIE V ET DE SÉLIM II.

J'ai raconté dans un autre ouvrage [1] l'émotion qui saisit la Chrétienté lorsqu'on apprit, par des messages certains, que Soliman venait d'envoyer contre Malte une flotte composée de deux cent dix galères et de cinquante bâtiments de transport. Pendant quatre mois, Malte fut assiégée. Les Turcs avaient pris d'assaut le château Saint-Elme; ils ne purent enlever le fort Saint-Michel. Toutes leurs

[1] Voyez l'ouvrage intitulé : *Les Chevaliers de Malte et la marine de Philippe II.* — E. Plon, Nourrit et C[ie], éditeurs, 10, rue Garancière, Paris.

attaques échouèrent sur ce point; leurs meilleurs soldats y perdirent la vie. Les Ottomans se virent contraints à la retraite : c'était le premier échec que, depuis la prise de l'île de Rhodes, ils subissaient. Dieu prenait donc enfin pitié de son Église!

L'échec de Moustapha-Pacha devant Malte cependant ne décidait rien : il pouvait humilier les Ottomans; c'eût été folie de penser qu'il les découragerait. Leur suprématie maritime restait intacte. Malte, si à propos secourue par le vice-roi de Sicile, don Garcia de Toledo, se retrouvait, après le départ des Turcs, à la merci du premier retour offensif. Le grand maître Jean de la Valette voyait « son île ruinée, le peuple diminué de moitié, les fortifications rasées, les maisons démolies, l'artillerie démontée, rompue ou éventrée, toutes les armes et provisions de guerre consumées » : les inquiétudes qu'il exprimait au pape Pie IV, le 10 avril 1565 [1], quarante jours avant le débarquement des Turcs, Jean de la Valette victorieux les éprouvait encore en l'année 1566 : il les éprouvait

[1] Manuscrit français de la Bibliothèque nationale, nº 15496 : *De l'entreprise du Grand Seigneur au siége des forteresses de l'île de Malte, avec toutes les particularités des choses mémorables advenues en iceluy.* Ce manuscrit est attribué au président de Montagne.

aggravées de l'impression de l'immense danger couru. Ce qui lui cause, à juste titre, « le plus d'ennui », c'est que, « vienne ou non l'armée turquesque », il lui faudra toujours continuer « des dépenses insupportables ». La « pauvre Religion » doit renoncer à l'espérance « de pouvoir jamais sortir de ses vieilles dettes », car elle est obligée d'en faire tous les jours de nouvelles. Le Turc « se jacte et se tient assuré que les seuls corsaires de la mer du Ponant se joignant ensemble » peuvent, « sans le moindre secours venu du Levant », tenir en échec les flottes chrétiennes. « Notre Seigneur Dieu » met heureusement un frein « à la fureur de celui qui les commande ». Il veut « donner le loisir aux princes chrétiens de se renforcer et de s'unir ». Puisqu'il a plu à Dieu « d'avoir préparé ce moyen pour sa gloire qu'il y ait paix universelle entre les princes chrétiens », il semble qu'on ne devrait pas « dormir et perdre une si bonne occasion ». Qu'attend-on pour « tourner et convertir les armes contre ce venimeux serpent, pour le contraindre au moins à se retirer dans ses limites, puisque indûment on lui permet de les posséder comme siennes » ? N'est-il pas à craindre que « la divine Majesté, voyant le peu d'estime

que les Chrétiens font de la grâce qu'ils reçoivent », ne finisse par s'émouvoir « d'un tel dédain » et ne lâche la bride au cruel tyran qui a déjà « tellement environné la Chrétienté qu'il la tient enfermée d'un bout à l'autre »?

Un concile, une croisade, voilà le seul moyen que Jean de la Valette entrevoyait, en 1565, pour empêcher le Turc « d'élargir chaque jour de plus en plus son pestifère venin ». En 1566, les mêmes angoisses le poussent à réclamer de Pie V le même remède.

La bonne volonté ne manquait pas aux Souverains Pontifes : à la première requête de la Valette, Pie IV avait envoyé à Malte quatre mille fantassins et 15,000 écus. Les Caraffa [1], par malheur, l'occupaient en ce moment tout autant que les Turcs. Sur ces entrefaites, « Dieu lui fit la grâce de l'appeler à une meilleure vie ». La Chrétienté n'aura pas à s'en plaindre : Jean de la Valette va trouver, dans le successeur de Pie IV, une âme des anciens jours, une âme depuis longtemps à la hauteur de la sienne.

Pie V était né le 17 janvier 1504, sous le ponti-

[1] Les Caraffa, enrichis aux dépens des Colonna par Paul IV, furent l'objet des rigueurs de son successeur. Pie IV était un Médicis, mais un Médicis de Milan, famille très-distincte de celle de Florence, qui refusa toujours de la reconnaître.

ficat de Jules II. Son père, Paolo Ghisilieri, descendait d'une ancienne et noble famille de Bologne que les discordes civiles avaient ruinée. Dès sa quatorzième année, le futur Pontife prit l'habit de Saint-Dominique. En 1528, on l'ordonna prêtre. Pendant seize ans, il enseigna, tantôt à Bologne, tantôt à Pavie ou à Parme, la philosophie, la théologie, la logique. Confesseur du marquis del Guasto, gouverneur de Milan, Michel Ghisilieri sut gagner l'affection de ce puissant représentant du roi d'Espagne et lui souffler au cœur l'horreur de l'hérésie, chose peu difficile, d'ailleurs, avec un Espagnol. Le mal gagnait peu à peu la Valteline et menaçait de pénétrer, par le val de Chiavena, en Italie : Michel Ghisilieri fut nommé inquisiteur de Côme : son zèle, étranger à tout ménagement mondain, finit par indisposer le successeur du marquis del Guasto, don Fernand de Gonzague. Une émeute populaire faillit coûter la vie au pieux Dominicain : pour préserver sa liberté, Ghisilieri dut se résigner à évacuer la place et se réfugier à Rome. Le Pape l'envoya, de Rome, exercer ses fonctions d'inquisiteur à Bergame. Là aussi la terrible hérésie faisait des progrès : le bras séculier n'y refusait pas du moins à la religion catholique son office : le

chef des hérétiques alla bientôt finir ses misérables jours sous les plombs de Venise; les malheureux qu'il avait séduits, soustraits à son influence, rentrèrent sur-le-champ dans le giron de l'Église par une abjuration solennelle. « C'est ainsi, observe avec complaisance l'enthousiaste biographe de Pie V, Girolamo Catena, que Ghisilieri rétablit la paix dans la ville. »

Sur ces entrefaites, la place de commissaire du Saint-Office devint vacante : le Frère qui l'occupait, Frère Théophile, de religieuse mémoire, était difficile à remplacer. Le général des Dominicains proposait au cardinal de Naples, primat de l'inquisition, plusieurs sujets d'un mérite avéré : le cardinal élut spontanément Frère Michel. Les honneurs arrivaient en foule à celui qui, toute sa vie, fit sincèrement profession de les dédaigner. Les dangers assiégeaient de toutes parts la papauté. Ces dangers, par bonheur, commençaient à produire dans les esprits jusqu'alors les plus indifférents une réaction sensible contre le relâchement des mœurs et des doctrines. Le 15 mars 1557, le moine dont l'Italie entière célébrait la sainteté reçut des mains du pape Paul IV le chapeau de cardinal et prit, avec les insignes de sa dignité nouvelle, le

nom de cardinal Alessandrino. Le catholicisme, ébranlé, cherchait dès lors avec une secrète anxiété, pour y appuyer ses parois chancelantes, les solides piliers qui soutinrent, dans les siècles d'épreuves, l'édifice de la primitive Église : ses princes assoupis, devenus enfin attentifs aux clameurs menaçantes du dehors, n'hésitaient plus à demander secours aux vertus trop longtemps oubliées des Apôtres.

Par un de ces desseins insondables, familiers à la Providence, les papes, à cette époque, se succédaient avec une rapidité bien propre à jeter dans les conseils du Vatican le trouble et le vertige. Le pontificat de Marcel n'avait duré que vingt-deux jours; celui de Paul IV se termina dès sa quatrième année; Pie IV, nommé par le conclave après de longs et tumultueux débats, disparut subitement le 9 décembre 1565, après un règne de six ans. Cinquante cardinaux, créatures en majeure partie du Pontife décédé, ne parvenaient pas à se mettre d'accord pour l'élection d'un nouveau Pape. Michel Ghisilieri, pendant que ses collègues se livraient à des agitations et à des intrigues sans issue, demeurait en prière dans sa cellule. S'il en sortait le matin, ce n'était que pour aller célébrer la messe et pour prendre part à des scrutins d'où ne résultait jamais

une majorité suffisante. Les cardinaux finirent par se préoccuper du dommage qu'un conclave aussi prolongé pouvait infliger à la cause de l'Église : Charles Borromée et Altaemps, tous deux chefs du conclave, tous deux neveux du Pontife défunt, s'entendirent pour mettre un terme à ces hésitations déplorables. Leur entente se fit sur le nom du cardinal Alessandrino. Le cardinal Alessandrino, c'était encore, sous la pourpre comme sous le cilice, l'austère Dominicain de Bologne. On objectait au cardinal Altaemps qu'il s'était constamment opposé à la nomination de cardinaux choisis dans les Ordres religieux : « Rien n'est plus vrai, dit Altaemps ; je n'en voterai pas moins pour Alessandrino, car je trouve réunies chez lui toutes les qualités que l'on peut désirer pour le plus grand bien de l'Église catholique. » Le 7 janvier 1566, à quatre heures du matin, un vote unanime décerna la tiare pontificale au vieillard que le Saint-Esprit semblait, par l'entremise de deux prélats vénérés, désigner, dans cette crise périlleuse, aux suffrages du Sacré Collége.

L'élection était inattendue. Elle fut une grande joie pour les âmes inquiètes qui demandaient depuis tant d'années au Seigneur d'opposer aux ennemis

de la foi une digue que le flot grossissant ne pût rompre. Le roi d'Espagne, Philippe II, le premier, tint à exprimer publiquement sa vive satisfaction : l'événement répondait si bien à ses plus intimes désirs! « J'en rends à Dieu, s'empressa-t-il d'écrire à l'archevêque de Séville, des grâces infinies : il a daigné nous donner un pontife d'une vie si exemplaire que l'on peut s'en promettre un grand bien pour la conservation de notre sainte foi. » Rome seule, habituée à un joug facile, ne partagea pas la joie générale : elle redoutait la sévérité de l'inquisiteur. Le cardinal Alessandrino allait sans doute se montrer aussi dur pour les autres qu'il l'était à lui-même.

Le cardinal Alessandrino, en recevant la tiare, changea encore une fois de nom : pour complaire à ses protecteurs, neveux du pape Pie IV, il prit le nom de Pie V. Sec et maigre, la face longue et décharnée, la tête chauve, le nez très-aquilin, la barbe blanche et tombant jusqu'à sa poitrine, le nouveau Pontife portait dans ses yeux d'un bleu clair tout le feu dont son âme était embrasée. Pie V était, de l'aveu même de ses panégyristes, d'un tempérament colérique. Homme de premier mouvement, son visage s'enflammait soudain, dès que sa volonté,

toujours guidée par des motifs de l'ordre le plus élevé, rencontrait quelque obstacle. Il arriva cependant à dominer si bien cette impétuosité naturelle qu'il pouvait affirmer ne s'être jamais couché sur sa colère et encore moins avec un sentiment de haine dans le cœur. « Il y avait, disait-on, profit à l'offenser, car il répondait aux offenses par des grâces. » Incapable de rancune, le Pontife gardait sa mémoire pour les services rendus. Reportons-nous au siècle dans lequel cette ascétique figure apparut, et comprenons, par l'étonnement qu'elle dut nécessairement inspirer, l'ascendant que ne tarda pas à reprendre le Saint-Siége. La Réforme ne pouvait exiger de la nature humaine un plus rare assemblage de vertus, un plus complet oubli de soi-même.

L'austérité de Pie V était celle d'un anachorète : tant qu'il fut Pape, il ne dépensa pas pour sa table la valeur d'un quart d'écu par jour. Il n'acheta pas de nouveaux vêtements, se servant des vieilles robes de Pie IV, aussi longtemps que ces robes durèrent. Il possédait deux tuniques de laine qui lui tenaient lieu de chemises de lin : il s'en fit faire une troisième ; quand on la lui apporta, il reprocha vivement à son domestique de l'avoir, parce qu'il était Pape, commandée d'étoffe moins grossière que d'habitude.

Vieux, débile, souffrant d'une maladie cruelle, Pie V ne cessa jamais de jeûner pendant le Carême et l'Avent. D'ordinaire, il ne déjeunait pas le matin, pour être plus tôt prêt à donner ses audiences; quelquefois cependant, sa messe dite, il faisait une courte collation, mangeant généralement deux œufs et prenant un peu de bouillon. Trois fois par semaine, il consentait à se laisser servir un plat de viande : quatre ou cinq bouchées tout au plus suffisaient à son appétit. Sa nourriture habituelle se composait de chicorée bouillie, de sauge, de mauve, d'herbes de la Saint-Jean, sans assaisonnement d'aucune sorte. Quel contraste avec le luxe de Léon X! Ce n'était pas en s'occupant de son corps que Pie V entendait se procurer des forces pour le bon combat : les soins qu'il refusait à cette misérable enveloppe, il les réservait pour une âme dont le salut était son unique souci.

La Chrétienté avait alors deux ennemis : le Turc et l'hérétique. Dès les premiers jours de son pontificat, Pie V se mit à l'œuvre pour abattre l'orgueil de l'Ottoman et pour déraciner l'impiété de l'hérésie. Rien ne l'inquiétait et ne l'affligeait plus que l'état moral de la France. Conseils, argent, soldats, il était disposé à tout prodiguer, pourvu qu'on lui

promît d'extirper cette funeste secte des huguenots, secte non moins rebelle à l'Église catholique qu'à son roi. La mort de François II et la jeunesse du successeur de François, Charles IX, venaient de rendre l'espoir au parti dont Pie V poursuivait la perte. L'édit du 7 janvier 1562 garantissait aux huguenots le libre exercice de leur religion en dehors des villes : Pie V jugea nécessaire d'envoyer en France, avec les pouvoirs de nonce, le comte Michel della Torre, évêque de Ceneda. « Il lui donna des instructions pleines de zèle et de prudence pour le salut des âmes et pour le maintien du Roi sur son trône. » L'évêque de Ceneda devait recommander à Charles IX et à Madame Catherine, qui gouvernait alors en qualité de reine mère, « de ne pas faire passer les vues humaines avant la volonté divine, de s'exposer à perdre mille royaumes et la vie, plutôt que de manquer à leurs devoirs envers la religion catholique. « C'est par moi, a dit le Seigneur, que les « rois règnent. » Dieu a su donner à David la force qui manquait à Saül, bien que Saül fût plus âgé et de plus haute taille. Quiconque a mis sa confiance dans ses propres forces s'est vu confondu devant Dieu. »

Le Pape exigeait qu'avant tout on révoquât l'édit de tolérance accordé, dans un jour d'aberration,

aux huguenots ; qu'on traduisît en français et qu'on mît en vigueur le catéchisme du concile de Trente, seule règle à laquelle les fidèles dussent se conformer. Il condamnait surtout avec aigreur — et certes il en avait sujet — l'alliance de la couronne de France avec le Turc. Un pareil pacte ne pouvait qu'amener la ruine du royaume. Si le Roi ne rompait cette alliance funeste, jamais il n'aurait raison de ses ennemis intérieurs, car le mahométisme n'était, comme la religion prétendue réformée, que la corruption de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Le saint Pontife, malgré la confiance qu'il ne cessait de mettre dans les promesses immuables de son divin Maître, n'attendait certes pas un résultat immédiat de ses pressantes démarches auprès d'une cour travaillée en ce moment par mille passions contraires, et non moins attentive aux progrès de l'Espagne qu'à ceux de l'hérésie. Pour unir tous les princes chrétiens contre le Sultan, il n'est point de sacrifice d'amour-propre ou d'argent qui pût lui coûter. Si l'on eût prêté l'oreille à ses instances, la Hongrie, ravagée par Soliman, eût été efficacement secourue, et peut-être l'armée turque, assaillie de divers côtés, aurait-elle été taillée en pièces.

Profondément touché de la détresse de l'Empereur, Pie V ne se contenta pas de solliciter des interventions étrangères; il vint le premier en aide à ce territoire envahi. Ses trésors n'étaient pas à lui; ils appartenaient à la Chrétienté : Pie V n'en voulait être que le dépositaire. L'Empereur recevait, outre 60,000 écus payés comptant, la promesse d'un subside annuel de 50,000 écus jusqu'à la fin de la guerre. A la même époque, 30,000 écus envoyés à Venise permettaient à la république appauvrie de relever les fortifications négligées de la frontière. Le grand maître de Malte employait ses dernières ressources, les subsides de Philippe II et ceux de Pie IV, à créer, sur le mont Sceberras, une cité nouvelle. Il voulait y transférer le siége de l'Ordre. L'enceinte seule de cette place forte devait entraîner une dépense de 235,000 écus. Il fallait, en outre, creuser des citernes, établir des dépôts de vivres, d'armes et de munitions. Pie V envoya au Grand Maître son meilleur ingénieur, avec une subvention de 5,000 écus par mois.

Les Chrétiens avaient retrouvé un père, mais ce père se fût reproché d'admettre aucune distinction entre ses enfants : il les réchauffait tous dans son sein avec le même amour. La seule chose qu'il leur

demandât, c'était une aveugle soumission à l'Église. Sur ce point, si indulgente qu'eût aimé à se montrer sa tendresse, Pie V ne pouvait admettre de transaction, car il répondait du salut de ses fils égarés, âme pour âme.

Seconder l'Empereur aux prises avec l'Infidèle par l'envoi de subsides ou de renforts, n'était rien; Pie V se proposait de l'aider encore mieux par le fréquent emploi des armes spirituelles : le vote du conclave venait d'en mettre de puissantes en ses mains. Trois processions solennelles furent sur-le-champ instituées : le Pape en personne, avec tout son clergé, les suivit, pieds nus, la tête découverte, récitant des psaumes, les mains jointes et les yeux baissés. Quand la procession approchait des églises, le Pontife élevait la voix pour que tout le peuple l'entendît, et souvent ses sanglots interrompirent ses ferventes prières. Peu de temps après cette invocation à la Providence, Soliman mourait en Hongrie, sous les murs de Szigeth; une affreuse tempête bouleversait le camp ottoman, et la crue du Danube obligeait les Turcs à reprendre en désordre la route de Constantinople.

Ce fut sous ces auspices que s'ouvrit, en Turquie, un nouveau règne. Sélim II, reconnu par

les janissaires, ceignait à son tour le sabre d'Othman [1].

[1] Il serait difficile de faire dater la décadence de l'Empire de Mahomet II d'un souverain qui reprit Tunis à l'Espagne et conquit Chypre sur les Vénitiens. Le règne de Sélim II,—de Sélim l'*ivrogne,* comme on l'appelle peut-être très-injustement, — nous montrera cependant pour la première fois un Sultan qui ne commande pas en personne ses armées. L'innovation est grave. « La force des armes, observait en 1801 un judicieux écrivain anglais, avait subjugué les pays qui forment l'Empire ottoman : la force des armes pouvait seule les maintenir dans la soumission. C'est le déclin de l'esprit militaire chez les Turcs qui a désagrégé leur état. Pour manier efficacement ce sceptre de fer, il fallait un souverain qui fût le fléau de ses sujets et l'idole d'une soldatesque obéissante. Tel fut pendant longtemps le caractère des Sultans. Le jour où les janissaires ne virent plus leur chef animé d'un esprit belliqueux, toute la machine du gouvernement se sentit disloquée. Les janissaires saisirent le pouvoir qu'une main faible laissait échapper. » — Eton, *Empire turc*. Londres, 1801.

CHAPITRE II.

L'ARSENAL DE VENISE.

« — Avez-vous entendu parler d'une certaine bataille de Blenheim, Drill?

— Si j'en ai entendu parler! Cette bataille et celle de Culloden sont l'orgueil des armes anglaises. Ce fut là que le grand caporal John battit le roi de France, tous ses lords, toute sa noblesse, la moitié de sa nation sous les armes.

— Oui! la bataille fut livrée et la victoire remportée, mais le duc de Marlborough avait avec lui un certain M Eugène qui commandait de cinquante à soixante mille Allemands. Vous n'avez jamais entendu parler de M. Eugène, Drill?

— Pas une syllabe, mon capitaine. »

Quelle excellente leçon d'histoire nous donne ici Cooper, par la bouche du loyal capitaine Borroughcliffe!

Je demanderai à mon tour à nos jeunes aspirants

— je pourrais avec plus d'avantage peut-être le demander aux midshipmen anglais : — « Avez-vous jamais entendu parler de l'amiral Allemonde et du contre-amiral Kallemburg? Vous a-t-on dit quelle part ils prirent à la bataille de la Hougue? » On a peut-être négligé de le faire. La Hougue est restée pour la postérité une victoire anglaise, et cependant, sans l'appui des trente-six vaisseaux hollandais qui secondèrent si bien les soixante-trois vaisseaux de l'amiral Russel et de son lieutenant le chevalier Ashby, la marine française comptait probablement un triomphe de plus. La Hougue n'eût été que la répétition de Beveziers.

Ne commettons pas l'injustice que nous reprochons aux autres. Lépante est une victoire vénitienne, tout autant — je serais tenté de dire plus encore — qu'une victoire espagnole. La seule chose qui puisse faire pencher la balance en faveur de l'Espagne, c'est la gloire d'avoir, en cette occasion mémorable, fourni le commandant en chef. Pareille considération emporte tout. Néanmoins, même au point de vue du commandement, Veniero, « le rusé Venier, second Ulysse[1] », — c'est ainsi que le dé-

[1] *La Lépanthe* (poëme en vers latins) *de Jacques VI, roy d'Escosse, faicte française,* par G. DE SALUSTE, sieur DU BARTAS. — 1611.

signe, après le roi Jacques VI, Du Bartas, — a sa place marquée à côté de don Juan, au-dessus de Marc-Antoine Colonna.

Le facile empire que les flottes de Soliman exerçaient sur les mers à la fin du seizième siècle avait pour principale cause, disons mieux, pour cause unique, la coupable indifférence de la seule puissance qui aurait pu y mettre obstacle. Ce pacte mutuel de neutralité dont Venise tirait un si grand parti ne servait pas moins les intérêts du Sultan que ceux de la République. Venise apparaissant dans l'arène changeait en un clin d'œil toutes les conditions du combat.

« Nous sommes esclaves de nos lois, disaient les Vénitiens, et c'est là ce qui constitue notre liberté. » Tant qu'un peuple reste fidèle à de pareilles maximes, on peut être sans inquiétude sur sa grandeur. Venise était à la fois une ville manufacturière et une ville commerçante. La force de sa politique résidait surtout dans la continuité des vues et dans une sorte de religieux mystère. Toute correspondance avec les ambassadeurs étrangers était défendue aux nobles, sous peine de la vie. « Si un noble, écrivait Amelot en 1677, se rencontrait quelque part avec un gentilhomme de la maison d'un ambas-

sadeur, et que la chose vînt à la connaissance des inquisiteurs d'État, ce noble ne serait pas en vie deux heures après. » Gouverné par une aristocratie ombrageuse, le peuple vénitien n'était pourtant pas un peuple opprimé; la constitution se bornait à le tenir en dehors de la conduite des affaires : les secrets d'État ne le concernaient point. *Pane in piazza, giustizia in Palazzo;* telle était la devise de la République.

Venise ressemblait à Sparte par ses lois; elle rappelait Athènes par ses mœurs et par ses conditions d'existence. Un trésor toujours prêt, d'opulentes réserves lentement amassées la mettaient en mesure de défendre ses États de terre ferme sans faire un appel direct au dévouement de ses heureux citoyens. La source de cette opulence se fût bientôt tarie, si les naves et les galères vénitiennes s'étaient vu fermer un seul jour, par une flotte ottomane ou par une flotte chrétienne, le chemin des Indes.

Le cœur de Venise, c'était son arsenal. Il fallait les battements constants de ce grand organe pour envoyer le sang et la vie aux extrémités. L'arsenal! On le montrait avec orgueil aux princes, et nul, s'il faut en croire le capitaine Pantero Pantera, ne pouvait le contempler « sans un sentiment de stu-

peur ». Le revenu annuel de la République, sans compter les décimes du clergé, la vente des offices, les confiscations, s'élevait à plus de sept millions de ducats; on en dépensait près de cinq cent mille pour l'entretien de l'arsenal. Le ducat vénitien était évalué, vers la fin du dix-septième siècle, à cinquante sous de France.

« A Gênes, remarque avec raison Amelot de la Houssaye, les particuliers sont riches et la communauté est pauvre. A Venise, les particuliers sont pauvres en comparaison du public. Le Sénat épargne tous les ans plusieurs millions de francs, quand il est en paix. En temps de guerre, il supplée au déficit par de nouvelles taxes, par la vente de la noblesse aux populaires, des grandes magistratures aux nobles ambitieux. »

Dès l'année 1267, un voyageur français écrivait : « Venise est la cité la plus belle et la plus plaisante du siècle... Les marchandises y courent, comme fait l'eau des fontaines. » Une galère coûtait alors 650 livres, un galion 700. C'était le temps où la République faisait incessamment construire des galères, les armait, les garnissait d'hommes, les approvisionnait de vivres et les mettait à l'erc n. L'acquéreur chargeait ces vaisseaux de marchandises et

souvent les conduisait lui-même dans les mers du Levant ou des Pays-Bas. On n'exigeait de lui que la promesse de rendre à son retour le navire avec tous ses agrès en bon état [1]. A la fin du quatorzième siècle, on comptait à Venise trente-six mille marins, trois mille trois cents navires et seize mille ouvriers. Trois siècles plus tard, en 1677, le nombre des ouvriers, au témoignage d'Amelot de la Houssaye, se trouvait réduit à douze cents. La découverte des Indes orientales avait déjà privé les Vénitiens d'un revenu annuel de neuf ou dix millions de francs.

L'arsenal n'en restait pas moins « le plus beau, le mieux entretenu de l'Europe », et c'était au maître de Colbert, au maître de Seignelay et de Pontchartrain, à Louis XIV, en un mot, que le sieur Amelot de la Houssaye, grâce à l'entremise de Louvois, se donnait le malin plaisir de l'apprendre. « C'est un lieu, écrivait Amelot en 1677, de près de trois milles de tour, en forme d'île, situé à l'une des extrémités de la ville, du côté le plus proche de la pleine mer. Il est fermé de murailles et environné de canaux qui lui servent de fossés. Il y a dedans trois grands bassins ou réservoirs qui reçoivent

[1] P. G. Molmenti, *La Storia di Venezia, nella vita privata.* Torino, 1880.

l'eau de la mer, avec communication de l'un à l'autre, tous trois bordés d'une infinité de remises, de galères et de magasins : un de clous, un de ferrements, deux de balles et de boulets, un de planches, un de timons, un d'avirons tout faits et deux où l'on en fabrique; deux de cordages avec une corderie de quatre cents pas de long; un de chanvre, un de voiles, avec une salle pleine de femmes pour les coudre; un de mâts, un pour la poix, un pour le salpêtre et plusieurs pour la poudre. De plus, il y a douze forges, où cent hommes travaillent; trois fonderies, une grande cour pleine de bois, d'ancres et d'artillerie, avec plus de huit cents pièces de canon de tout calibre, rangées en plusieurs salles, et enfin de quoi armer cinquante mille hommes. »

Voilà l'établissement naval des temps de décadence : qu'était-ce donc à l'époque où « les peintures des Titien, des Paul Véronèse, des Tintoret, ornaient des palais bâtis par les Palladio et par les Scamozzi » !

CHAPITRE III.

LES CHIOURMES VÉNITIENNES.

Les vaisseaux des Vénitiens avaient la réputation de durer deux fois plus que ceux des autres nations. Pour les mieux conserver, l'arsenal contenait cent formes couvertes où les bâtiments se trouvaient à l'abri des intempéries et du soleil. A la première alerte, quatre-vingt-cinq galères pouvaient sortir tout armées de ces hangars. Il suffisait de leur procurer des équipages. Une sorte d'inscription maritime en Dalmatie, des levées forcées dans les États de terre ferme et dans l'île de Candie, y pourvoyaient avec l'aide de quelques engagements volontaires. N'oublions pas la suprême ressource : le contingent des prisons. Un rapport du provéditeur, Cristofollo da Canale, nous donne à ce sujet les plus curieux détails [1].

[1] Christophe de Canale résume, dans un volume in-12 de 85 feuillets, les observations qu'il a recueillies au cours d'une campagne

« Il y a quatre espèces de gens de rame, expose Christophe de Canale au Sénat : je parlerai d'abord des chiourmes de la Dalmatie. Ces chiourmes, que j'appelle *dalmates,* sont, en réalité, composées, pour moitié, d'Esclavons; pour les deux autres quarts, de Grecs ou d'Istriens. Je m'occuperai ensuite des galères qu'arment les condamnés, de celles qui emploient des galériens de terre ferme, et en dernier lieu du contingent fourni par l'île de Candie.

« Les galères de condamnés ne le cèdent en rien aux meilleures galères armées de chiourmes libres : il faut seulement que les magistrats n'envoient, pour le service de la flotte, que des condamnés bien valides. Le grand avantage des galères de condamnés, c'est qu'en toute occurrence imprévue on les trouve prêtes à faire ce que les circonstances exigent. Il est impossible, quand on est à portée de terre, de refuser aux chiourmes libres la permission d'y descendre. En a-t-on brusquement besoin? C'est toute une affaire pour les ramener à bord.

d'inspection, campagne qui n'a pas duré moins de dix mois. *Rellatione del ilmo mo Cristofollo da Canale venuto di proveditor de ll' armata l'anno* 1556. Ce manuscrit, d'une écriture très-difficile à lire, a été acheté à Venise par M. Jal, le 17 août 1841, au fonds de la *Merceria,* et donné aux Archives de la Marine le 23 février 1843.

Il en résulte qu'on perd la plupart du temps les occasions, au grand détriment de l'intérêt public et de l'intérêt privé. Avec des forçats, les officiers n'ont pas à craindre d'être volés ou d'être outragés, puisque la chiourme tout entière est à la chaîne et ne quitte jamais ses bancs. Les premiers à s'applaudir de ce mode d'armement seraient les magistrats des villes : ils se trouveraient ainsi débarrassés des réclamations continuelles des habitants, des vols, des querelles, des tumultes, des rixes qu'occasionne la présence à terre des chiourmes libres : grande molestation pour eux !

« La dernière guerre que nous avons soutenue contre le Grand Seigneur a fort appauvri la Dalmatie. La majeure partie des habitants qui vivaient à proximité des frontières turques s'est enfuie dans la Marche d'Ancône, dans les Abruzzes, dans la Pouille. Elle y a trouvé plus de sécurité, plus de facilité pour gagner sa vie, et s'y est établie définitivement. Parmi ceux qui sont revenus dans nos possessions, un grand nombre est mort pendant les années de disette qui se sont succédé et qui durent encore. J'évalue à cent trois mille âmes le chiffre de la population dalmate à laquelle nous pourrions demander des galériens. De ce chiffre il faut

d'abord déduire douze mille habitants affranchis de toute charge par vos récents édits. Quatre-vingt-onze mille âmes demeurent encore soumises au régime de la corvée. Retranchez-en soixante-treize mille vieillards, femmes et enfants, il vous restera dix-huit mille personnes dont le quart tout au plus sera, si j'en juge par les renseignements qui m'ont été donnés, apte à servir comme galériens. Sur ces trois mille cinq cents inscrits, en trouverez-vous plus de quinze cents disposés à s'engager volontairement pour le service de la rame? J'en doute fort. La vue de tous ces gens qui retournent de temps en temps dans leur maison, nus, déchaussés et sans un sou d'économie, n'est guère faite pour encourager les autres.

« Les prompts désarmements, les exactions des taverniers et des barbiers ont engendré ce dénûment. Il faut, par de sages mesures, y porter remède. Les sommes allouées par Vos Seigneuries ne suffisent plus à procurer aux chefs d'escadre et aux sopracomites des rameurs volontaires. Il n'est guère de capitaine qui ne dépense, de son propre argent, en primes, en hautes payes, plus de trois mille ducats. J'en ai vu qui, pour un court voyage, ont enrôlé des hommes à la solde d'un *mocenigo*

par jour. C'est là, je ne crains pas de le dire, un très-grave abus. Chacun met son honneur à enchérir sur son voisin, sans considérer le tort qu'il peut faire à la chose publique. Les capitaines moins riches courent ainsi le risque de rester désarmés. Il n'y a plus de commandement possible pour les gentilshommes pauvres. Beaucoup de jeunes nobles, voyant s'évanouir l'espérance de commander un jour, ont quitté le service de la flotte.

« Je pourrais, sans aller plus loin, chercher dans ma propre famille un exemple. J'ai un fils qui a été *allaité par moi avec du biscuit*, — pardonnez-moi cette expression de matelot. — Je l'ai mené sur ma galère qu'il n'avait pas quatre ans accomplis. Je voulais que, quand viendrait l'âge, il fût en état de ne pas se laisser abuser par ses officiers, ou par n'importe quel subalterne, sur les choses relatives à la navigation et au métier de la mer. Ce n'était certes pas un serviteur inutile que j'entendais préparer à Vos Seigneuries. Eh bien! faut-il le dire? je désespérerais que ce garçon pût jamais être marin comme son père, si je ne savais qu'il y a un remède certain à la situation que je déplore. Vendrais-je, comme on dit, la cendre de la maison, je ne pourrais jamais lui fournir les sommes aujour-

d'hui nécessaires à l'armement d'une galère. Les autorités supérieures de la flotte ne sauraient tolérer plus longtemps ces enchérissements scandaleux. Il faut y couper court par un édit sévère. »

En quoi différait donc le sopracomite vénitien du triérarque pour lequel plaidait Démosthène? La chaîne qui nous relie au passé n'a jamais été interrompue. Nous procédons, je le répète ici, des Hollandais : les Hollandais procédaient eux-mêmes des Vénitiens, qui avaient tout emprunté à la Grèce. *Græcia mater !*

« Dans dix ans, continue Canale, si nous n'y prenons garde, nos vieilles chiourmes seront mortes, et nous n'en aurons pas recruté de nouvelles. Il n'est pas de métier si dur, si fatigant, que l'homme libre ne préférera au service de la rame tel que nous l'avons fait depuis quelques années. Le remède, heureusement, est facile. J'ai interrogé en beaucoup d'endroits les vieillards, et c'est d'après leur dire que je vous apporte mes propositions. Je voudrais, avant tout, que Vos Seigneuries fissent distribuer à chacun des hommes désignés pour s'embarquer sur les galères les six dixièmes de la solde à laquelle il aura droit pour toute la durée du voyage. De ces six dixièmes le rameur en laisserait deux à ses parents,

leur confiant le soin de les faire valoir dans quelque trafic bien sûr, pendant son absence. Des quatre dixièmes restant, trois ou quatre seraient employés à l'achat d'une couverture de laine, d'un caban, d'un baril, d'une baille, d'une certaine quantité de vermicelle, toutes choses nécessaires à un galérien.

« Je voudrais aussi que, durant tout le temps passé par le galérien au service, la subsistance de sa famille se trouvât assurée par les administrateurs de la province. Un crédit suffisant serait toujours ouvert chez le boulanger et chez les autres marchands. Le sel, la chose la plus indispensable, la plus désirée par le peuple, serait délivré gratuitement aux père, mère, femme et enfants de tout homme dont la présence aurait été constatée sur les galères de la République. Si vous adoptez ces mesures, le service des galères redeviendra populaire. Vous pourrez aisément entretenir en Dalmatie vingt-deux galères armées avec des volontaires et y conserver en réserve les chiourmes de vingt ou vingt-cinq autres galères. Une modique demi-solde suffira pour vous assurer, au premier appel, leurs services. Je n'insisterai pas davantage sur ces détails. C'est un sujet à traiter dans le collége de la milice de mer, collége dont j'ai l'honneur, par la suprême

bonté de Vos Seigneuries, d'être le président. »

Nous nous trouvions tout à l'heure en présence du triérarque athénien. Voici la première ébauche de notre inscription maritime qui apparaît. Colbert, comme tous les grands administrateurs, a eu des ancêtres que nous ne soupçonnions point. Canale, cependant, malgré les avantages du système dont il recommande l'adoption, ne dissimule pas ses sympathies pour les galères de condamnés. Il nous en a déjà laissé pressentir les raisons. « En ce moment, dit-il, Vos Seigneuries se trouvent avoir plus de douze cents hommes à la chaîne. Il ne faut guère plus de cent cinquante-cinq galériens pour armer une galère en temps de paix. Je serais d'avis d'envoyer ces galères de condamnés à Chypre. Elles y resteraient jusqu'en septembre, passeraient ensuite à Candie, où elles séjourneraient jusqu'au mois de mars. Chypre n'a pas besoin de galères de garde pendant l'hiver. Au mois de septembre, aucun bâtiment à rames ne s'avisera d'aller croiser dans ces parages. A Candie, au contraire, les galères seront très-utiles. On sait que les fustes des Chrétiens, et quelquefois aussi celles des Infidèles, profitent de la saison d'hivernage pour dévaster les îles de l'Archipel. Ils n'y craignent pas les fortunes de mer,

car à chaque pas se rencontrent des abris excellents. Les habitants de Candie vivent dans une inquiétude perpétuelle. Il n'y a qu'une surveillance incessante qui puisse leur procurer quelque sécurité.

« Le temps de commandement d'un sopracomite de condamnés est de trente-six mois. Ce sopracomite aura passé deux étés à Chypre et un hiver à Candie. Pendant cette station, il aura visité plusieurs fois la côte de Caramanie et celle de Syrie; il aura parcouru une grande partie de l'Archipel et des côtes de l'Anatolie. Au bout de dix-huit mois, il ralliera la flotte de l'Adriatique. C'est alors qu'il prendra connaissance de tous les ports, de toutes les criques de la Dalmatie. Les occasions ne lui auront pas manqué de voir la Calabre, la Pouille, les Abruzzes. Il sera ainsi devenu non-seulement un très-bon marin, mais un pilote capable de conduire lui-même son vaisseau dans une infinité de rades et de ports, notamment dans les ports qui appartiennent à la République. »

Quand je recommandais avec tant d'insistance pour nos jeunes officiers les études de pilotage, je croyais n'avoir derrière moi que le capitaine Bouvet; j'avais, sans m'en douter, le provéditeur Christophe de Canale.

« Avec le prix que coûte une galère libre, remarque le provéditeur, on armera sans peine deux galères de condamnés, puisqu'on n'a plus à payer de solde qu'aux sopracomites, aux mariniers et aux soldats. On ne peut objecter à ma prédilection pour ce genre d'armement qu'une seule chose. Le chef d'escadre montera une galère armée par des rameurs libres. L'avantage qu'offrent les galères de condamnés de pouvoir sortir immédiatement du port dans tout cas imprévu n'y sera d'aucun profit, si le chef d'escadre n'a pas également sa chiourme sur sa galère. Croyez-vous donc que le chef d'escadre qui aura sous ses ordres des galères de condamnés soit homme à se mettre volontairement dans l'impossibilité de les suivre! Il vaudrait peut-être mieux, malgré tout, que sa galère fût armée comme les autres avec des forçats : je m'en remets sur ce point à la sagesse de Vos Seigneuries.

« Parlons maintenant des galères armées avec des galériens de terre ferme. Je dirai d'abord que moins on aura recours à ce mode d'armement, mieux cela vaudra. S'il ne s'agissait que d'équiper ces galères pour les envoyer livrer bataille ou pour leur confier la défense d'un poste quelconque, le mal ne serait pas grand. Ce genre de galères est,

en général, bien pourvu de soldats, et les galériens eux-mêmes combattront vaillamment, par l'excellente raison qu'ils n'ont pas d'autre porte de salut : ils ne savent pas nager. Mais je ne comprends pas qu'on arme semblables galères, comme on le fait souvent, pour de petites occasions. On se trompe fort, si l'on croit que ces galériens s'habitueront à la fatigue de la rame et aux épreuves de la mer. Une fois sorties du port, les chiourmes sont tenues, par les sopracomites, en perpétuelles régates ; les chefs d'escadre veulent accomplir avec célérité les plus lointains voyages. Il faut alors rester de nuit et de jour sans tentes, voguer à outrance pour suivre les autres galères. Au bout de trois ou quatre jours de ces fatigues extrêmes, les galériens commencent à tomber malades. Que le voyage vienne à se prolonger pendant les quatre mois, durée de l'engagement, la mortalité ne saurait manquer d'être excessive. Si l'on a fréquemment recours à ce dangereux expédient, je crains fort qu'il se ne répande dans les populations une telle terreur qu'au seul bruit d'un armement maritime la fuite à l'étranger devienne générale.

« Je n'ai plus, pour finir, qu'à vous entretenir des galères de Candie. Vos Seigneuries ont avantagé

récemment les sopracomites de cette île. Leurs galères y ont peu gagné en qualité. Ce sont, en vérité, les moins bonnes galères de la flotte : les sopracomites, pour se justifier, disent ouvertement qu'un armement de quatre mois ne peut leur procurer ni honneur, ni profit. Partis de Candie, leur voyage, le plus ordinairement, consiste à venir à Corfou. De Corfou on les envoie en Dalmatie, où ils sont presque toujours sous rames. Pas un instant de repos pour espalmer ou pour nettoyer la galère. A ce métier l'on ne peut que perdre de l'argent. La plupart des gentilshommes candiotes jouissant de quelque crédit refusent absolument d'être sopracomites. Ils n'attachent aucun prix à ce grade. Ceux qui arment encore, à cette heure, des galères, n'y sont mus par aucune pensée d'honneur. Ils sont sopracomites parce qu'ils ne peuvent être autre chose.

« N'y a-t-il donc pas moyen de rendre, même à Candie, l'ancien prestige au service naval? Je voudrais qu'il fût décrété par le Sénat que, des quatre galères de Candie, — tel est, en temps de paix, le contingent habituel de l'île, — celle qui sera reconnue par le provéditeur de la flotte la mieux armée de combattants et de mariniers, la plus rapide à la rame, restera durant dix-huit mois entiers attachée

à la flotte du golfe, pendant que les trois autres iront, suivant l'usage, désarmer à Candie. Vous arriverez ainsi à créer entre les sopracomites une émulation dont l'État profitera. Il ne faudra pas beaucoup de voyages pour que les galères candiotes soient devenues des meilleures de la flotte. »

Voilà, en vérité, un provéditeur de grand sens! Ne pourrions-nous pas tirer quelque profit de ses conseils? Rassurez-vous! Je n'ai pas l'intention d'aller chercher des leçons d'administration aussi loin. L'administration, d'ailleurs, n'est pas mon fait, et je n'y attache, entre nous, qu'un médiocre intérêt. On a tant abusé du grand nom de Colbert! Ce que je me propose surtout en ce moment, c'est de bien faire connaître l'armée navale qui va dans quelques jours combattre à Lépante. Grâce à Jacques Bosio et à Canale, nous nous en ferons bientôt une idée aussi nette que des vaisseaux d'Aboukir et de Trafalgar.

CHAPITRE IV.

LES GALÈRES VÉNITIENNES.

« Vos Seigneuries, déclare Canale aux sénateurs qui l'écoutent dans un religieux silence, possèdent les plus beaux corps de galères subtiles qui soient en mer, les meilleurs bâtiments à rames que puissent armer tous les princes chrétiens et le Grand Turc avec eux. Je puis l'affirmer d'une façon rectaine, m'étant trouvé, à diverses époques, soit comme particulier, soit comme votre représentant, dans des parages où j'ai vu des navires de toute sorte et de tout pays. Si l'on pouvait affirmer avec la même assurance que ces galères sont aussi bonnes à la voile qu'à la rame, il ne leur manquerait rien : malheureusement, c'est le contraire qui est vrai. Vos galères sont peu propres à porter la voile. La hauteur des œuvres mortes au-dessus de l'eau est insuffisante. Le mal provient, avant tout, d'un vice de construction; il faut aussi l'attribuer à un excès

de chargement. Il n'est pas de forçat qui ne veuille emporter un baril de vin et deux barils d'eau qu'il range sous les bancs, un caban de drap, des couvertures : — n'oublions pas qu'il y a trois hommes par banc. — Tous ces poids, dont le constructeur n'a pas tenu compte, font enfoncer sensiblement la galère. Quand on navigue à la voile et surtout au plus près, c'est-à-dire en portant la toile sur l'un ou l'autre bord, on ne peut empêcher que toute la palamante et les œuvres mortes ne traînent dans la mer. Ces obstacles produisent une telle *scie* qu'ils enlèvent soudain à la galère plus de la moitié de sa vitesse.

« Je vais, à ce sujet, raconter à Vos Seigneuries une aventure qui me fait encore rougir quand j'y pense. J'avais rencontré à Navarin Djafer-Pacha, capitaine des galères du Grand Turc[1]. Je lui offris de l'escorter jusqu'à la hauteur de Lépante. J'appareillerais en même temps que lui : le moment était venu pour moi de rentrer à Corfou. Djafer avait cinq galères; j'en commandais six. Un vent assez frais ne cessa de souffler pendant une course de cent vingt milles. Djafer, avec toute son escadre,

[1] Voyez dans l'ouvrage intitulé : *Les Chevaliers de Malte*, p. 32 (E. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs, 10, rue Garancière), le combat de Djafer-Pacha et du grand prieur de France, dans les eaux de Scarpanto, vers la fin du mois de juin 1557.

me dépassa constamment de dix milles au moins. Deux fois il fit amener ses voiles pour m'attendre. Je n'en revenais pas. Mon affliction n'était pas moindre que mon étonnement. Je jure à Vos Seigneuries que j'aurais voulu ce jour-là être à cent pieds sous l'eau plutôt que d'avoir à subir un tel affront. « Que va penser, me disais-je, ce capitaine turc, aussi expert aux choses de la mer qu'astucieux, des galères de la République? » Je sentais toute l'importance d'une infériorité si bien constatée. Les Turcs sauraient désormais qu'en cas de désavantage dans une rencontre, ils n'auraient qu'à déployer leurs voiles pour se sauver. »

La chose n'est que trop vraie, Canale! Oulouch-Ali s'en souviendra le soir de la bataille de Lépante.

« La marche supérieure des galères turques à la voile, poursuit le provéditeur, s'explique bien aisément. La hauteur du pont est, sur ces galères, d'un demi-pied au moins plus forte que sur les nôtres. Les voiles y sont deux fois moins lourdes qu'à bord des galères de Vos Seigneuries. Les Turcs emploient, pour les faire, une toile de coton très-légère et un tissu excessivement serré. Nos voiles de chanvre, quand elles sont mouillées, deviennent tellement pesantes, qu'elles font incliner jusqu'à

l'eau le bord de la galère. A la moindre houle, nous sommes exposés à perdre une partie de notre palamante.

« Je fis demander au capitaine Djafer si, pendant la traversée qu'il venait d'accomplir en cette mauvaise saison, — nous étions au mois de janvier, — il avait perdu beaucoup d'avirons. — « Un seul », me fit-il répondre, « et encore était-ce une vieille « rame qui s'est, en voguant, rompue par le milieu. » Djafer voyait là une nouvelle preuve de la bonne fortune de son maître. Je puis garantir à Vos Seigneuries que si les galères subtiles de Djafer ont pu passer en janvier de la Barbarie aux îles Sapiences, sans être désarmées de la totalité de leurs rames et ruinées dans leurs œuvres mortes, il en faut chercher la raison dans la hauteur de leur coque au-dessus de l'eau bien plus que dans l'heureuse étoile du sultan Soliman.

« La construction trop basse de nos galères n'est pas le seul inconvénient que j'aie à vous signaler. Nous les chargeons à l'excès d'artillerie. Lorsque le vent souffle de l'arrière, nos vaisseaux plongent tellement du nez dans la lame que tout le tambouret est comme englouti. Si l'on ne veut donner plus de hauteur aux galères subtiles, il faudra au moins se

résoudre à les alléger sur l'avant et reculer d'une bonne brasse l'arbre de trinquet. Il n'y a pas une nation dont les galères portent à la proue autant d'artillerie que les galères de la République. Je pourrais ajouter que les arbres sont beaucoup trop élevés, si l'on tient compte de l'abaissement exagéré des œuvres mortes.

« J'ai eu plus d'une occasion, dans le voyage que j'ai fait avec le capitaine Djafer, d'éprouver nos vitesses respectives à la rame. Ici, tout l'avantage fut de notre côté. En peu de temps les galères de Djafer se trouvèrent grandement distancées. Djafer essaya de faire bonne mine à mauvais jeu. « L'avi-« ron vous réussit mieux que la voile », dit-il en souriant. — « Les galères subtiles de la Répu-« blique, répliquai-je, sont construites pour marcher « à la rame. Nous nous préoccupons peu de leurs « qualités à la voile. Bien marcher à la voile, c'est « l'affaire des naves. Une galère subtile dépourvue « de vitesse à la rame peut se comparer à une troupe « de gens d'armes que la cavalerie légère insulte im-« punément. » Djafer affirma de bonne grâce, — au fond, il était navré, — que c'était aussi son opinion. Je n'en renouvelle pas moins mes observations. Que Vos Seigneuries veuillent bien donner un peu

plus de hauteur à leurs galères, alléger les voiles, rogner les mâts, les reculer vers la poupe, amincir les antennes, diminuer le poids de l'artillerie, je leur réponds, en toute occasion, du succès. »

Est-ce un provéditeur du seizième siècle ou un amiral du dix-neuvième que j'entends? Les âmes de marin passent-elles, sans que nous en ayons conscience, d'une enveloppe à une autre? L'amiral Lalande, l'amiral Baudin, l'amiral Bruat ont tenu tour à tour de semblables propos. Plus hardis que Cristophe de Canale, ils ont souvent fait prendre, sans crier gare, la hache et la scie à leurs charpentiers. L'amiral Lalande, le premier, si j'ai bonne mémoire, poussa plus d'une fois sur ce point l'audace jusqu'à l'imprudence. On lui confie un brick-goëlette, la *Gazelle;* il abat les bastingages, rase le gaillard d'avant, rend ce navire construit à Bayonne méconnaissable pour l'œil même de son père, un savant ingénieur cependant. La *Gazelle,* par bonheur, alla désarmer à Brest. Quelques années plus tard, la frégate *la Résolue* prenait le même chemin. La direction d'artillerie, avant de repeindre les canons débarqués, trouva bon de leur faire subir un complet grattage. L'opération mit à nu deux trous profonds de plus d'un centimètre. Ces

trous avaient été pratiqués par une main inconnue au milieu de la volée, en d'autres termes, à la hauteur des tourillons. Le ministre, informé, demanda des explications. « On me refusait des hausses, répondit le capitaine Lalande; j'en ai posé. » Si le ministre n'eût été l'amiral de Rigny, un novateur, lui aussi, l'amateur de hausses payait ses canons. Au temps de Canale, il serait mort sous les plombs de Venise.

Avec nos léviathans modernes, pareilles fantaisies ne sont plus à craindre. Les *moyens du bord,* pour employer une expression que tous les marins connaissent, ne vont pas jusque-là. L'amiral Labrousse et un de mes anciens capitaines de pavillon que je ne veux pas nommer, — on doit des égards aux vivants, — ne se sont pourtant pas fait faute d'essayer. Les gens trop ingénieux n'admettent que les choses faites « à leur idée ».

CHAPITRE V.

LES USCOQUES.

La situation de la République vénitienne vis-à-vis de la Sublime Porte n'a pas d'analogue aujourd'hui. Venise devait son opulence à l'exploitation commerciale des possessions ottomanes; elle payait au Grand Seigneur un tribut annuel de 236,000 ducats, et Venise, pourtant, favorisait secrètement toutes les entreprises des Chrétiens contre la navigation musulmane. Chypre et Candie, dans leurs mains, rendaient inutile la conquête de Rhodes. Les mers du Levant, après l'exode des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, n'en étaient pas devenues plus sûres; les négociants turcs, les pèlerins de la Mecque n'arrivaient en Égypte qu'après avoir passé devant une succession d'embuscades. « La neutralité, nous dit-on, était devenue le pivot de la politique vénitienne. » Je l'accorde; mais cette neutralité, il faut en convenir, se montrait la plupart du temps singu-

lièrement partiale; elle inclinait toujours du côté de la Chrétienté. Le Sénat ne pouvait se dissimuler les périls d'une conduite aussi ambiguë : tout armement de la Porte était un sujet de crainte et de soupçon pour sa conscience troublée. Durant trente années de paix, la flotte vénitienne fut, à diverses reprises, mise en toute hâte sur le pied de guerre. Ces alertes répétées eurent même un résultat fâcheux; le Sénat s'y habitua et finit par négliger des précautions qu'au début il n'eût pas manqué de prendre. Les fortifications de Chypre, entre autres, furent laissées dans un état de délabrement difficile à justifier, quand on songe que Chypre se trouvait en quelque sorte au centre de la domination ottomane.

La chasse des pirates, heureusement, maintenait dans la flotte le vieil esprit militaire, et cette marine de paix, qui eût fort bien pu dégénérer, ne cessait pas, grâce à l'activité de ses poursuites, d'être une marine aguerrie. Il y avait alors des pirates partout. Canale le rappelait très-justement au Sénat. Il y en avait dans les eaux de l'Archipel grec et dans les eaux de Candie, dans les mers de Chypre et dans celles de l'Égypte; il y en avait surtout, — et c'étaient les plus dangereux, — d'une extrémité

à l'autre de la côte dalmate. Ceux-là s'appelaient les *Uscoques,* c'est-à-dire les *bannis*. Pour échapper à l'oppression des Turcs, ils s'étaient d'abord jetés dans les montagnes; des montagnes, la faim les chassa vers la mer. Ils y trouvèrent un terrain admirablement propice aux écumeurs de mer.

Un labyrinthe d'îles et de rochers se déploie le long de la côte et couvre un espace de près de deux cents milles. De Raguse à Fiume, ce ne sont que criques et détroits; les flottes y disparaissent comme par enchantement. Le commerce vénitien souffrait des déprédations des Uscoques; le commerce ottoman s'en plaignait encore plus. Sa haine confondait tous les corsaires sous un seul nom : les Chrétiens. Uscoques ou chevaliers de Malte, peu lui importait. Sans la connivence de Venise, cette lèpre aurait bientôt disparu. Le souci de son bon renom, les représentations énergiques du Sultan, et aussi, ajoutons-le, les réclamations des marchands vénitiens eux-mêmes, déterminèrent enfin le gouvernement de la République à faire un sérieux effort pour extirper, de l'Adriatique au moins, le fléau de la piraterie.

La guerre des Uscoques commença en 1562. Poursuivie avec énergie pendant plusieurs années,

elle donna lieu à de sanglants combats et se termina par l'extermination presque complète des malfaiteurs. Une malencontreuse méprise vint par malheur gâter le bon effet de cette politique vigoureuse. Une galère turque fut enlevée à l'abordage par Pierre Trono. Ce n'était pas une galère de pirates. On s'en aperçut trop tard; l'équipage était déjà passé au fil de l'épée. La Porte, à la première nouvelle de l'attentat, s'indigna. Le baïle, — représentant de la République à Constantinople, — gagna par des présents les officiers du sérail et fit accepter ses excuses. Il en coûta 25,000 ducats à la République. Trono fut condamné à dix ans de relégation dans l'île de Cherso.

CHAPITRE VI.

OCCUPATION DE CHIO ET DE NAXIE PAR LES TURCS.

L'orage, malgré tout, grossissait. L'échec de Malte n'était pas sans quelque compensation pour la Sublime Porte : il éclairait d'un jour nouveau sa politique. Il fallait prendre parti : se restreindre et abandonner toute idée d'opérations lointaines, ou viser hardiment à la conquête de l'Espagne. Ce fut le rêve de Soliman quand il envoya, en 1547, Barberousse à Toulon. L'attitude réservée de la France depuis la mort de Henri II interdisait l'espoir d'un concours sans lequel il semblait impossible de rien tenter. La pacification des mers du Levant s'imposait donc comme le seul but pratique, comme la seule ambition immédiatement réalisable, au successeur de Soliman, à Sélim II. Cette pacification ne pouvait s'obtenir qu'aux dépens des Vénitiens. Soliman lui-même, au moment de partir pour la Hongrie, avait indiqué suffisamment l'intention de

purger le bassin oriental de la Méditerranée de vaisseaux chrétiens. L'occupation de Chio ne fut qu'un acheminement vers la conquête de Chypre.

Aux premiers jours du printemps de l'année 1566, une flotte de cent quarante galères, commandée par Piali-Pacha, sortit du Bosphore. La flotte de Piali avait pour principale mission d'aller rétablir le prestige des armes ottomanes dans les parages d'où on l'avait vue revenir humiliée : elle se saisit en passant d'une île qui commandait l'entrée du golfe de Smyrne et que la condescendance des sultans avait abandonnée jusqu'alors à l'exploitation d'une compagnie génoise. L'île de Chio, nous l'avons déjà dit dans un autre ouvrage, fut donnée par Michel Paléologue à la République de Gênes [1]. Vers l'année 1346, les Génois envoyèrent une escadre, commandée par Simone Vignoso, prendre possession du riche domaine qui leur était cédé. Ils profitèrent de l'occasion pour occuper, à l'entrée du golfe de Smyrne, les deux Folieri, sur l'emplacement de l'antique Phocée. Les Giustiniani achetèrent l'île de Chio pour la somme de 304,000 écus. Plus tard, ils consentirent à payer aux Turcs un

[1] Voyez dans l'ouvrage intitulé : *Les Chevaliers de Malte,* le chapitre Ier, pages 6 et 7.

tribut annuel de 10,000 ducats. En moins d'un siècle, la population de Chio atteignit le chiffre de cent vingt mille âmes; le revenu annuel, celui de 60,000 écus d'or. Le mastic[1] seul fournissait 40,000 écus. Cette domination féconde et bienfaisante fit place en quelques heures au régime barbare sous lequel la Sublime Porte tenait déjà rangées la plupart des îles de l'Archipel.

Enflé d'orgueil par cette conquête facile, Piali continua sa route. Après avoir côtoyé l'Albanie, tenté en vain de châtier les Chimariotes « de leurs pilleries », il alla jeter l'ancre à Raguse. Les Ragusais, surpris, payèrent sans murmurer le tribut au prix duquel Piali promettait de les délivrer de sa présence. La flotte ottomane se montra bientôt dans les eaux de Lissa; son avant-garde poussa jusqu'à Fiume, et de Fiume jusqu'au golfe de Trieste. L'alarme, on le comprend, fut des plus vives à Venise. Comptant sur l'amitié de Soliman, le Sénat n'avait pris aucune précaution. Il fit armer une soixantaine de galères et prescrivit à Jérôme Zanne, qui les commandait, « d'observer la flotte ottomane;

[1] Le mastic est une résine qu'on extrait, par incision, du lentisque. On s'en sert pour parfumer une liqueur fort en usage dans le Levant.

de lui résister à force ouverte, si elle commettait quelque hostilité contre les terres de la République ». Piali n'insista pas : il lui suffisait d'avoir affirmé de nouveau la puissance de son maître. La flotte se replia sur la baie de Valona.

Flotte turque est-elle jamais rentrée dans le Bosphore sans butin? Piali avait embarqué deux chevaux sur chacune de ses galères. De Valona, il traversa le golfe et jeta sur les côtes de la Pouille deux cents cavaliers, les faisant soutenir par une grosse troupe d'infanterie. Ces soldats ravagèrent, avec leur férocité ordinaire, les campagnes de Francavilla, de San Vito, de Termini. Le marquis de Pescaire venait de remplacer le duc d'Alcala dans la vice-royauté de Naples : il se mit à la tête d'un millier de chevaux et courut au secours de la province dévastée. Il arriva trop tard. Les Turcs s'étaient déjà rembarqués, et la flotte reprenait sans encombre la route de Prévésa.

Tout règne nouveau cherche à s'affermir, au début, par la paix; quand il se croit suffisamment assis, par la guerre. Sélim II, à peine monté sur le trône, conclut une trêve de huit ans avec l'empereur Maximilien II. Il n'en eut que les mains plus libres contre les Vénitiens. La flotte de Piali-

Pacha franchit encore une fois les Dardanelles.

Le fait marquant de la campagne de 1567 fut l'acquisition de Naxie. On devait s'y attendre : la domination chrétienne ne pouvait subsister à Naxie, quand elle disparaissait à Chio. Le duc de Naxie était alors le vingt et unième duc de l'ancienne maison Crispa. Sur un revenu évalué à 50,000 écus environ, il payait à la Porte un tribut de 16,000 écus. Cet hommage peu coûteux lui garantissait la paisible jouissance d'une souveraineté néanmoins bien précaire. Un Juif portugais, Jean-Michel Marrano, représenta au sultan Sélim II que Naxie, sous l'autorité d'un prince chrétien, ne pouvait être qu'un asile constamment ouvert aux corsaires. Sélim n'hésita pas à déposséder, en faveur d'un conseiller dont les avis répondaient si bien à sa pensée secrète, le pauvre duc de Naxie. Le dernier vestige de la conquête latine disparaissait, avec Crispo, de l'Archipel. Il n'en restait plus dans les eaux ottomanes d'autre souvenir que Chypre et Candie, toujours possédées par les Vénitiens.

CHAPITRE VII.

INQUIÉTUDES ET MORT DU GRAND MAÎTRE JEAN DE LA VALETTE.

L'occupation de Chio et de Naxie indiquait chez les Turcs un changement de politique. Pour des yeux clairvoyants, il était évident que la Sublime Porte abandonnait peu à peu les projets d'expéditions occidentales et tendait à concentrer ses efforts dans un bassin qui lui était plus aisément accessible. C'eût été à la République de Venise de s'alarmer; le Sénat, avec une obstination qui lui fait peu d'honneur, dédaignait les avertissements que ses agents ne cessaient de lui adresser de Constantinople. La prospérité matérielle, le goût des plaisirs ont de tout temps engendré les fausses quiétudes. Le Grand Maître de Malte, au contraire, que les desseins de Sélim ne menaçaient plus, s'obstinait à se croire sous le coup d'une nouvelle et prochaine invasion. Il lui semblait que le Grand Sei-

gneur ne pouvait plus avoir d'autre souci que de venger l'affront fait, au mois de septembre 1565, à ses armes.

Cette tension continuelle d'esprit convenait mal à l'âge de la Valette. Les fatigues de la guerre l'avaient épargné; les agitations intérieures, les déceptions de tout genre qui suivirent la victoire altérèrent plus sûrement que les nuits sans sommeil et les journées passées sous les armes une santé jusque-là inaltérable. Trop de tiédeur répondait de tous côtés à son enthousiasme. Le chevalier Constantin Castriote — qui l'eût cru? — venait d'être condamné par le Conseil à payer 300 écus à ses soldats, « pour leur avoir fait gâter inutilement, dans des tirs à la cible, de la poudre, du plomb et des mèches ». C'est ainsi que le Conseil comprenait les intérêts de la défense et se préparait à repousser les Turcs! Le Grand Maître paya de ses deniers les 300 écus d'amende; son âme n'en resta pas moins navrée.

L'esprit de sédition faisait d'heure en heure des progrès : menacés de la corde [1], de jeunes chevaliers

[1] Les châtiments corporels n'avaient rien d'humiliant pour des religieux. Les religieux sont toujours des enfants aux yeux de l'Église. Don Juan fera d'ailleurs donner, lui aussi, de la corde à des

espagnols arboraient ouvertement l'étendard de la révolte, forçaient les portes du palais et venaient exposer leurs griefs au Grand Maître avec une liberté jusque-là sans exemple. La mesure était comble. Les chevaliers n'échappèrent aux rigoureux châtiments que méditait la Valette que par une prompte fuite en Sicile.

L'heure n'eût-elle pas, en effet, été bien mal choisie pour laisser se relâcher les liens de la discipline? Sélim II venait de conclure la paix avec les Moscovites; ses galères, au nombre de cent, revenues de Caffa et d'Égypte, se concentraient sous les ordres d'Ali, aga des janissaires, et apparaissaient, au mois de juin, à l'entrée du canal de Corfou. Au même moment on apprenait à Malte que les Maures grenadins avaient pris les armes dans la vallée des Alpujaras. Don Garcia de Toledo, appelé à la cour de Madrid « sur certaine querelle qu'on lui avait dressée », en était revenu avec un tel tremblement nerveux que, incapable de se tenir debout, il en était réduit à donner ses audiences à cheval. Il se faisait mettre en selle sur une haque-

comites qui, la veille de Lépante, auront laissé leurs galères s'arriérer. Il n'y a guère plus de soixante ans que les Anglais ont cessé de fouetter leurs *midshipmen*. On peut consulter à ce sujet les romans du capitaine Marryat.

née conduite par un esclave sourd et muet. Toledo s'était déjà démis de la charge de général de la flotte; il se disposait à résigner celle de vice-roi : la Valette ne pouvait plus compter sur son précieux concours. Les vieux compagnons de gloire du Grand Maître prenaient peu à peu congé de ce monde. Pierre de Giou [1], maréchal de l'Ordre, envoyé en France avec les pleins pouvoirs d'ambassadeur, y tombait subitement malade et mourait en peu de jours.

La mauvaise fortune, quand l'heure est venue, se grossit chaque jour de quelque incident fâcheux, pareille à l'avalanche qui n'était au début qu'un mince flocon de neige. On l'entend de loin; elle roule dans la vallée avec un bruit sombre : vous ne pouvez rien découvrir encore, et pourtant vous baissez déjà instinctivement la tête. Le 27 juillet 1568, cherchant une distraction à ses tristes pensées, le Grand Maître Jean de la Valette s'était rendu à cheval à son jardin *del Boschetto*. Il alla passer la nuit au monastère de l'Annonciade. Pour revenir du monastère au Bourg, il eut la fâcheuse idée de faire

[1] Voyez, dans l'ouvrage intitulé : *Les Chevaliers de Malte*, — t. I, p. 97, — le rôle du commandeur de Giou à la prise du Peñon de Velez.

préparer une chasse au faucon du côté de la cale Saint-Paul, où l'attendait sa galère capitane. « Il prenait un plaisir particulier, nous apprend Jacques Bosio, à voir son beau gerfaut voler la perdrix. » La chaleur était étouffante, le soleil si piquant qu'ombrelle ni chapeau ne pouvait préserver le cerveau de ses rayons. Le lendemain 29 juillet, le Grand Maître voulut sortir de son appartement pour aller entendre la messe dans la chapelle magistrale : il fut surpris par un étourdissement et tomba comme une masse à terre. On le relève, on le porte au lit. Une fièvre tierce se déclare. Cette fièvre, pendant cinq ou six jours, ne cesse d'augmenter : le sixième jour, elle tombe. Une frégate apportait, en ce moment, la nouvelle des ravages que la flotte turque faisait en Calabre. Se sentant trop souffrant pour donner en si grave occurrence les ordres nécessaires, le Grand Maître remet ses pouvoirs au Conseil. Le bailli de Manosque, François de Gozon Melac, reçoit l'ordre de mettre en batterie l'artillerie du Bourg et celle de Saint-Michel.

Le 5 août, la Valette s'occupa de son testament; le 10, il nomma lieutenant et vice-régent le grand commandeur Claude de Glandevez. Le 16, la fièvre, à la consternation des médecins, reparut. Le Grand

Maître ne s'était jamais fait d'illusion sur son état. Dès le premier jour, il reconnut que l'atteinte était mortelle : la machine avait trop profondément tremblé sous la secousse.

Les gens de quelque importance ne sortaient pas, au seizième siècle, de ce monde, sans que maint signe extérieur l'annonçât aux astrologues attentifs et aux nations justement alarmées. Les sinistres présages ne manquèrent pas à la grande perte dont la religion de Malte se sentait menacée. Le gerfaut qui avait été donné à la Valette par le roi de France mourut le premier. Le perroquet que la Valette aimait tant, un lori des Moluques, rouge comme un rubis, la lionne apprivoisée qui couchait dans sa chambre, suivirent de près le gerfaut. Comment le Grand Maître eût-il pu douter que son Créateur ne le rappelât à lui? Il fit à l'instant mander son confesseur et se leva pour communier.

Le 21 août, le commandeur Cornusson [1], le com-

[1] Henri de la Valette de Cornusson, chevalier de la langue de Provence en 1550. J'ai déjà fait connaître dans un autre ouvrage : *Les Chevaliers de Malte,* les armes des la Valette, — *de gueules à un gerfaut d'argent, parti de gueules à un lion d'or.* Voyez, dans les *Chevaliers de Malte*, t. I, p. 197, et t. II, p. 59, la mission confiée par le Grand Maître à son neveu, le chevalier de Cornusson. Il est aussi fait mention, dans les archives de la langue de Provence, d'un la Valette Cornusson, chevalier en 1556.

mandeur Maillac Sacquenville[1], majordome, étaient réunis, avec quelques chevaliers de la plus étroite intimité du Grand Maître, au chevet de son lit. Un bruit effroyable, semblable à une volée d'arquebuses, ébranla tout à coup les parois de la chambre. La Valette envoya le chevalier Gardamps s'informer d'où venait cet horrible fracas. Le chevalier alla aux nouvelles. La ville était calme, le ciel était serein ; le bruit, sans que rien d'apparent pût l'expliquer, avait soudainement éclaté dans le ciel. Une troupe de poissons, plus grands que des dauphins, se jetait, en ce moment même, comme une bande épouvantée, dans la baie qui porte le nom de Marsa Scirocco. Tant de signes réunis disaient assez clairement que l'heure suprême était enfin venue : le Grand Maître reçut l'extrême-onction. « Mon Dieu ! s'écria-t-il en levant les mains au ciel, hélas ! mon Dieu, envoie-moi un de tes bons anges pour m'assister dans cette extrémité ! » Jean de la Valette Parisot rendit l'âme le samedi 21 août 1568, vers neuf heures du matin. Il mourut le jour même où, onze ans auparavant, les chevaliers lui confiaient

[1] Louis de Maillac Saquenville, chevalier de la langue de France en 1540; portant : *de gueules à trois maillets d'argent.* Diocèse de Rouen.

l'héritage des Villiers de l'Isle-Adam et des d'Aubusson. Majestueuse et noble figure, digne de clore un siècle de foi !

Le 23 août eut lieu l'élection du nouveau Grand Maître. Sur huit électeurs, les Français ne disposaient que de trois voix : Jean de Very[1] la Forest représentait la langue d'Auvergne ; Louis de Maillac Sacquenville, la langue de France ; Balthazar de Vintimille, bailli de Lango[2], la langue de Provence. Les Espagnols tenaient avant tout à faire élire un Grand Maître qui ne fût pas Français. Ils réussirent à concentrer les suffrages sur le prieur de Capoue, chevalier de la langue d'Italie. Pietro di Monte fut appelé à la succession de Jean de la Valette. Le 2 mai 1569, il prenait possession solennelle de la cité notable.

[1] Luc de Very, dit la Forest, chevalier de la langue d'Auvergne en 1546 : Bourbonnais. Portant : *d'azur à trois pals d'argent.*

[2] Balthazar ou Bertrand de Vintimille, des comtes de Marseille et d'Ollioules, chevalier de la langue de Provence en 1547. *Écartelé au premier et quatrième de gueules, au chef d'or; au deuxième et troisième de gueules, au lion couronné d'or.*

CHAPITRE VIII.

LE NOUVEAU GRAND MAITRE PIETRO DI MONTE. — LES CORSAIRES DE MALTE DANS LE LEVANT.

On eût pu croire que les chevaliers de Malte, avertis des grands préparatifs maritimes de Sélim, éviteraient d'aviver ses ressentiments. Les expéditions de course ne furent, au contraire, jamais plus nombreuses, plus imprudentes, que dans le cours de l'année 1569. Jean de la Valette avait commandé deux galères à Marseille : Pietro di Monte envoya l'ordre de les achever au plus vite. Il voulait que la Religion eût cinq galères, et renonçait à la faculté d'en armer pour son propre compte. En revanche, il autorisa toutes les entreprises privées. Jean de la Valette léguait par son testament une de ses galères au chevalier Saint-Aubin [1]. Le

[1] Les Saint-Aubin appartenaient à la langue d'Auvergne. Ils portaient : *d'argent à un écusson de sable surmonté de trois merlettes en chef, mises en face de même.*

chevalier arma cette galère en course et alla s'établir en croisière, tantôt à la hauteur du cap Saint-André, un des promontoires de l'île de Chypre, tantôt aux bouches du Nil. Le chevalier espagnol Ferrant Coyro, possesseur également d'une galère, était, dans cette expédition, l'associé de Saint-Aubin.

Les deux croiseurs apprirent que la caravane ordinaire d'Égypte venait de partir d'Alexandrie pour se rendre en Grèce et à Constantinople. Ils se mirent à sa suite et lui enlevèrent d'abord une djerme de deux mille salmes, montée par quatre-vingt-dix Turcs, dont cinquante janissaires; puis bientôt après, une grande nave de Lindo sur laquelle avait pris passage la famille du trésorier général de l'Égypte. Le 28 juin, Saint-Aubin rentrait à Malte : sa fortune était faite. « Il se trouva si riche, dit Baudouin, qu'il ne voulut plus courre fortune sur sa galère et la bailla à un sien frère. » — « C'est grand dommage, ajoute à cette occasion Brantôme, que ces braves et vaillants chevaliers maltais ne soient mieux assistés des princes chrétiens et n'aient de plus grands moyens en leur Religion. N'étant qu'une petite poignée d'hommes, ils font peur à toute la Turquie. »

L'heureux succès de Saint-Aubin encouragea

d'autres chevaliers à tenter comme lui la fortune. Le dommage fut grand pour les Turcs : mariniers et azab affluèrent à Malte. Le prix des esclaves y baissa sensiblement. Dès le mois d'août, la galère de Jean de la Valette, commandée cette fois par Saint-Aubin le jeune, retournait prendre son poste d'observation, avec les deux galiotes du chevalier Rusca et de don Alonso de Castelvi, devant les embouchures du Nil. C'était toujours là que se rencontraient les meilleures chances de butin. Plusieurs djermes, remplies de riches marchandises, d'épiceries, furent capturées dans l'espace de quelques jours. La découverte du cap de Bonne-Espérance n'avait pas encore, on le voit, anéanti le commerce entre l'Égypte et les Indes par la voie de la mer Rouge.

Pendant que les Chrétiens amarinaient leurs prises, le bruit de la canonnade attira par malheur sur les lieux Méhémet-Scirocco [1], gouverneur d'Alexandrie. Scirocco revenait de Constantinople avec sept galères. Il fallut prendre chasse et faire force de voiles pour se sauver. La galiote de Rusca rompit

[1] Les chiourmes chrétiennes connaissaient deux beys du nom de Méhémet : l'un gouverneur de Négrepont, l'autre gouverneur d'Alexandrie. Elles appelaient ce dernier le bey du Sud-Est : *Scirocco*.

la penne de son antenne. En un clin d'œil, elle fut arrêtée et prise. La galère et l'autre galiote soutinrent mieux la poursuite. Elles arrivèrent à Malte, riches encore de cinquante esclaves et d'une bonne quantité d'épiceries. Le butin demeurait suffisant pour payer la rançon des compagnons restés aux mains des Turcs.

CHAPITRE IX.

OULOUCH-ALI ROI D'ALGER ET BEYLERBEY D'AFRIQUE.

Les corsaires barbaresques, de leur côté, ne déployaient pas moins d'activité, mais c'étaient des expéditions en règle qu'ils organisaient. Oulouch-Ali, — *Ali le maraudeur,* — Oulouch-Ali Fartax, — le *maraudeur teigneux,* — est un plus grand homme de mer que Dragut et que Barberousse [1] :

[1] Les pachas d'Alger, nous apprend M. de Grammont, dans ses études algériennes, œuvre de l'érudition la plus sérieuse, sont presque tous d'anciens capitaines corsaires : Aroudj (1515-1518); Keïr-ed-Din (1518-1534); son khalifat Hassan-Aga (1534-1543); Hassan-Pacha (1543-1551, 1557-1561, 1562-1567); Sala-Reïs (1552-1556); son fils Mohammed (1567-1568); Euldj-Ali, — celui que nous appelons Oulouch-Ali — (1568-1571). — *La course, l'esclavage et la rédemption.* Paris, 1885.

Dans une autre brochure, publiée en 1886 sous le titre : *Un pacha d'Alger précurseur de M. de Lesseps,* M de Grammont nous donne de fort intéressants details sur le corsaire devenu successivement beylerbey (ou, comme l'écrit M. de Grammont, *beglierbey*) d'Afrique et capitan-pacha. Ce corsaire « se nommait, dit M. de Grammont, El-Euldj-Ali (Ali le renégat). Il était né en Calabre, vers 1508, près de la petite ville de Castelli... Ses compagnons de misère l'avaient surnommé El-Fartas (le teigneux). En

il a failli changer le sort de la journée à la bataille de Lépante. Après la destruction de la flotte ottomane, il relèvera, pour quelques années du moins, l'étendard abattu du Croissant; la marine des sultans lui devra ses dernières victoires.

Oulouch-Ali, en 1569, remplace le fils de Barberousse, Hassan-Pacha, dans le commandement de l'odjak d'Alger. On était au cœur de l'hiver :

1568, le Sultan le nomme beglierbey d'Afrique. Après la bataille de Lépante, il reçoit le glorieux surnom de Kilidj (l'épée) et le haut grade de capitan-pacha. En 1574, il reprend aux Espagnols la Goulette et Tunis. On le voit ensuite en Perse, puis sur les frontières de la Géorgie, sur les côtes du Maroc, à Alger... Il ne cessait de représenter à son souverain quelle économie de temps et d'argent résulterait du rétablissement de l'ancien canal entre le Nil et Suez... Il mourut le 27 juin 1587. »

L'ambassadeur de Charles IX, François de Noailles, évêque de Dax, a été à Constantinople en relation avec Oulouch-Ali. Au nombre des pièces manuscrites conservées à la Bibliothèque nationale, — Mss. Dupuy, n° 521, et Mss. Brienne, n° 79, — se trouve la lettre suivante, écrite par l'évêque au roi Charles IX, le 10 juin 1572, moins d'un an après la bataille de Lépante :

« En six mois, le Grand Seigneur a édifié de nouveau deux cents galères. Nous attendons dans huit ou dix jours leur sortie. Les hommes qui seront dedans doivent passer le nombre de mille arquebusiers, ce qui ne s'est jamais vu en cet empire. Oulouch-Ali, qui est leur amiral, a appris aux Turcs de laisser leurs arcs au logis pour ce coup, disant qu'il a pratiqué cet apprentissage à la dernière bataille de Lépante.

« Je fus voir ledit pacha le troisième jour après la réception de votre lettre.

« *Signé :* De Noailles,

« † d'Acqz. »

Oulouch-Ali part d'Alger avec cinq ou six mille hommes et apparaît à l'improviste sous les murs de Tunis. Les mécontents lui en ouvrent les portes : il se saisit de la ville au nom du sultan Sélim, appelle les Arabes aux armes, réduit en quelques jours toutes les places du royaume et court mettre le siége devant la Goulette. Le fort est déjà pressé des deux côtés, par terre et par le lac; dès que la rigueur de l'hiver s'adoucira, une flotte turque viendra bloquer la Goulette par mer. Les craintes de Philippe II et de don Garcia de Toledo se sont réalisées.

Le marquis de Pescaire [1] gouvernait alors la Sicile. Où prendrait-il les forces nécessaires pour assurer le ravitaillement de la Goulette? Les galères

[1]François-Ferdinand d'Avalos, marquis de Pescaire, fils aîné du marquis del Guasto et de Marie d'Aragon, fille de Ferdinand, duc de Montalte.

« De fort belle, grande et haute taille, comme son père, il était, dit Brantôme, l'homme du monde le plus adroit et le plus fort, soit à pied ou à cheval... Ce fut lui qui inventa, en ses combats, les revers, qui étaient si étranges et si rudes, que peu les échappaient qui ne missent les genoux en terre. »

Ferdinand d'Avalos mourut, en 1571, vice-roi de Sicile.

Ses deux frères, Jean et César, faisaient partie du second secours qui amena la levée du siége de Malte. — Voyez : *Les Chevaliers de Malte*, t. II, p. 188.

Brantôme désigne deux fois, — je ne sais trop sur quelle autorité, — le marquis de Pescaire comme le commandant du secours de Malte. La mémoire de Brantôme a dû, en cette occasion, le mal servir.

de la Religion se trouvaient en ce moment à Messine, renforcées d'une des galères neuves construites à Marseille. Le Grand Maître Pietro di Monte, aussi inquiet que le fut jamais la Valette des préparatifs des Turcs, les y avait envoyées pour noliser, de gré ou de force, des vaisseaux marchands. Il fallait que Malte fût approvisionnée au plus vite de blé, de riz, d'huile, de légumes secs : la sûreté de la place en dépendait. Le marquis de Pescaire pensa qu'il était plus urgent encore de pourvoir la Goulette : il mit sans hésiter l'embargo sur les galères de l'Ordre, sur les naves, déjà chargées de vivres, que ces galères se préparaient à escorter. « Que le Grand Maître, écrivit-il, ne s'inquiète pas! Dès que j'aurai secouru la Goulette, toutes les forces dont je dispose seront employées à la défense de Malte. »

La saison était rude; il fallut près de deux mois pour amener, dans la baie de Tunis, les secours qu'attendait impatiemment le gouverneur Pimentel. Ce gouverneur, que l'Inquisition devait faire brûler un jour, l'accusant, à tort ou à raison, d'habitudes honteuses, était, par bonheur, un homme de résolution [1]. Il sut jusqu'au mois d'avril se suffire à lui-

[1] « Ces Pimentel, dit Brantôme, étaient des fendants de la cour de l'Empereur, et des plus accomplis. » Alonso, assurait à Bran-

même, incendia les barques rassemblées par Oulouch-Ali et se donna ainsi de l'air du côté du lac. La flotte et le convoi expédiés par le marquis de Pescaire le trouvèrent en bien meilleure posture que le vice-roi de Sicile l'espérait. Le secours n'en était pas moins opportun. Seulement ce secours coûtait cher à l'Ordre de Malte. Les maladies s'étaient mises dans la flotte : les galères rentrèrent à Malte, le 1er mai 1570, dans un état déplorable : plus de la moitié des chiourmes avaient disparu.

En d'autres temps, le Grand Maître eût été cruellement affecté de ce désastre; une nouvelle faite pour consterner la Chrétienté lui apportait, en ce moment même, par une sorte de compensation, le plus sûr gage de paix et de sécurité qu'il pût dé-

tôme un capitaine napolitain, fut brûlé « *porque era bujarron* »; d'autres disaient « pour la religion ».

Alliés aux Toledo par le mariage de Marie, fille de Louis Pimentel, premier marquis de Villafranca, mort le 27 novembre 1497, avec Pierre Alvarez de Toledo, les Pimentel font partie des vingt familles illustres dont Imhof retraçait, en l'année 1712, la généalogie. Les comtes de Bénévent, marquis de Tavara, sont sortis de cette tige. Jean-Alphonse Pimentel, premier comte de Bénévent, grand de Castille, est mort en 1420. Roderic-Alphonse Pimentel, quatrième comte de Bénévent et de Mayorque, grand d'Espagne, seigneur de Villalon, est mort le 4 septembre 1499 Alphonse Pimentel, chevalier de Calatrava, capitaine général de la Goulette, était le dixième enfant d'Alphonse, cinquième comte de Bénévent et de Mayorque. Ce cinquième comte de Bénévent avait successivement épousé Anna de Velasco et Agnès de Mendoza.

sirer. Le grand armement du sultan Sélim était destiné à la conquête de Chypre. Le chevalier Vivalde, arrivé le 11 mai du Levant sur sa galiote, en donnait au Conseil de l'Ordre la formelle assurance[1].

[1] Ce ne sont pas les intrigues d'un Juif portugais, ni un goût effréné pour le vin de Chypre, qui ont, comme le proclamait de la meilleure foi du monde plus d'un chroniqueur, déterminé Sélim *l'ivrogne* à revendiquer la possession d'une île enclavée, en quelque sorte, dans ses États. De Thou nous fournit une explication bien autrement plausible de ce grand dessein. « Quand Sélim, écrit-il, était gouverneur de la Cilicie, que nous appelons aujourd'hui Caramanie », il put constater que « les corsaires chrétiens qui infestaient toutes les côtes de l'Asie et de la Syrie, qui enlevaient souvent, presque sous ses yeux, les navires et les sujets de l'empire turc, étaient ou natifs de l'île de Chypre, ou avaient une retraite assurée dans ses ports ». En fallait-il davantage pour pénétrer l'esprit du successeur de Soliman de la nécessité de compléter la conquête de Rhodes par la conquête de Chypre?

CHAPITRE X.

INCENDIE DE L'ARSENAL DE VENISE. — SANGLANTE DÉFAITE DU GÉNÉRAL SAINT-CLÉMENT, LE 9 JUILLET 1570.

Le Grand Maître Jean de la Valette se félicitait, à la veille de sa mort, d'avoir réussi à faire incendier, par ses agents secrets, l'arsenal de Constantinople. « Pour s'en venger, nous assure Jacques Bosio, Sélim II fit brûler l'arsenal de Venise. » Le hasard eut probablement plus de part à ces deux événements que les intrigues du Grand Maître et que les complots ourdis par le Grand Seigneur. La crédulité publique voit la trahison partout. Les résultats, en tout cas, du double désastre, ont été singulièrement exagérés par les chroniqueurs. La flotte ottomane n'en sortit pas du Bosphore l'année suivante avec une galère de moins; l'explosion qui, au mois de septembre 1569, éclata au fond des Lagunes, renversant quatre églises et bouleversant tout un quartier de Venise, ne coûta que

quatre galères à la République. La renommée, suivant son habitude, emboucha aussitôt sa trompette de malheur : « La marine vénitienne, disait-on, était en partie détruite. » Sélim y trouva, si le témoignage de Jacques Bosio pouvait avoir ici quelque valeur, un encouragement à ses projets. Je crois que la résolution de Sélim était prise depuis longtemps. Le Sultan n'avait nul besoin, vu l'incontestable ascendant de la marine ottomane, d'être encouragé. Un incident bien autrement grave que la destruction de l'arsenal vénitien venait, en effet, à l'heure même où les Chrétiens cherchaient de toutes parts à rassembler leurs forces, d'anéantir la flotte des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Les Turcs n'étaient pas habitués à prendre des galères de Malte : quel dut être leur orgueil quand ils apprirent qu'Oulouch-Ali avait d'un seul coup capturé ou détruit trois des quatre galères commandées par le général Saint-Clément! Élu général des galères de la Religion par un vote de surprise, Francisco de Saint-Clément, grand conservateur et pilier de la langue d'Aragon, était fort décrié pour son avarice. Les Espagnols sont généralement sobres; ils sortaient cependant affamés de l'auberge du grand conservateur. Quand on a cessé

d'être populaire, il faut s'arranger pour être constamment heureux. A un homme qui avait en quelque sorte usurpé son mandat et qui nourrissait si mal ses chevaliers, le moindre revers devait être imputé à crime. Les présages sinistres en cette occasion, pas plus qu'en toute autre, ne firent d'ailleurs défaut. La capitane fut frappée de la foudre le jour où on la mâta. Les mariniers en tirèrent naturellement un fâcheux augure.

Aux préparatifs de Sélim répondait, depuis quelques mois, une concentration générale des forces de la Chrétienté : le Sénat de Venise, le Roi Catholique requéraient avec une égale insistance le concours des galères de la Religion. Le Souverain Pontife ordonna que les galères de Malte se joignissent provisoirement aux cinquante galères d'André Doria. Quand elles auraient rallié l'armée, elles se rangeraient sous l'étendard de l'Église et obéiraient à Marc-Antoine Colonna.

Le 26 juin 1570, Saint-Clément partit de Malte avec quatre galères, — la capitane et la *Saint-Jean,* la patrone et la *Sainte-Anne.* La *Saint-Jacques* n'était pas encore arrivée de Marseille; elle devait échapper ainsi à la catastrophe. Arrivé à Messine, Saint-Clément n'y trouva plus Jean-André Doria.

L'amiral génois avait laissé dans ce port dix-neuf de ses galères, les plus faibles, et, après en avoir renforcé cinquante, s'était empressé de faire route pour Bizerte. Il se flattait d'y surprendre Oulouch-Ali.

Les escadres, la plupart du temps, se cherchent et ne se rencontrent que lorsqu'elles ne se cherchent plus. Oulouch-Ali venait de reprendre la mer. Où était-il allé? A Zerbi, disaient les uns; à Tripoli, affirmaient les autres. On savait que les ordres du Sultan l'appelaient dans le Levant : il lui était impossible d'obtempérer à cette injonction avant de s'être approvisionné de biscuit. Saint-Clément ne se croyait pas, de son côté, autorisé à rallier l'escadre de Jean-André dans les eaux de Tripoli, sans avoir pris les dernières instructions du Grand Maître. Il tenait en outre à profiter de son passage en Sicile pour ravitailler à prix réduit sa famélique auberge d'Aragon. De grands événements sont souvent amenés par de très-petites causes.

Saint-Clément ne partit ni de Syracuse, ni de Puzallo. Le marquis de Pescaire voulut utiliser ses services jusqu'au dernier moment. Les corsaires barbaresques relâchaient souvent à Maritimo pour y faire de l'eau. Pescaire pria le général des galères

de Malte d'y remorquer quelques vaisseaux de transport. Il venait d'ordonner la construction sur l'île d'un fort destiné à éloigner les corsaires. Saint-Clément céda, pour son malheur, à cette indiscrète exigence. De retour à Drapani, l'imprudent général chargea sa capitane de vivres et de tonneaux de vin, en mit sous la couverte tant qu'il en put entrer; sur la couverte, il entassa les moutons et les vaches. La mer était libre; que pouvait-il craindre?

Saint-Clément était-il donc si certain que la mer fût libre? Les échevins de Drapani, l'évêque de Mazzara, « très-affectionné à la Religion », en doutaient beaucoup. Oulouch-Ali, suivant eux, croisait dans ces parages avec vingt vaisseaux. Oulouch-Ali? Qui donc avait pu propager cette ridicule nouvelle? Un corsaire de Marseille, le fameux Jambe de Bois. Bien connu de tous les Siciliens, non moins connu des corsaires barbaresques, auxquels il joua dans sa vie plus d'un tour, Jambe de Bois prétendait avoir été poursuivi par l'avant-garde d'Oulouch-Ali. Saint-Clément refusa d'accorder crédit à ce rapport : il eut bientôt sujet de s'en repentir.

Moins incrédules, les capitaines de la patrone, de la *Saint-Jean*, de la *Sainte-Anne*, engageaient Saint-Clément, s'il persistait dans sa résolution, à

ne pas appareiller avant l'aube. Il importait de se ménager l'avantage d'un horizon étendu. Découvrir l'ennemi de loin, c'est mettre le meilleur des atouts dans son jeu. Se repliât-on sur la Sicile, continuât-on la route vers Malte, avec une chiourme fraîche, on aurait toute chance de gagner à temps un abri. Saint-Clément préféra suivre l'avis de son pilote, Roland Magro [1], et des mariniers qui, au dire de Baudouin, « avaient hâte de revoir leurs maisons ». Une traversée de nuit n'est-elle donc pas le moyen le plus généralement usité pour dérober sa marche? Hélas! dès qu'on ne réussit point, il est évident qu'on a pris le mauvais parti : le succès donne, au contraire, raison aux conseils les moins judicieux. Que de gens — j'en ai peut-être connu — appellent de leurs vœux secrets un revers pour avoir l'occasion de se draper dans leur prétendue sagesse! Toujours est-il qu'aux dernières lueurs du jour, « à l'embrunir de la nuit », Saint-Clément fit tirer le canon de partance et sonner les trompettes.

On démarre sur-le-champ. L'escadre avait jeté un pied d'ancre au port d'Alicata; elle suit la côte

[1] Roland Magro et le patron Orlando, dont il est question dans l'ouvrage intitulé : *Les Chevaliers de Malte*, t. II, p. 120, sont très-probablement le même personnage.

du golfe de Terranova jusqu'au cap Scalambri, pour se placer sur le méridien de Malte. De la hauteur du cap, faites route directement au sud : c'est la plus courte distance entre les deux îles, — quinze ou seize lieues à peine. Quinze lieues sont bientôt franchies, pour peu que la brise reste fraîche. Le « vent grec », comme l'appelle Baudouin, le nord-est, se lève; l'escadre donne à pleines voiles dans le canal — *spumas ære ruebant.* — A l'aube, la capitane se trouva sur le cap San-Dimitri de l'île de Goze. Les galères avaient légèrement dévié de la route qui devait les conduire au port de la Valette. Erreur assurément de peu de conséquence, si le sort n'en eût ordonné autrement!

La capitane marchait en tête : le pilote se jugeait encore à une vingtaine de milles de terre, quand, à travers les fumées de la brume, on crut distinguer un certain nombre de taches noires éparses à la surface des flots : les galères de Malte venaient de tomber au milieu des vingt galiotes d'Oulouch-Ali; la capitane n'en était plus qu'à une portée d'arquebuse.

Oulouch-Ali faisait route à l'est et se dirigeait vers le cap Passaro. Les vents tournèrent à l'entrée de la nuit et lui devinrent tout à fait contraires.

Les antennes amenées, les voiles *injonguées,* le beylerbey d'Afrique se tenait tranquillement en *jolly,* espérant qu'au lever du soleil la brise lui reviendrait favorable. Sans oser tenter le moindre signal, sans essayer d'avertir du danger ses conserves, Saint-Clément fait brusquement volte-face. Le berger qui, dans l'herbe haute, a mis par mégarde le pied sur un serpent ne se rejette pas avec plus d'effroi en arrière. Le général des galères de Malte — je répète ici, sans les discuter, les propos populaires — ne songe plus qu'à fuir, qu'à s'éloigner au plus vite d'un dangereux voisinage. Il amène la *bourde,* voile de moyenne grandeur, sous laquelle la capitane naviguait depuis le départ, pour laisser aux autres galères, moins rapides, la facilité de la suivre : il fait le *car* et rehisse à l'instant à toucher le *calcet* la *bastarde* qu'on s'est empressé de *férir.* La bastarde est de toutes les voiles de la galère la plus grande, celle qu'on déploie « pour recueillir le plus de vent possible, lorsqu'il y en a le moins sur mer [1] ».

[1] Voyez, dans l'ouvrage intitulé : *Les Derniers jours de la marine à rames* (E. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs, 10, rue Garancière, Paris), p. 63 : *La voilure d'une galère senzille,* et p. 91, 92, 93, 236, 237, 238, 239, 240 : *La manœuvre des voiles à bord des galères du seizième et du dix-septième siècle*

Saint-Clément ne pouvait mieux indiquer l'intention de ne point combattre, la ferme volonté de demander son salut non pas à la bonne trempe de son épée, mais à la vigueur de ses jarrets. Les autres galères, surprises à la vue d'une manœuvre qu'elles ne s'expliquent pas, hésitent encore sur le parti à prendre : le vent les rapprochait peu à peu de l'ennemi. Ce ne fut que quelques minutes perdues : les minutes, cependant, peuvent coûter cher à la guerre. Le rideau de brume tout à coup se déchire; la flotte d'Oulouch-Ali émerge du brouillard. L'escadre chrétienne prend chasse et se partage en deux groupes. La *Saint-Jean* court, à la suite de la capitane, vers Alicata; la patrone et la *Sainte-Anne,* prenant le vent en poupe, se lancent en plein canal.

Pas plus que Saint-Clément, Oulouch-Ali ne s'attendait à la rencontre. Un instant il crut avoir affaire à l'avant-garde de Jean-André Doria. « Il allait, dit Baudouin, encore retenu, craignant quelque embuscade. » Malheureusement Saint-Clément traînait à la remorque une de ces grosses chaloupes, connues sous le nom de *frégates,* sans lesquelles peu d'escadres de galères prenaient alors la mer. Cette barque retardait la marche de la capitane. Saint-

Clément prend à son bord le patron Bernardino Rispolo, les six hommes d'équipage, et laisse la frégate aller à la dérive.

J'ai souvent entendu l'amiral Lalande raconter quel cœur prirent à la besogne les matelots de la frégate *la Nymphe,* — frégate de quarante-six canons, celle-là, — commandée par le capitaine Plassan, quand les cages à poules de la *Severn,* poursuivie par la *Nymphe* et par la *Méduse,* le 18 janvier 1814[1], passèrent le long du bord. Le navire qui

[1] On disait de Nestor : « Il a connu Hercule ! » J'ai peut-être dépassé, sans m'en douter, l'âge de Nestor. Ce qui est bien certain, c'est que ma jeunesse s'est écoulée au milieu des derniers survivants des grandes guerres de l'Empire. L'amiral Lalande, mon premier maître, l'amiral Lalande, toujours présent à ma mémoire, toujours chéri et vénéré, était, au mois d'octobre 1813, embarqué, en qualité d'enseigne de vaisseau, sur la frégate *la Nymphe,* commandée par le capitaine Leblond Plassan. La *Nymphe* et la *Méduse,* sous les ordres des capitaines Plassan et Ponée, partirent de Brest à la tombée de la nuit. Pour éviter la croisière anglaise, le commandant Plassan n'hésita pas à tenter le passage du raz de Sein. La brise était très-fraîche. Les deux frégates furent obligées d'amener leurs huniers. Le pilote s'était pris la tête dans les mains : « Si le compas varie seulement d'un degré, disait-il avec désespoir, nous sommes perdus. » — « Il ne variera pas », lui répondit avec son calme habituel le capitaine de la *Nymphe.* Le lendemain, à l'aube, on était en mer libre. La campagne de course commençait. Voici la dépêche, la curieuse, l'intéressante dépêche par laquelle, de retour à Brest, le commandant Plassan rendait compte de sa campagne au ministre. Cette dépêche, dont je n'ai point voulu altérer l'orthographe, est conservée aux Archives de la marine. Elle m'a été communiquée par MM. Didier-Neuville et Brissaud, e pre-

s'allége gagne parfois en vitesse; il ne fait pas preuve d'une bien grande confiance dans ses forces. Oulouch-Ali rencontre sur sa route la frégate abandonnée par le général Saint-Clément : plus de doute!

mier sous-chef, le second commis rédacteur d'un service qui tend à prendre de jour en jour plus d'importance.

« *A Son Excellence Monseigneur le Ministre de la marine et des colonies.*

« Saint-Malo, le 19 février 1814.

« MONSEIGNEUR,

« Monsieur le chef maritime a du faire parvenir à Votre Excellence le résultat de la croisière de la *Nymphe* et de la *Méduse* qui consiste en un tableau, dont pièce originale, portant douze batimens pris et brûlés que j'estimerais, par l'apperçu de quelques factures, à sept ou huit millions.

« Cette croisière n'offre autrement rien que de très-ordinaire : point d'avaries, point de mauvais temps; l'entrée seulement que je cherchois à effectuer à Brest nous a été disputée et défendue; et ce n'est qu'après deux tentatives infructueuses que j'ai choisi Saint-Malo, où les frégates sont entrées le 11 et le 12 février 1814.

« Nous avons successivement rencontré et chassé quatre frégates que nous n'avons pu atteindre : une d'entre elles (la *Severn*), qui escortait une queue de convoi de huit grands trois-mâts, sur laquelle nous nous sommes plus longtemps acharnés, pour avoir ensuite ces huit trois-mâts, nous a tiré cent trente coups de retraite qui n'ont fait d'autre mal que d'emporter les deux jambes au deuxième chef de timonerie de la *Méduse*, le sieur Coiffé.

« La *Méduse* a son grand mât avarié depuis longtemps. La *Nymphe* n'a besoin que de changer les bas-haubans et ses manœuvres et de réparer ses voiles, et peut-être aussi de changer deux vergues de hune : elle est autrement prette à recommencer; et je vous prie, Monseigneur, dans ce sens, d'ordonner au port de recevoir en magazin le grément pour y être visité, les voiles pour qu'on les y répare et les pièces pour les nétoyer et les rabattre, afin que je

les vaisseaux du Sultan n'ont certainement devant eux que des fuyards. L'impétueux corsaire fait à l'instant deux parts de ses galiotes : il en prend douze pour chasser en personne, avec le shérif, fils

puisse remettre cette frégate en état d'exécuter tout ordre que Votre Excellence devrait me donner.

« Le capitaine Ponée, toujours brave et toujours bon camarade, vous fait la même demande, et vous prie comme moi de nous l'accorder.

« J'ai de grands motifs pour dénoncer à Votre Excellence tous les étrangers qui sont incorporés dans le 83e équipage, excepté M. l'aspirant hollandais Rictvild, qui a droit à vos faveurs, et pour vous déclarer qu'ils ne sont plus dignes de servir sous le pavillon français.

« C'est l'esprit qu'ils ont sourdement manifesté par ces mots : Orange Boven ! qui m'a amené à abréger la croisière que je m'étais au contraire proposé de prolonger beaucoup au delà.

« J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de Votre Excellence le très-humble et très-obéissant serviteur,

« *Signé :* LEBLOND PLASSAN,
capitaine de frégate.

« La *Nymphe*, à Saint-Malo, le 19 février 1814. »

L'historien de la marine anglaise, William James, attribue la chasse de la *Severn*, frégate de quarante canons de 24, construite pour se mesurer à chances plus égales avec les grandes frégates américaines, aux deux frégates françaises portant du calibre de 18, l'*Étoile* et la *Sultane*, « commandées par les capitaines Pierre-Henri Philibert et Georges du Petit-Thouars ». James, comme la dépêche du capitaine Plassan le démontre, est dans l'erreur. Ce n'est pas par l'*Étoile* et par la *Sultane* que la *Severn* a été poursuivie, mais bien par la *Nymphe* et par la *Méduse*.

Que pourrions-nous dire qui traduisît notre juste admiration pour ces jeunes officiers se lançant, avec des équipages novices et, qui plus est, avec des équipages secrètement tourmentés de l'esprit de défection, se lançant, dis-je, sur un océan alors couvert

du roi de Fez, la capitane de Malte et la *Saint-Jean;* il détache les sept autres à la poursuite de la patrone et de la *Sainte-Anne.*

On a reproché à Saint-Clément, — et non sans raison, suivant moi, — de n'avoir pas gardé ses quatre galères réunies. Marchant en ordre de front, les galères bien serrées, les petites pièces et les arquebuses de poste transportées à la poupe, on eût pu tenir l'ennemi à distance, l'obliger tout au moins à n'approcher qu'en masse, à régler sa vitesse sur les mauvais marcheurs; on lui eût imposé la circonspection, mauvaise condition pour l'attaque. Les galères de Malte avaient aux yeux des Turcs un prestige qui doublait leurs forces. Seulement, pour manœuvrer avec ce sang-froid, il eût fallu ne pas être surpris. Toutes les habiletés du tacticien s'évanouissent en un seul instant de panique.

Tant que les vents d'est et de nord-est restèrent

de croiseurs anglais! Il leur fallait naviguer, au sein d'une obscurité profonde, à travers des récifs dont la seule vue, en plein jour, fait frémir; naviguer, les huniers amenés sur le ton, parce que leurs équipages étaient incapables de prendre un ris. Jamais l'héroïsme n'inspira plus mâle résolution. Tout croulait : l'Empire, les armées, la marine. Et il se trouvait encore des âmes assez fortes pour ne pas se montrer découragées! Ce que j'ai appelé la marine de 1812 restera une des plus nobles pages de nos annales. Nous ne saurions trop la méditer.

frais, les quatre galères de la Religion conservèrent sur l'ennemi un avantage de quatre ou cinq milles. A l'heure du déjeuner, le 15 juillet 1570, « pour nos péchés, écrit Jacques Bosio, et pour le malheur de la Religion, le vent tomba soudain, laissant un calme plat et une chaleur extrême ». Les vaisseaux ennemis étaient plus légers; ils commencèrent à gagner du terrain. La galère *Saint-Jean*, commandée par le chevalier Voguedemar, de la langue de Provence, fut atteinte la première. Si le capitaine Voguedemar, fait observer Baudouin, « eût bien tenu la main à solliciter et châtier ses forçats, qui voguaient mollement dans l'espoir de recouvrer la liberté » ; s'il eût allégé sa galère, il avait bien des chances de gagner la terre, car il en était déjà très-rapproché, si rapproché que deux matelots français purent se sauver à la nage. Sur les dix heures, la *Saint-Jean* fut environnée de tous côtés. Voguedemar se rendit sans combattre.

Oulouch-Ali entra le premier dans la galère. Voguedemar courut se jeter à ses pieds, les baisant suivant la mode orientale, protestant de sa soumission, présentant, pour racheter sa vie, tout l'or et tout l'argent qui se trouvaient à bord. Ne nous indignons pas trop vite. Le courage et la lâcheté ne se

montraient point, à cette époque, sous les traits qui nous les feraient reconnaître infailliblement aujourd'hui. Rien ne prouve que Voguedemar fût un lâche. Se prosterner devant le vainqueur musulman, pour obtenir de lui d'être admis à rançon, c'était la façon du jour de rendre son épée. Giustiniani ne sera pas beaucoup plus héroïque à Lépante.

La capitane avait mieux maintenu son avantage. Deux galiotes seulement, les deux galiotes de Kara-Djaly, — un corsaire que nous retrouverons le 7 octobre 1571, — la serraient de près. Elle pouvait, nous assure Baudouin, se retirer sous le château d'Alicata, n'eût été « l'ignorance du pilote Orlando qui l'outre-passa ». Déjà le désordre était à bord. Le pilote et le comite « ne faisaient plus leur charge, celui-là de commander le chemin, celui-ci de solliciter les esclaves ». Battre des gens qui dans quelques minutes peut-être seront nos maîtres n'est pas à la portée de tous les courages. Le fouet du comite, on le comprendra sans peine, commençait à trembler dans sa main. Saint-Clément, éperdu, assistait à cet abandon général sans y trouver remède. Les chevaliers Mecca et la Salle, Colombier et Pucci, mirent l'épée à la main, se jetèrent dans la coursie et obligèrent les galériens à voguer.

Il restait une dernière ressource. On avait manqué l'abri d'Alicata; on pouvait se réfugier sous la tour de Montechiaro. Il fut entendu qu'on essayerait de faire entrer la galère par la poupe dans la Fiumara, rivière dont l'embouchure est au pied et sous le canon de la tour. L'artillerie de la galère, braquée naturellement au large, seconderait l'artillerie de la forteresse et tiendrait l'ennemi en respect. On jette l'ancre; mais, dans leur émotion, les mariniers « laissent couler la bosse ». La galère vient en travers et va donner du flanc sur la rive. Chacun ne songe plus qu'à se sauver. La chiourme brise ses fers et reste maîtresse de la capitane.

Le général — oh! honte! — s'est, à l'aide de son argousin, emparé de l'esquif. Il emporte à terre son argent et son argenterie : il laisse l'étendard arboré sur la poupe. L'étendard de la Religion au pouvoir des forçats! Quelle démence a donc saisi ce malheureux! Un jeune Chiote, commis du greffier de la galère, Michel Calli, — ce nom ne mérite-t-il pas d'échapper à l'oubli? — se précipite vers l'emblème sacré, le plie, le met sous son bras gauche et, l'épée à la main, se fraye un passage à travers les galériens déchaînés. Le glorieux étendard, plus précieux, à coup sûr, que les quatre galères, rap-

porté à Malte, fut ainsi sauvé. Oulouch-Ali ne devait s'en emparer qu'à Lépante.

En ce moment les galiotes de Kara-Djaly arrivaient. Voyant la fuite et l'effroi des Chrétiens, les azab, sans hésiter, les poursuivent dans l'eau, les tuent à coups de cimeterre ou à coups de bâton et prennent trois chevaliers. Saint-Clément contemplait tranquillement ce désastre du haut de la tour de Montechiaro. La tour ne l'eût pas longtemps préservé de l'esclavage, car il ne s'y trouvait ni vivres ni munitions. Les batteries de côte ne sont la plupart du temps qu'un épouvantail. Quelques cavaliers vinrent au secours de Saint-Clément et l'emmenèrent avec ses compagnons dans l'intérieur des terres.

Dès que le pilier de la langue d'Aragon put rentrer en lui-même, toute l'horreur de sa situation lui apparut soudain. Le vertige s'était dissipé; il voulut se punir de sa propre main : le capitaine Mecca et le commandeur Nicolas Grimaldi lui arrachèrent l'arme qui allait lui ôter la vie. Ils le consolèrent, lui remontrèrent l'écrasante inégalité des forces, lui rappelèrent l'exemple de tant de grands hommes qui avaient survécu à leur défaite, et prirent avec lui la route d'Alicata. Là, Saint-Clément apprit ce qu'était devenu le reste de son escadre.

CHAPITRE XI.

GLORIEUSE DÉFENSE DE LA GALÈRE « SAINTE-ANNE. »

Les capitaines Prospero Pignone[1] et don Geronimo de Foces commandaient la patrone et la *Sainte-Anne*. Ils avaient pris chasse, comme le général Saint-Clément, comme le capitaine Voguedemar : seulement ils s'étaient promis de ne point se séparer. Sept galiotes, nous l'avons dit, les poursuivaient. Longtemps ils firent force de voiles et de rames, jetèrent à la mer tous les objets amovibles, le fougon, les pavois, le caïque, l'esquif, tout, jusqu'aux rambades. L'ennemi approchait toujours. Pignone et Foces se concertèrent de nouveau. Deux galiotes étaient restées en arrière ; il n'y en avait que cinq à combattre. Pourquoi n'essayerait-on pas d'aborder debout au corps une des galiotes, de la faire

[1] Prospero Pignone devait être, si l'on en juge par son nom, un capitaine italien. Je ferai cependant remarquer qu'on trouve parmi les chevaliers de la langue d'Auvergne un « Antoine du Pignion », chevalier depuis le 23 décembre 1549.

« trébucher »? On pourrait charger ensuite vivement les quatre autres et les réduire avant que les deux dernières fussent en mesure d'intervenir.

La résolution est prise : on déferre les chiourmes, on leur distribue des armes. Au signal convenu, les deux galères amèneront à la fois les voiles et tourneront leurs proues du côté de l'ennemi. Tout est prêt : les antennes de la patrone descendent d'un seul coup sur le pont; à bord de la *Sainte-Anne,* la toile de la bastarde s'embarrasse et se prend à la couffe de l'arbre de mestre. L'attaque est manquée; il ne reste plus qu'à rétablir la voilure et à jouer des jambes.

La patrone, — elle portait le nom de *Sainte-Marie de la Victoire,* en souvenir du siége de Malte, — ne s'occupe plus, — elle en a désormais le droit, — que de sa propre sûreté : les cinq galiotes réunissent leurs efforts contre la *Sainte-Anne.* Une fausse manœuvre de voiles, un misérable accident a décidé du sort de l'infortunée galère. Kara-Piri l'investit le premier par la poupe. « De grands coups de mortier et une grêle d'arquebusades le contraignent à s'élargir. » Delhi-Mami veut tenter à son tour l'abordage : il ne tarde pas à battre en retraite, tout aussi maltraité que Kara-Piri. Mami-

Gancio, Kara-Mami accourent : ils se jettent à la fois sur la *Sainte-Anne,* la choquent à la fois sur ses deux flancs à la hauteur de l'arbre de mestre. Kara-Khodja, — encore un des futurs combattants de Lépante, — attaque la galère chrétienne par la proue; Kara-Piri, Delhi-Mami reviennent à la charge. La *Sainte-Anne* se trouve assaillie des deux bords, assaillie par la proue, assaillie par la poupe. L'équipage se défend avec une valeur incroyable. L'assaut dura quatre heures. Les deux galiotes arriérées en ce moment survinrent. C'en était trop pour un seul adversaire.

Le pont de la *Saint-Anne* est enfin envahi. Méfiez-vous de la bête aux abois! elle est encore de force à découdre plus d'un chien. Les Barbaresques vaincront, mais ils payeront cher leur victoire. Vingt chevaliers périrent dans ce glorieux combat. Ceux qui survivaient étaient presque tous mortellement blessés[1].

[1] Noms des chevaliers tués ou pris sur les galères de Saint-Clément, le 19 juillet 1570. (D'après Jacques Bosio et l'abbé de Vertot.)

1. — Pierre de Montauban Voguedemar, capitaine de la *Saint-Jean.*
(Il m'a été impossible de constater l'identité de ce chevalier.)
2. — Claude de Rochefort, dit la Valette. Chevalier du 14 août

1551. Langue d'Auvergne. *De gueules à la bande ondée d'argent, accompagnée de six canettes de même, 3 en chef et 3 en pointe, mises en orles.*

3. — Guillaume de Vassadel Vaqueiras. Chevalier en 1564, de la langue de Provence. *De gueules à une croix d'or accompagnée de trois croisettes patées de même, écartelé de gueules à trois bandes d'or.*

4. — François de Claveson. Langue de Provence. Chevalier en 1567. *De gueules à la bande d'or chargée de trois clefs de sable.*

5. — Gilbert de Simiane la Coste. Langue de Provence. Chevalier en 1567. *D'or semé de tours et de fleurs de lys d'azur.*

6. — Jean-Marc de la Roque Fontanille, de la langue de Provence. N'est pas mentionné dans les listes alphabétiques ou chronologiques de Vertot.

7. — Michel de Barthélemy Sainte-Croix, de la langue de Provence. Chevalier en 1568. *D'azur à la montagne d'or, accompagnée de deux étoiles de même, deux en chef et une en pointe.*

8. — Jean de Castellane d'Aluis. Langue de Provence. Chevalier en 1553. *De gueules au château ouvert crénelé et sommé de trois tours d'or, maçonné de sable.*

9. — Melchior Clapier. Chapelain, de la langue de Provence.

10. — Jacques Révol, de la langue d'Auvergne. Chevalier du 20 avril 1554. *De gueules au lion rempant d'argent.*

11. — Guy de Chate, de la langue d'Auvergne. Nom probablement défiguré. Vertot n'en fait point mention.

12. — Bernard d'Angeville, de la langue d'Auvergne. Chevalier du 30 décembre 1569. *De sinople à deux faces ondées d'argent.*

13. — Jean d'Auserre, de la langue d'Auvergne. Frère servant.

14. — Aimé de Chesne, de la langue de France. Prieuré d'Aquitaine, diocèse de Poitiers. Chevalier en 1566. *De gueules à deux renards courans en face d'or, celui de la pointe contourné.*

15. — Claude de Persil de Genest, de la langue de France. Prieuré d'Aquitaine, diocèse de Tours. Chevalier en 1567. *D'hermines à trois tourteaux d'azur.*

16. — Roland de Botloy de Kerquestin, de la langue de France. Prieuré d'Aquitaine, diocèse de Dol, en Bretagne. Chevalier en 1568. *Écartelé d'or et d'azur.*

17. — Jean de Guierna de Beranger, de la langue de France. Grand prieuré de France, diocèse de Chartres. Chevalier en 1563. *D'argent à trois merlettes de sable.*

18. — François de Marans des Homes Saint-Martin. Langue de France. Prieuré d'Aquitaine, diocèse de Maillezais. Chevalier en 1563. *Facé et contrefacé d'or et d'azur, au chef palé et contrepalé de même de trois pièces, flanqué à dextre et à senestre d'azur à un giron d'or; sur le tout, un écu de gueules.*

19. — Claude du Roux de Sigy, de la langue de France. Grand prieuré de France, diocèse de Sens. Chevalier en 1565. *D'azur à trois têtes de léopards d'or.*

20. — Louis Baudet de la Marche, de la langue de France. Prieuré d'Aquitaine, diocèse de Tours. Chevalier en 1566. *D'azur à l'épée d'argent mise en pal à la face de gueules brochant sur le tout.*

21. — Pierre de Bertaucourt, de la langue de France. Grand prieuré de France, diocèse de Beauvais. Chevalier en 1566. *D'argent à deux bars adossés de sable, accompagnés de sept croix recroisettées de gueules.*

22. — Jean le Cirier de Semur, de la langue de France. Prieuré d'Aquitaine, diocèse du Mans. Chevalier en 1569. *D'argent à quatre mouchetures d'hermine de sable, cantonnées, et une étoile de gueules en cœur.*

23. — Jacques Beause, Frère servant.

LANGUE D'ITALIE.

24. — Emilio Pucci, Florentin.

25. — Paolo Affatati.

26. — Nicolò Valori, Florentin. Inspecteur des galères.

27. — Oratio Nibbia, de Novare.

28. — Giulio Zanchini di Castiglionchi, Florentin.

29. — Francesco Girolamo Bertio, de Pavie. Atteint, sur la *Sainte-Anne,* de trois blessures.

30. — Luis Lelio, Piémontais (esclave).

31. — Pietro Fantoni, de Sienne.
32. — Ottavio Vitelleschi, de Foligno.
33. — Galeazzo Marchi (esclave).
34. — Gentile Sassetti, tué sur la *Sainte-Anne*.
35. — Carlo Magiolini.
36. — Pier Antonio Leopardi, tué sur la *Sainte-Anne*.
37. — Scipione Riviera dell'Aquila (esclave).
38. — Lucretio Venturi, de Sienne.
39. — Antonio Bracalone.
40. — Gherardo Nelli (esclave).
41. — Gio. Battista Somaia, de Florence.
42. — Tommasso Malabaila (esclave).
43. — Camillo Mancini (esclave).
44. — Galeazzo Carretto, tué sur la *Sainte-Anne*.
45. — Giovanni Gionchi, tué sur la *Sainte-Anne*.
46. — Allessandro Griffi, Romain.
47. — Orazio Maggio, tué sur la *Sainte-Anne*.
48. — Lepido Placidi, de Sienne, tué sur la *Sainte-Anne*.
49. — Elio Bulgarini, de Sienne, tué sur la *Sainte-Anne*.

LANGUE D'ARAGON.

50. — Don Geronimo de Foces, capitaine de la *Sainte-Anne*.
51. — Michel Cruzatte, de Navarre.
52. — Gaspard de Mur.
53. — Pedro de Cañizar, Aragonais, tué sur la *Sainte-Anne*.
54. — Alonso Francès (esclave).
55. — Gaspard la Porta.
56. — Francès de Barragan, Navarrais, tué sur la *Sainte-Anne*.

LANGUE DE CASTILLE.

57. — Diego Enriquez, grièvement blessé sur la *Sainte-Anne*.
58. — Christoval Sotelo.
59. — Don Fernando de Ormaça.
60. — Antonio Maldonado le jeune.
61. — Don Diego Brochero.

LANGUE D'ALLEMAGNE.

62. — Nicolas Skurofski, baron polonais, mort esclave.

63. — Guillaume de Leven, Allemand.
64. — , Allemand, tué sur la *Sainte-Anne*.

Soixante-trois chevaliers ou Frères servants, un chapelain, c'est une grosse perte pour une Confrérie qui ne compte d'ordinaire que trois cents ou quatre cents chevaliers sous les armes! C'est une grosse perte surtout à la veille de faire campagne. Cela peut s'appeler assurément un désastre.

L'abbé de Vertot ne m'a fourni pour ce dénombrement funèbre que les armoiries. Baudouin avait omis la liste des morts et des prisonniers : il m'a fallu, pour la trouver, recourir au travail original de Jacques Bosio. L'ouvrage de Jacques Bosio est la source d'où sont sorties toutes les publications concernant l'Ordre de Malte. Le livre, malheureusement, s'arrête à l'année 1570 et ne nous apprend rien sur la bataille de Lépante. Les deux épais volumes, grand in-octavo, publiés en 1715 à Venise par le commandeur Bartolomeo dal Pozzo, ont continué l'œuvre de Jacques Bosio jusqu'à l'année 1688. Le document est intéressant : il ne saurait avoir la valeur d'un document contemporain.

CHAPITRE XII.

SUPPLICE DE SAINT-CLÉMENT.

La résistance acharnée de la *Sainte-Anne* sauva la patrone. Prospero Pignone put se réfugier à Girgenti; Oulouch-Ali ne tenta pas de l'y assaillir. L'heureux vainqueur était trop occupé à remettre à flot la capitane. C'était un noble trophée, croyez-le bien : jamais plus magnifique galère ne fendit l'onde. Oulouch-Ali, quand le Grand Seigneur l'aura fait pacha, quand il lui aura donné la flotte ottomane à commander, ornera la poupe de la galère conquise de trois lanternes : la capitane de Malte promènera sur les mers l'étendard du Prophète. Que la distance est courte entre la roche Tarpéienne et le Capitole! Jean de la Valette mourut à temps; un pareil échec eût empoisonné ses derniers jours. La perte de trois galères, de soixante-trois chevaliers, pouvait se réparer : seulement il eût fallu que l'honneur de l'Ordre fût sauf. Italiens, Espagnols, Français, tous ne firent-ils donc pas ce jour-là leur

devoir? Il faut se méfier des exagérations qui suivent d'ordinaire un deuil aussi grand. Nous ne savons que trop, par une triste expérience, combien la défaite est injuste. Malheur aux vaincus! Plus d'un qui fut faible se flattera de couvrir sa faiblesse en jetant le premier la pierre à l'amiral Byng.

Le grand conseil de Malte, dès que les détails du désastre lui parvinrent, décréta que le général Saint-Clément, le pilote Orlando et le comite Scarmuri seraient appréhendés au corps. Saint-Clément, déguisé en Cordelier, chercha et put trouver un refuge à Rome. Jaloux de l'honneur de sa nation, l'ambassadeur d'Espagne s'occupa sur-le-champ d'agir en faveur du proscrit auprès du Souverain Pontife. Orlando et Scarmuri furent, au contraire, arrêtés en Sicile par le chevalier Pignone, capitaine de la patrone. Ils furent arrêtés et expédiés à l'instant sous bonne garde au Grand Maître. Leur procès fut court. Le peuple de Malte eut la consolation de les voir en quelques jours jugés, condamnés et pendus. « Il n'y eut personne, dit Baudouin, qui n'eût pitié du pauvre Orlando, à cause des bons services qu'il avait rendus à la Religion durant le siége. » Après le métier de général, le métier le plus dangereux est celui de pilote.

Le Pape cependant s'était laissé toucher. Il négociait auprès du Grand Maître la rentrée de Saint-Clément à Malte. Saint-Clément quitta Rome avec un sauf-conduit. Le conseil promettait « qu'il ne lui serait point fait de tort ». Et le peuple, le « menu peuple », comme l'appelle Baudouin, le conseil en répondait-il? Quand la barque qui portait Saint-Clément se présenta pour entrer dans le port, le menu peuple courut à la marine avec pierres et bâtons. On aurait assommé Saint-Clément si le gardien du port n'eût conservé, en cet instant critique, son sang-froid. Il fit entrer la barque dans la partie réservée de la darse, dans le Mandraccio, et donna l'ordre de tendre la chaîne.

Saint-Clément s'étonnait naïvement de l'animosité dont il était l'objet : il avait si bien fini par se réconcilier avec sa situation qu'il s'attendait à un tout autre accueil. Sans cela aurait-il jamais commis l'imprudence de quitter Rome? Le regret venait trop tard. Déjà le maréchal la Cassière[1] avait été

[1] Frère Jean Levesque de la Cassière, de la langue d'Auvergne, chevalier le 4 septembre 1528, portant : *d'or à la bande de gueules, chargée de trois lions d'argent.* Maréchal de l'Ordre en 1570, élu Grand Maître le 27 janvier 1572, mort à Rome le 21 décembre 1581.

Jean Levesque de la Cassière était le cinquantième Grand Maître. Son gouvernement fut troublé par les séditions les plus graves. En-

expédié au port par le Grand Maître. Il arrivait, « assisté de grand nombre de chevaliers et du bras séculier », pour conduire Saint-Clément dans les prisons du château Saint-Ange. C'était le seul moyen de soustraire le vaincu du 19 juillet à la fureur de la populace; ce n'était pas encore un moyen bien certain de le sauver. La populace redemandait sa proie. Quel pouvoir a jamais résisté aux exigences de la populace?

« Bientôt après, nous raconte le traducteur de Jacques Bosio, à l'instance du fiscal, trois commissaires furent députés pour faire le procès à Saint-Clément. On se saisit de ses papiers. Saint-Clément fit semblant quelque temps d'avoir perdu l'esprit. Mais les commissaires appelèrent deux hommes de robe longue pour assesseurs. Ceux-ci trouvèrent moyen de le faire parler de bon sens. Tous le condamnèrent à être privé de l'habit et livré à la justice séculière. Ce qui fut exécuté le 22 septembre

traînés par le commandeur Romegas, à cette époque général des galères, les chevaliers se saisirent de sa personne et l'enfermèrent au château Saint-Ange. Le Pape apprit avec indignation cet attentat et appela les parties à Rome. Le Grand Maître y fut reçu en triomphe. L'enquête ordonnée par le Souverain Pontife confondit ses accusateurs et le rétablit dans tous ses pouvoirs. Il s'apprêtait à retourner à Malte quand la mort le surprit, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

1570. Saint-Clément fut livré par le maître écuyer, à la porte Saint-Laurent, au grand vicomte et au pouvoir de la cour séculière, qui le condamna à mort trois jours après. Dieu lui fit la grâce de souffrir cette fin constamment et chrétiennement. Il fut étranglé aux prisons, et son corps, mis dans un sac, fut jeté, attaché avec des pierres, deux ou trois milles avant dans le canal. »

Amaral, Saint-Clément, Byng, Lally, ce sont des procès à reviser. Il n'y a de justice infaillible que dans le ciel. Pour moi, j'ai toujours eu, dès que la passion populaire s'en mêle, des préventions dont je ne cherche pas à me défendre, en faveur de l'accusé. Je ne crois pas le moins du monde que, dans les affaires militaires du moins, la voix du peuple soit la voix de Dieu.

Le conseil de Malte avait mieux à faire que de se livrer à ce tardif besoin de vengeance; il avait à reconstituer sa flotte. Se trouver sans vaisseaux au moment où toute la Chrétienté s'ébranlait pour porter un coup mortel à l'Islamisme, était un cruel désappointement. Le Grand Maître fit prier le vice-roi de Sicile de prêter ou de vendre à la Religion deux des corps de galères tenus en réserve à Messine. Il sollicitait également un prêt de 10,000 écus

pour deux mois; il demandait qu'on lui fît don de quelques esclaves et qu'on l'autorisât à lever dans l'île des *buonevoglie*. Toutes ces requêtes furent accueillies avec une extrême bienveillance. Le marquis de Pescaire fit délivrer aux agents de la Religion les deux corps de galères demandés. Ces deux galères trouvèrent immédiatement des équipages — soixante forçats offerts par le marquis de Pescaire, deux cents rameurs maltais embarqués en qualité de *buonevoglie*. — L'ancienne patrone, *Sainte-Marie de la Victoire*, portait alors les gaillardets du Grand Maître. Elle était devenue la capitane du prieur Giustiniani, le nouveau général des galères de l'Ordre. Au mois de septembre, la Religion eut de nouveau trois galères sur pied. Le 17 octobre, Giustiniani partait avec cette escadre pour aller se ranger, dans le Levant, sous les ordres de Marc-Antoine Colonna. Zèle méritoire sans doute, mais zèle bien inutile à cette heure! La campagne de 1570 était terminée.

DEUXIÈME PARTIE.

LES GÉNÉRAUX ALLIÉS.

CHAPITRE PREMIER.

LE TCHAOUS CUBATH. — RUPTURE DE LA PAIX ENTRE LA SUBLIME PORTE ET LA RÉPUBLIQUE DE VENISE. — INTERVENTION DU SOUVERAIN PONTIFE.

La mort de Soliman n'avait pas suspendu pour longtemps les projets ambitieux de la Porte. Appelé au trône en l'année 1567, le fils du Sultan magnifique, Sélim II, jeta, dès les premiers mois de son règne, un œil de convoitise sur le royaume de Chypre. Les Maures de Grenade résistaient encore; l'incendie venait de détruire en partie l'arsenal de Venise : l'occasion parut favorable pour réclamer la possession d'une île qui, depuis l'année 1426, reconnaissait la suzeraineté du soudan d'Égypte.

Maître de l'empire des Mamelouks, le sultan de Constantinople se considérait comme l'héritier naturel des droits que Venise reconnaissait jadis aux princes bordjites. Un motif plus sérieux justifiait, du moins en apparence, cette prétention : les corsaires chrétiens qui infestaient les côtes de la Syrie et de l'Asie Mineure trouvaient un refuge assuré dans les ports de l'île de Chypre. Était-il de la dignité de la Porte de tolérer un tel état de choses? La sécurité même de son commerce lui imposait le devoir d'y mettre un terme. Simples usufruitiers, les Vénitiens ne pouvaient empêcher le propriétaire légitime de faire lui-même la police dans ses États : s'ils refusaient de se rendre à de justes réclamations, un millier de vaisseaux les y contraindrait. Telle fut la déclaration que vint apporter au sénat de Venise un tchaous, interprète des immuables résolutions de Sélim.

Le Sénat répondit qu'il s'étonnait fort du manque de foi si mal dissimulé sous cette sommation impérieuse. L'année précédente, un traité de paix, renouvelant des engagements séculaires, était signé entre la République et la Porte : la République en avait-elle enfreint les clauses? Plus d'une fois, dans le cours du siècle, notamment devant Rhodes,

devant Malte, l'occasion s'était présentée de prendre parti contre les Ottomans, de détruire leur flotte, d'anéantir presque sans danger leur armée : les Vénitiens cédèrent-ils alors à la tentation? N'affirmèrent-ils pas, au contraire, leur neutralité de la façon la plus éclatante? Depuis quatre-vingts ans, ils étaient les tranquilles possesseurs de l'île de Chypre. Ils entendaient y maintenir leur domination : à la première attaque, ils répondraient par la force. C'est avec cette réplique hautaine que fut congédié sur l'heure l'envoyé du Sultan. La vieille fierté s'était réveillée; Venise, provoquée à l'improviste, retrouvait soudain toute son énergie. Ces gouvernements de patriciens ne le cèdent à aucun pour les décisions mâles, et peu de monarchies ont eu à un égal degré le souci de leur dignité.

Les préparatifs de guerre commencèrent à l'instant de part et d'autre. Les défenses de l'île de Chypre étaient insignifiantes : à l'exception de Famagouste, place très-forte par son assiette même, nul ouvrage sérieux ne mettait sur la côte obstacle à un débarquement. Les Vénitiens prirent le sage parti de concentrer la résistance à l'intérieur. La ville de Nicosie, située vers le milieu de l'île, dans une plaine où aucune hauteur ne la commande,

fut entourée d'une vaste enceinte en terre qu'on flanqua de onze bastions. La flotte de l'Archipel, déjà rassemblée à Candie, reçut en même temps d'importants renforts. De son côté, le Sultan ne restait pas inactif. Il commençait par faire mettre l'embargo sur tous les navires de commerce vénitiens qui se trouvaient à cette heure dans le Bosphore, donnait l'ordre d'arrêter deux des galères de la République, la *Bonulba* et la *Balba,* mouillées dans les eaux des Dardanelles, et, non content de ces mesures préventives, pressa l'équipement de sa flotte avec tant d'ardeur qu'on le voyait chaque jour visiter en personne l'arsenal militaire de Tophana. Le pacha de Damas, Moustapha, fut nommé sérasker d'Anatolie et mis à la tête de l'armée destinée à la conquête de Chypre [1]. Piali-Pacha prit le commandement de la flotte.

Le danger était pressant : les Vénitiens comptaient peu sur les secours étrangers; ils avaient, en 1538, fait une trop triste épreuve de ces alliances

[1] Moustapha-Pacha, qui commandait à l'âge de soixante-quinze ans l'armée de débarquement devant Malte, en 1565, était le cinquième vizir du sultan Suleyman. Il appartenait à la famille d'Isfendiar-Oglou. Le Mustafa-Pacha commandant l'armée de Chypre avait été gouverneur de Sélim. Il portait, en conséquence, le nom de Lala Mustafa-Pacha.

où chacun des coalisés apporte ses soupçons, ses réserves, ses intérêts particuliers. Ils crurent néanmoins devoir recourir au Souverain Pontife : « Pie V s'était acquis déjà le renom d'un père vraiment juste, qui n'a d'autre pensée que le bien de ses nombreux enfants. On le savait sincère, ennemi de tout artifice, observateur inviolable de sa parole. » Le Pape accueillit les démarches de la République avec enthousiasme. Son plus vif désir n'était-il pas de réunir tous les princes chrétiens dans une action commune contre la puissance néfaste avec laquelle le Sénat de Venise, sortant de son isolement intéressé, se trouvait enfin obligé de rompre? N'était-ce pas Dieu lui-même qui fournissait ainsi à la Papauté l'occasion de reformer la ligue si malheureusement dissoute au commencement du siècle?

L'ambassadeur de la République, Michel Suriano, remercia le Saint-Père : il ne plaçait cependant qu'une médiocre confiance dans le succès du plan que caressait depuis deux ans le Saint-Père. Ce qu'il fallait surtout à la République, c'était une assistance immédiate, un secours qui lui permît de mettre promptement en mer une grande flotte. Si le Pape n'eût déjà épuisé ses finances pour la défense de la sainte Église, les Vénitiens auraient eu

sur-le-champ satisfaction. Les ressources du Saint-Siége n'étaient point, par malheur, au niveau de son bon vouloir; tout ce que le Pape put faire, ce fut de s'engager à équiper à ses frais douze galères. La République manquait bien plus de chiourmes et de soldats que de vaisseaux; il lui était facile de tirer de l'arsenal de Venise douze bâtiments à rames : elle laisserait au Souverain Pontife le soin de les armer. Le secours de douze galères n'était certes pas un renfort à dédaigner : le Sénat attendait cependant davantage de l'ardente sympathie du Saint-Père. Il demanda, par l'organe de son ambassadeur, la permission de lever des décimes sur les biens du clergé pour subvenir aux dépenses de la guerre. Semblable contribution ne s'accordait pas aisément. La question fut cependant soumise par Pie V au sacré consistoire : à peine discutée, — tant le zèle, en certains moments, devient contagieux, — la proposition dont ne s'offusquaient point sans sujet les priviléges séculaires de l'Église passa tout d'une voix. A l'instant, l'activité des chantiers vénitiens redouble : la flamme rouge, signal accoutumé de guerre, est arborée sur la tour Saint-Marc; l'équipement de la flotte avance rapidement.

La mort même du doge Pietro Loredano, la nomination de son successeur, Luigi Mocenigo, ne parviennent pas à distraire le peuple des Lagunes des préparatifs que les nouvelles transmises de Constantinople par le baïle, Marcantonio Barbaro, montrent d'heure en heure plus urgents. Cent trente-six galères, onze galéasses, quatorze naves, se trouvent bientôt rangées sous le commandement de Geronimo Zanne, procurateur de Saint-Marc. Antonio da Canale et Jacobo Celsi, deux marins éprouvés, assisteront Zanne, en qualité de provéditeurs; Sforza Palavicino commandera les troupes embarquées.

CHAPITRE II.

DÉPART DE LA FLOTTE OTTOMANE POUR CHYPRE. — INDIFFÉRENCE OU IMPUISSANCE DES PRINCES CHRÉTIENS.

Le 14 mars 1570, le tchaous de la Porte, Cubath, rapportait à Constantinople la réponse du Sénat aux sommations du Sultan. Toutes les précautions étaient déjà prises par Sélim pour fermer le passage aux renforts que la République pourrait tenter d'expédier aux défenseurs de Chypre : dès les premiers jours d'avril, Mourad-Reïs, avec vingt-cinq galères, vient se poster à Rhodes; le vice-roi d'Alger, Oulouch-Ali, se porte sur les côtes de la Pouille. Avant la fin du mois, Piali-Pacha [1] quitte les Dardanelles, conduisant à Négrepont une escadre de quatre-vingts galères et de trente galiotes. Le Sénat

[1] Voyez, dans *Les corsaires barbaresques,* p. 264, 265, 271, 274, 276, 282, 283; dans *Les chevaliers de Malte,* t. I, p. 153, 156, 169, 171, 175, 177, 182, 183; t. II, p. 38, 40, 41, 47, 72, 116, 121, 165, 206, 212, 220, 221, 223, 224, et plus haut, dans ce volume, p. 49, 50, 51, 104, les services antérieurs de Piali-Pacha.

se voyait ainsi primé de vitesse; Sélim avait réussi à endormir sa prudence.

Peu de jours après l'arrivée de Piali à Négrepont, Moustapha le rejoint à ce rendez-vous. Trente-six nouvelles galères, six naves, douze fustes, un galion, huit mahones, quarante navires-écuries, une foule de petits vaisseaux de transport accompagnent le sérasker. Jamais plus formidable manifestation de la puissance ottomane n'avait appelé l'attention de la Chrétienté. Les Turcs marchaient résolûment à leur but : ils s'étaient hâtés d'occuper la mer en forces supérieures : les princes chrétiens pouvaient délibérer, leur coalition n'empêcherait pas Moustapha de débarquer à Chypre.

La perplexité du Sénat était extrême. Laisserait-il les côtes de l'Adriatique sans défense? Le départ de la flotte pour le Levant n'allait-il pas amener Oulouch-Ali devant les Lagunes? Parti le 30 mars de Venise, Geronimo Zanne mouille, le 13 avril, dans le port de Zara. Le 13 juin, il s'y trouvait encore. Ses vivres étaient consommés, ses équipages avaient en partie disparu, ravagés par le typhus, décimés par la dysenterie. Les ordres attendus arrivèrent enfin : Zanne devait se rendre, le plus tôt possible, à Candie. Corfou, Zante, Cépha-

lonie, Cerigo, mises à contribution, lui fournirent des rameurs et des provisions; elles ne lui fournirent pas de soldats. Zanne partit à moitié désarmé, trop heureux de ne pas rencontrer les Turcs sur sa route.

Les Turcs, en ce moment, ne s'inquiétaient guère de la flotte vénitienne. Le 1er juin, ils étaient arrivés à Rhodes : trois jours suffirent pour espalmer les galères; l'escadre, sans plus de retard, fait voile pour la côte de Cilicie. Le port de Fenica reçut cette immense armée navale : l'infanterie et la cavalerie de l'expédition l'y attendaient. On embarque ces troupes, acheminées par terre comme au temps du siége de Rhodes : toute la flotte en un clin d'œil s'ébranle. Le 1er juillet 1570, elle était en vue de Chypre, et les insulaires effrayés pouvaient la voir prendre ses dispositions pour jeter janissaires et azab sur la plage des Salines.

Que faisait pendant ce temps la Chrétienté? Le danger trop lointain n'avait pas encore le don de l'émouvoir. Le Pape seul se multipliait : nonces et brefs allaient de tous côtés stimuler la ferveur hésitante des princes. Venise n'épargnait pas davantage ses ambassadeurs : Jacques Soranzo se rendait auprès de l'empereur Maximilien; Antoine Tiepolo

prenait le chemin de la Pologne. Ni l'un ni l'autre ne purent rien obtenir : l'empereur Maximilien et le roi Sigismond-Auguste ne se souciaient guère de provoquer le courroux du Sultan.

La régente de France, Catherine de Médicis, eût sans doute pu avec moins de péril intervenir dans la lutte imminente, la prévenir peut-être. Catherine songeait bien moins à écarter les Turcs de l'Italie qu'à chasser les Espagnols des Pays-Bas. Un traité secret la liait pour cet objet à la reine d'Angleterre. Elle répondit aux sollicitations du Pape par quelques paroles bienveillantes et s'en tint là.

Le roi de Portugal montrait plus d'ardeur : la peste malheureusement désolait ses États; les corsaires marocains menaçaient la côte des Algarves : il jugea impossible d'obtempérer aux désirs du Saint-Père. L'année suivante, « il donnerait trente galères ou galions, des naves bien équipées, qui pourraient compter pour trente galères encore. Toute la jeune noblesse du royaume s'embarquerait alors sur cette flotte[1]. »

[1] Né à Lisbonne en 1554, fils posthume de l'infant Jean et de la princesse Jeanne, fille de Charles-Quint, petit-fils du roi Jean III et de la reine Catherine, sœur de ce même empereur, Sébastien, à l'âge de trois ans, en 1557, succédait à son aïeul. On songea un instant, en 1570, à le marier avec Marguerite de Valois, fille de Catherine

Les promesses en somme ne manquaient pas; les secours effectifs n'arrivaient de nulle part. La

de Médicis. Dom Sébastien était, si nous en croyons Brantôme, « un des plus beaux princes de la Chrétienté : il ressemblait beaucoup à sa mère ».

Un curieux témoignage exhumé des manuscrits de la Bibliothèque nationale par le savant auteur de l'*Histoire de Philippe II*, M. Henri Forneron, nous représente, au contraire, le jeune héritier du roi Jean III sous des dehors peu flatteurs. « Il avait, écrit l'agent de Catherine de Médicis, Forquevauls, les cheveux rouges et les yeux bleus... Nourri à la portugaise, c'est-à-dire en superbe et en vanité, il tenait beaucoup de l'humeur du feu prince d'Espagne, sujet à sa tête, bizarre, variable et terriblement obstiné dans ses opinions. » — « Le pauvre enfant, ajoute M. Forneron, se croyait destiné à la conquête de l'Afrique. » L'ambition n'était-elle donc pas conforme aux aspirations les plus glorieuses et les mieux justifiées de la maison d'Aviz? La faute ne fut peut-être point d'avoir entrepris cette malheureuse guerre; le grand tort fut de l'avoir insuffisamment préparée.

Parti de Lisbonne le 15 juin 1578, le roi dom Sébastien disparaît, sans qu'on ait jamais pu retrouver son corps, le 4 août de la même année, à la bataille d'Alcazar-Kebir. Il avait alors vingt-trois ans. « Trop faible de forces, dit Brantôme, il se hasarda de donner la bataille contre les Mores, qui étaient trois fois plus forts que lui, et ce, sur la persuasion d'aucuns Jésuites qui lui mettaient en avant les puissances de Dieu. » De son seul regard, Dieu peut sans doute foudroyer le monde, « mais, observe Brantôme, il ne faut pas pourtant abuser de sa grandeur, car il a des secrets que nous ne savons pas... Lesdits Jésuites ont ainsi fait perdre ce jeune et courageux roi. » Il n'est pas impossible, en effet, que les Jésuites aient amene par leurs exhortations la campagne du Maroc et le désastre d'Alcazar-Kebir; il sera juste alors de tenir compte à Pie V et à ses religieux du gain de la bataille de Lépante.

« Telles fautes, ajoute en terminant Brantôme, sont arrivées par telles gens qui veulent manier les armes et n'en savent le métier. » C'est ce qu'on n'eût pas manqué de dire de don Juan d'Autriche, s'il eût été vaincu le 7 octobre 1571.

république de Gênes se contentait d'envoyer une galère; le duc de Savoie ne faisait pas un plus grand effort; les ducs de Florence et d'Urbin se bornaient à fournir un petit nombre de soldats; l'Ordre de Malte lui-même se déclarait pris au dépourvu.

Déçus dans leurs plus légitimes espoirs, le Pape et le Sénat de Venise n'hésitaient pas à s'adresser à des princes musulmans. Le Pape écrivit de sa propre main au schah de Perse; il écrivit au roi de l'Arabie Heureuse, en même temps qu'au souverain mystérieux de l'Éthiopie. Vaine condescendance! Ce n'était pas de ces États infidèles, quels que fussent leurs griefs contre l'héritier de Soliman, que l'île de Chypre pouvait attendre son salut. Il n'y avait pour Venise qu'un seul allié possible : le puissant roi d'Espagne.

Entre Philippe II et Pie V il existait une communauté de vues et d'intérêts qui tendait, en dehors de tout calcul politique, à rendre l'accord facile : brûlés du même feu, ces deux cœurs étaient faits pour s'entendre. Le Pape avait d'ailleurs le droit d'adresser, en cette occasion critique, un très-sérieux appel à la conscience du fils de Charles-Quint. Au temps de Pie IV, le roi d'Espagne s'était engagé,

en échange de la concession de biens ecclésiastiques, à entretenir cent galères armées contre les Infidèles. Le Pape demandait à Philippe le secours de ces cent galères. Don Luiz de Torrès fut chargé de porter la juste requête à la cour de Madrid.

Malgré son désir de complaire au Souverain Pontife, Philippe II, fort inquiet de la tournure que prenaient les affaires en Flandre, ne s'exécuta qu'à demi. Sur les cent galères dont le Pape réclamait l'assistance, il en offrit cinquante. Le prince de Melfi, Jean-André Doria, petit-neveu du célèbre adversaire de Barberousse [1], commandait cette escadre : il viendrait se ranger sous les ordres du général de l'Église.

[1] Voyez dans l'ouvrage intitulé : *Les Corsaires barbaresques*, p. 262, 263, 264, 273, 274, 276, 279, et dans un autre ouvrage : *Les Chevaliers de Malte*, t. I, p. 79, 95, 98, 99, 104, 108, 109, 110, 117, 118; t. II, p. 141, 142, 143, 144, 168, 170, 184, 192, 193, 194, 198, les débuts de Jean-André Doria.

CHAPITRE III.

MARC-ANTOINE COLONNA ET JEAN-ANDRÉ DORIA.

Pie V pour général choisit, le 11 mai 1570, un des nombreux persécutés de Paul IV, Marc-Antoine Colonna, duc de Palliano et de Tallacoz, grand connétable du royaume de Naples. Marc-Antoine était alors âgé de trente-cinq ans. Dès sa jeunesse, il avait, à l'exemple de ses ancêtres, suivi le métier des armes; il avait combattu sur terre et sur mer. « La taille élevée et svelte, la tête chauve, le front vaste, le visage ovale, les yeux grands, la physionomie sérieuse, de longues moustaches, le teint coloré, la démarche très-noble » : tel est le portrait que nous a tracé de ce grand Italien du seizième siècle le Père Guglielmotti. A ces avantages physiques Colonna joignait « une grande intelligence, une rare valeur et un cœur magnanime ». Le portrait est peut-être un peu flatté. J'aime mieux pourtant en croire le Père Guglielmotti que les chroni-

queurs qui nous représenteront un jour Colonna, devenu vice-roi de Sicile, complotant contre Philippe II avec Oulouch-Ali[1].

[1] « Ce fut par déférence pour le Souverain Pontife, écrit M. le lieutenant général Antonio Veroggio, dans un fort intéressant travail consacré presque tout entier à l'apologie de Jean-André Doria, — *Giannandrea Doria alla battaglia di Lepanto*, Genova, 1886, — que le roi Philippe II consentit à laisser le commandement en chef à Colonna. Doria, cependant, au point de vue de l'illustration des ancêtres et du mérite personnel, était loin de le céder à Colonna. Ce dernier comptait dans sa maison un Egidio, qui fut général des Augustins, puis archevêque de Bourges, auteur de deux traités : *De regimine principum* et *De ecclesiastica potestate*. La même famille nous offre trois frères célèbres à divers titres : Giacomo, cardinal; Sciarra et Stefano, hommes d'épée. Le premier fut un des favoris du pape Nicolas IV; le second frappa au visage, de son gant de fer, le pape Boniface VIII; le troisième n'est connu que pour avoir été le père du protecteur de Pétrarque. »

« Gardons-nous, poursuit la revue rapide que je condense et abrége, d'oublier deux illustrations militaires de date plus récente : Prospero et Marcantonio Colonna. Le cardinal Pompeo, destiné à gouverner un jour le royaume de Naples en qualité de vice-roi, viendra y ajouter une célébrité ecclésiastique. Dans toute cette série de personnages fameux, on trouvera des connétables, des dignitaires de l'Église, des généraux de terre; on n'y trouvera pas d'amiraux. Jamais membre de la famille Colonna n'a exercé de grand commandement maritime.

« Les ancêtres de Jean-André, au contraire, ont tous grandi sur mer. Tous pourraient au besoin lui montrer le chemin. Ce sont : un Oberto, qui, en 1284, avec quatre-vingt-huit galères, bat les Pisans à la Meloria; un Lamba, qui, à la tête de quatre-vingt-cinq galères, défait, en 1298, sous l'île Curzola, une flotte vénitienne plus nombreuse; un Pagano, qui, n'ayant sous ses ordres que soixante galères, triomphe néanmoins en 1352, devant Constantinople, de la flotte coalisée des Vénitiens, des Catalans et des Grecs, forte de quatre-vingts galères; qui, deux années plus tard, en 1354, sur la

Comme Doria, Marc-Antoine commença par posséder et par armer en son nom privé des galères : l'Afrique le vit prendre part à mainte expédition de

côte de Morée, oppose trente-cinq galères à une flotte vénitienne de trente-six galères et s'en empare; un Luciano, qui, après avoir vaincu, en 1379, vingt et une galères de Venise dans les eaux de Pola, perd la vie vers la fin de ce combat où les deux adversaires luttaient à forces égales; un Pietro, successeur de Luciano, victime, comme Luciano, de sa bravoure; André Doria enfin, l'oncle de Jean-André : sans parler de Filippino et de Giannettino, lieutenants tous les deux du prince de Melfi.

« Colonna était un général de terre distingué, un orateur, un diplomate. En fait d'entreprise maritime, on aura tout dit quand on aura mentionné sa participation plus ou moins active aux deux expéditions tentées contre le Peñon de Velez en 1563 et en 1564. Quel contraste avec la carrière de Jean-André! Dès son âge le plus tendre, Jean-André prend part à toutes les campagnes de son oncle. En 1554, — il avait à peine quinze ans, — Doria le charge de conduire de Gênes à Naples une flotte chargée de troupes. En 1555, il l'envoie avec vingt-quatre galères secourir la Corse. En 1556, il lui confie de nouveau neuf galères et l'expédie de Gênes à Malte pour faire, de concert avec les galères de la Religion, la course dans les eaux de Tripoli où se trouve Dragut et dans les eaux de Zerbi où, pour la première fois, il va se mesurer avec Oulouch-Ali. »

Jean-André est marin, — la chose n'est pas douteuse, — Marc-Antoine Colonna ne l'est pas; mais M. le lieutenant général Veroggio n'a-t-il pas pris soin lui-même de nous rappeler que Biagio Assereto, qui battit, le 5 août 1435, en vue des îles de Ponce, le roi Alphonse V d'Aragon et le fit prisonnier, était un notaire? Pour sauver Chypre, pour mettre l'Adriatique à l'abri de nouvelles déprédations, les Vénitiens avaient besoin d'une action énergique; c'est à eux qu'il faut demander quel chef convenait le mieux en cette occurrence : un savant tacticien ou un homme résolu.

Colonna, je l'ai déjà dit dans un autre ouvrage, est un des bourgs de la campagne de Rome. La maison Colonna, s'il en faut croire une tradition dont je n'oserais me porter garant, serait originaire

course et de pillage. Le 11 juin, jour de la fête de saint Barnabé, patron de l'île de Chypre, il reçut des mains du Pape, dans l'église de Saint-Pierre,

d'Allemagne En 1137, au dire de Muratori, un duc Étienne descendit des Alpes pour venir prendre part aux guerres intestines qui désolaient l'Italie. La comtesse Émilie possédait, à titre de fief, la ville de Palestrina; elle s'éprit du baron germain et l'épousa. De ce mariage naquirent Oddone et Giovanni, souche de la grande et célèbre maison des Colonna.

Oddone meurt en 1252. Son cousin, Pietro, comte de Terni, seigneur de Gallicano, est dépouillé par les papes, comme partisan de l'empereur Frédéric II. La maison fondée par Étienne n'en est pas, pour cela, détournée bien longtemps du chemin de la fortune. Au treizième siècle, Frédéric Colonna s'établit en Sicile et y constitue la branche des barons de Cesaro, Fiume de Nisi et Montalbano, ducs de Raytano, marquis d'Altavilla. En 1417, la famille donne un pape à l'Église : Othon Colonna, créé cardinal en 1405, est élu pape sous le nom de Martin V.

Laurent Colonna, comte d'Albe, grand chambellan du royaume de Naples, mort en 1426, laisse plusieurs enfants. Avec lui va s'ouvrir pour les Colonna une nouvelle période de gloire et de puissance. Du fils aîné de Laurent, d'Antoine Colonna, prince de Salerne, descendent les ducs de Zagarola, princes de Gallicano, et les ducs de Trajetto, comtes de Fundi.

La branche des ducs de Marsi a pour origine un autre fils de Laurent, Odoard Colonna. Fabrice Colonna, duc de Palliano et de Taliacotti ou Tagliacozza, marquis d'Arissa et grand connétable du royaume de Naples, est le quatrième fils d'Odoard. Il meurt le 15 mars 1520. Un de ses fils, — le second, — Ascanio Colonna, grand connétable, à son tour, de l'État napolitain, mort le 24 mars 1557, sera le père du fameux Marc-Antoine, le deuxième Colonna qui ait porté ce nom, de celui que nous verrons bientôt figurer à la tête des galères de l'Église, dans la grande journée du 7 octobre 1571. Ce Marc-Antoine, duc de Palliano et de Tagliacozza, grand connétable du royaume de Naples, deviendra, quelque temps après la bataille de Lépante, vice-roi de Sicile.

D'un autre fils d'Odoard, de Giordano Colonna et de Catherine

l'étendard de la ligue, bannière de damas rouge portant, avec l'image du Christ, les images de saint Pierre et de saint Paul, surmontées de la

des Baux, naquit, vers la fin du quinzième siècle, Prospero Colonna, duc de Marsi. Prospero Colonna est, en 1522, le commandant des forces combinées du Pape et de l'Empereur. C'est le vainqueur de Lautrec à la bataille de la Bicoque.

En 1499, le pape Alexandre VI a chassé les Colonna de Rome. Les Colonna prennent alors cette devise qu'une longue succession de vicissitudes devait justifier : « Nous plions, nous ne rompons point. »

Flectimur, non frangimur.

« Fabrizio et Prospero Colonna, dit Brantôme, ont été toujours estimés deux bons capitaines, mais ils furent blâmés d'un des plus grands vices qui soient au monde : l'ingratitude. Le roi Charles VIII, à sa conquête du royaume de Naples, les fit très-grands et les honora de biens et de grandeurs, jusques-là qu'eux et les autres Collumnes, ennemis quasi héréditaires des Français, furent agrandis et préférés aux Ursins, toujours bons et vrais Français. Le roi Charles voulait gagner ceux-là et laisser les autres, qui lui étaient tout gagnés et acquis. Mal en prit audit roi Charles! car ce furent ces deux, Fabrizio et Prospero, qui, quasi les premiers de ces pays, lui firent la fausse pointe, se révoltèrent contre lui, et en firent encore (qui pis est) force autres révolter. Mais aussi Dieu, ennemi de l'ingratitude, les en punit.

« Fabrizio, en la bataille de Ravenne, combattant vaillamment et enfonçant un gros de cavalerie française, fut fort blessé et pris prisonnier, non sans grand'peur et belle vesarde qu'il eut que le roi de France Louis XIIe ne lui fît payer la menestre de sa révolte.

« A la guerre qu'il fit aussi à Naples par avant, M. d'Aubigny le prit dans Capoue ; et, étant fort désiré et menacé du pape Alexandre et César Borgia qu'il tombât entre leurs mains, pour lui faire beaucoup de maux, comme ils le haïssaient à mort, les nobles Français ne le voulurent livrer.

« Il fut malheureux aussi à la rencontre qu'il eut à Soriano (dans la Calabre-Ultérieure), contre Charles Ursins (Charles des Ursins,

pieuse devise de Constantin : *In hoc signo vinces.*

Conduites à Ancône, les douze galères que l'arsenal de Venise s'était chargé de fournir au Pape y avaient

comte d'Anguillara, suivant M. Ludovic Lalanne, dont les notes et les savants commentaires ont répandu tant de clarté sur les œuvres de Brantôme, Charles des Ursins, fils naturel de Virginio des Ursins, comte de Tagliacozzo) et Vitello (Vitelli, dit Vitellozzo, que César Borgia fit étrangler en 1502), très-braves et vaillants capitaines, si bien que s'il n'eût gagné de bonne heure Ronciglione (à douze lieues nord-ouest de Rome), il était troussé.

« Fabrizio fut estimé en son temps un si bon capitaine, que ce bon galant Machiavel, mauvais instruiseur de guerres certes, en son livre de l'art militaire (*Dell' arte della guerra*), le fait le principal chef de son parlement en cela.

« Pour quant au seigneur Prospero Colonna, il fut le premier qui commença à se révolter avant son cousin Fabrizio, qui se laissa par emprès aller à lui ; et de fait fit quelques guerres pour nous, et son cousin contre nous vers Naples ; et fut après élu, par sa valeur et mérite, chef général de la ligue contre la France, encore qu'aucuns l'aient blâmé de n'avoir pas trop bien fait en la bataille de Ravenne.

« Il fut fort blâmé et méprisé de n'avoir pas su garder le passage des monts contre le roi François, l'attendant de pied-coy dans Villefranche, en 1515, pour lui donner la venue, s'il eût pu, disant à tous coups : « *Questi Francesi sono miei come gli pigioni en la « gabia.* » Mais il fut bien autrement circonvenu ; car il fut pris, lui et les siens, dans la cage... Il fut pris et mené au roi François, qui ne faillit de lui faire une réprimande de son ingratitude.

« Ce Prospero, étant sorti de prison, se banda encore plus que jamais contre nous en la guerre de l'État de Milan, et fut cause de sa perte, pour en avoir pris le château (en 1522).

« Ce fut en ce siége du château de Milan où Marc-Antoine Colonna, bon partisan français, fut tué. S'étant là paru avec l'armée, signalé par belles armes dorées et de grandes et belles plumes, Prospero Colonna l'avisant, sans le reconnaître pourtant, lui-même ayant affusté et braqué une longue coulevrine et longtemps miré et adressé sa visée, fit donner le feu, dont la balle alla si droit, qu'au mitan

été armées et équipées. L'armement de chaque galère comprenait 361 personnes : — 100 soldats, 200 rameurs, 30 mariniers, 8 proyers, 1 capitaine

de M. de Pontdormy et Camille Trivulse, elle alla choisir ledit Marc-Antoine Colonna son propre neveu.

« On dit que Prospero a été le premier qui a donné les inventions de fortifier bien les places.

« Le marquis de Pescaire, encore qu'il eût épousé sa nièce Victoria Colonna, et lui ne se pouvaient jamais bien accorder.

« Prospero et Fabrizio avaient chacun une compagnie de cent hommes d'armes, des vieilles ordonnances du royaume de Naples, qui ont toujours été très-belles et surtout bien montées.

« Ceux de Fabrizio furent bien étrillés à la bataille de Ravenne.

« Prospero Colonna était à la bataille de Vicence le 7 octobre 1513, avec don Raymond de Cardona et le marquis de Pescaire... Il comparait le duché de Milan à une oie grasse, que tant plus on la plumait, tant plus la plume lui revenait. »

De cette race de condottieri, il pouvait bien sortir un politique habile, un guerrier valeureux : j'hésite à croire qu'il en soit jamais sorti un saint. Le Père Guglielmotti a fait comme tant d'autres, comme moi peut-être tout le premier; il s'est outre mesure épris de son héros et, dans l'enthousiasme qui l'animait, lui a presque involontairement prêté toutes les vertus. Je crois que nous retrouverons la note vraie dans le résumé suivant que j'extrais du magnifique ouvrage du comte Litta : *Famiglie celebri Italiane*. — Milan, 1836.

« Marc-Antoine Colonna, né à Cività-Lavinia le 25 février 1535, n'avait que seize ans quand il suivit le duc d'Albe dans l'État de Sienne. Les Siennois avaient en 1552 chassé les Espagnols de leur ville et démoli la citadelle qui les tenait en respect. Le marquis de Marignan mit le siége devant la place; Colonna se rangea sous les ordres du marquis de Marignan. Il commandait, dans cette campagne, quatre compagnies d'hommes d'armes et deux cents cavaliers. Revenu à Rome en 1555, au moment où Paul IV se préparait à entrer en lutte avec les Espagnols, il pressentit les projets du Pape et, bien résolu à ne pas s'y associer, se retira dans le royaume de Naples. Le 4 mai 1556, le Souverain Pontife frappa, en plein

de galère, 1 capitaine d'infanterie, 1 enseigne, 2 gentilshommes de poupe, 1 chapelain, 1 barbier, 1 comite, 1 sous-comite, 1 écrivain, 1 pilote, 1 calfat,

consistoire, Marc-Antoine Colonna et son père, Ascanio, encore vivant, de l'excommunication majeure. Il les déclara déchus et privés à perpétuité de leurs biens, de leurs fiefs, de leurs honneurs. Peu de jours après cette rigoureuse sentence, les fiefs des Colonna furent transférés aux Caraffa, neveux du Saint-Père.

« Peu après éclata la guerre entre le Pape et Philippe II. Le duc d'Albe inonda de ses bandes espagnoles l'État pontifical; Colonna le rejoignit avec sept compagnies d'hommes d'armes levées à ses frais. En ce moment le duc de Guise vint assaillir les Abruzzes : le duc d'Albe fut contraint de courir à la défense de cette province. La guerre dans la campagne de Rome demeura confiée à Colonna. Le jeune condottiere n'avait que vingt-trois ans. La haine qu'il portait au Pape sembla doubler ses forces. Les forteresses tombaient l'une après l'autre en son pouvoir. Le vieux Giulio Orsini, capitaine illustre, resta son prisonnier à la bataille du 27 juillet 1557. Le duc de Guise s'apprêtait à envahir le royaume de Naples : il dut songer à secourir Rome. La nouvelle de la bataille de Saint-Quentin gagnée en Flandre par les Espagnols, la retraite du duc de Guise, décidèrent le pape Paul IV à traiter. La paix fut signée le 14 septembre dans un des châteaux des Colonna. C'était l'heure où Henri II abandonnait les Italiens : les Espagnols imitèrent ce royal exemple; ils abandonnèrent les barons romains qui s'étaient compromis pour leur cause. Il ne fut, dans le traité conclu, question des Colonna que pour stipuler qu'ils demeuraient exclus de tout armistice et entièrement à la merci du Pape. Colonna, indigné, se rendit sur-le-champ à Bruxelles auprès de Philippe II. Il y rencontra son ennemi personnel, le cardinal Caraffa. La présence simultanée de ces deux personnages embarrassait fort le Roi. L'un était le neveu du Pape : il semblait difficile de lui refuser certaines concessions. L'autre rappelait avec orgueil ses services : l'éconduire tout à fait aurait paru odieux. Les choses se prolongèrent ainsi jusqu'en 1559. A cette époque, Paul IV vint à mourir : la perversité de ses neveux avait beaucoup contribué à le rendre impopulaire. Le peuple ren-

1 maître de hache, 1 rémolat, 3 aides, 2 chefs bombardiers et 4 bombardiers. La dépense d'entretien, y compris les vivres, s'élevait à 1,215 écus par mois.

versa sa statue, en trancha la tête, la traîna de rues en rues à travers la ville et la jeta dans le Tibre. Informé du tumulte, Colonna ne perdit pas de temps pour en profiter. On le vit apparaître soudain sur la place publique. Le peuple, si Colonna se fût un seul instant prêté à son caprice, l'acclamait et l'élevait sur le pavois. Colonna dédaigna ces transports de la multitude. Il ne voulait qu'une chose : recouvrer ses États. Le lendemain même de l'élection de Pie IV, il réussit à s'emparer de Palliano. Le nouveau pape gémissait en secret de se voir obligé de débuter par des actes de rigueur; les Caraffa, cependant, étaient devenus trop odieux pour qu'il lui fût permis de les épargner. Tous les biens dont les Caraffa étaient en ce moment les indignes détenteurs furent restitués aux Colonna. Marc-Antoine, en signe de réconciliation avec le Saint-Siége, accepta pour belle-fille une nièce de Pie IV.

« Pendant d x ans on entendit à peine parler du descendant des ducs de Marsi. Fidèle à la cause qu'il avait, dès le début, embrassée, lié à l'Espagne par le souvenir des services rendus, il devait nécessairement profiter de l'ascendant absolu que la monarchie espagnole étendait, depuis l'heureuse issue de la guerre de Sienne, sur toute la Péninsule. En 1570, le saint pontife Pie V choisissait cet ennemi invétéré des papes, cet émule de Sciarra Colonna, pour général de la sainte Église. »

Achevons l'esquisse biographique dont Litta vient de nous fournir les principaux traits; nous n'en connaîtrons que mieux le héros qui repose aujourd'hui dans l'église de Saint-André de Palliano.

« *Venetos,* dit l'inscription gravée sur une des faces du fastueux monument funéraire, *eloquentiæ auctoritate devinxit, Pontificiæ classis præfectus, re bene gesta ad Æchinades, in patria triumphavit; Siciliæ regno, Philippi Hispaniarum regis nomine præfuit.* »

Marc-Antoine Colonna fut, en effet, nommé vice-roi de Sicile le 4 janvier 1577 : les Musulmans se virent alors contraints de respecter ces rivages si souvent dévastés. Colonna faisait trop bonne garde

La fleur de la noblesse romaine sollicita et obtint l'honneur de commander ces douze vaisseaux. Pour trouver des rameurs, on n'eut qu'à vider les pri-

autour de son île; les corsaires d'Alger n'en approchaient plus. « Ses mérites, dit Litta, furent malheureusement obscurcis par la rigueur de son administration et par sa faiblesse envers quelques favoris. On l'accusait en outre d'avoir fait assassiner le mari d'une Sicilienne pour laquelle il avait conçu la plus folle passion. Assiégé de mille plaintes, Philippe II finit par envoyer en Sicile un inspecteur... En 1584, Colonna fut appelé à Madrid. Arrivé à Medina-Celi, il y mourut soudain le 1er août, à l'âge de quarante-neuf ans. Le bruit courut, à cette époque, et trouve encore quelque créance, que le cardinal Granvelle l'avait fait empoisonner. »

On accusait Colonna d'être entré en correspondance avec les Turcs et d'avoir songé à se rendre, grâce à leur appui, souverain indépendant de la Sicile. Le fils de Marc-Antoine, Prospero, était en Espagne, quand son père y tomba malade. Il courut sur-le-champ à Medina-Celi. Les déclarations du médecin Lodovico Mercato lui donnèrent à penser que la mort du vice-roi de Sicile n'était pas naturelle. Il n'en douta plus lorsqu'il sut les soupçons dont Marc-Antoine était devenu l'objet. On l'accusait, nous l'avons dit plus haut, d'avoir noué des intelligences avec Oulouch-Ali. Le Pacha, s'il en fallait croire les bruits répandus, ne demandait, pour prix de ses services, qu'une principauté en Calabre. La correspondance, en effet, existait; seulement Marc-Antoine avait pris soin de la transmettre, par l'intermédiaire du cardinal Granvelle, à Philippe II. Jaloux de venger la mémoire de son père des injurieux reproches de félonie dont on l'accablait, Prospero parvint à forcer l'attention de Philippe II. Les lettres dont l'existence devait justifier Marc-Antoine n'avaient jamais été communiquées au Roi. Philippe II fit enfermer le ministre dans sa chambre et donna l'ordre d'ouvrir les coffres de la chancellerie. Là il trouva, dit-on, les preuves de l'innocence de Colonna et de l'infidélité de Granvelle. Ces preuves à la main, il entra dans l'appartement du couseiller qui avait un instant égaré sa conscience. L'aspect du monarque courroucé causa une telle émotion au cardinal, qu'il en mourut.

sons; les soldats furent recrutés dans toutes les parties de l'Italie. Chacun d'eux apporta ses armes : les arquebusiers se présentèrent avec leur morion, leurs arquebuses à mèche et leurs munitions, les hallebardiers avec leurs cuirasses et leurs hallebardes; tous avec leurs culottes de velours et de bons pourpoints bien ouatés. Colonna, dans les instructions qu'il donna aux officiers recruteurs, ne craignit pas d'insister sur ce point : « Même en été, dit-il, sur les galères, il fait froid. »

Page du cardinal Acquaviva, Michel Cervantes était alors à Rome : il s'enrôla sans hésiter dans les milices de Marc-Antoine. L'enthousiasme était général; trois cents gentilshommes furent admis à servir comme volontaires. Jamais armement ne fut plus facile et plus rapide. Aux premiers jours du mois d'août, toute l'escadre romaine, rassemblée dans le port d'Ancône, était prête à mettre à la voile.

Tout cela n'est-il pas bien étrange et bien compliqué? Il suffit cependant qu'on l'ait cru pour que nous nous fassions une idée plus exacte d'un siècle où la trahison paraissait toujours vraisemblable.

Marc-Antoine a eu deux fils : Prospero, qui, après avoir combattu à Lépante, prit part, sous les ordres du duc d'Albe, à la guerre de Portugal, et Federico, mort avant son père. Il eut aussi deux filles : Vittoria, morte le 28 février 1573, mariée à Lodovico Enriquez de Cabrera y Mendoza, comte de Modica, grand amiral de Castille, et Giovanna, morte en 1571, mariée à Antonio Caraffa, duc de Mondragone.

Le 6 août, se rapprochant du théâtre sur lequel on voulait porter la guerre, cette même escadre mouillait dans le port d'Otrante.

La flotte vénitienne avait, de son côté, déjà gagné Candie. Le typhus continuait de la décimer: trois mille hommes succombèrent dans l'espace de quelques semaines. Pour combler ces vides il fallut opérer de nouvelles levées dans l'île; il fallut, en outre, mettre à contribution, par des descentes à main armée, le reste de l'Archipel.

Quant à Jean-André, il ne se pressait pas encore de quitter Messine. «Avant de prendre la mer, disait-il, j'ai besoin de recevoir de nouveaux ordres.» Ces ordres, au gré du Souverain Pontife, se faisaient bien attendre. Philippe II, cependant, n'était-il pas un peu excusable d'hésiter à se séparer de la majeure partie de ses forces navales, quand les corsaires barbaresques venaient chaque jour insulter les côtes de la péninsule Ibérique, quand la révolte des Maures pouvait d'un instant à l'autre se rallumer? « Si la flotte du Turc, écrivait à Marc-Antoine le monarque espagnol, prenait une résolution différente de celle qu'on lui suppose, si nos États étaient exposés à ses attaques, accourez, je vous prie, avec toutes les galères rangées sous vos

ordres, et ne songez plus qu'à préserver les points menacés de l'invasion. Ce sera stricte justice : je crois pouvoir à l'avance compter sur vous. »

Ces appréhensions, exprimées à la date du 15 juillet 1570, étaient-elles sincères? Quel motif sérieux aurions-nous d'en douter? Est-ce bien envers le chef de la Chrétienté qu'on pourrait supposer Philippe II capable d'avoir voulu, de gaieté de cœur, manquer à ses engagements? Les scrupules d'une conscience dévote et méticuleuse à l'excès ne sont-ils pas le gage de la fidélité que le pieux souverain dut mettre à les remplir? Philippe II avait réuni à Messine trente-sept galères espagnoles, napolitaines et siciliennes : pour compléter le contingent promis au nonce du Pape, il prit à sa solde les douze galères de Jean-André Doria. Il ne lui en coûta pas moins de 120,000 écus par an.

Vers la fin du mois de juillet, les craintes qu'inspirait l'apparition d'Oulouch-Ali sur les côtes de Sicile se dissipèrent avec le départ de ce redoutable corsaire pour le Levant : le 12 août, l'escadre espagnole, conduite par Jean-André Doria, sortit enfin du port de Messine : Marc-Antoine l'attendait depuis quatre jours à Otrante. La traversée fut longue; Jean-André employa dix jours à l'accomplir. Le

20 août seulement la jonction si désirée s'opéra.

L'amiral de Philippe II avait alors trente et un ans. Le Père Guglielmotti nous montre ce Génois, fort apprécié à la cour d'Espagne, beaucoup moins prisé en Italie, sous un aspect vraiment peu séduisant. « Jean-André était long, dit-il, maigre, noir et mal fait; il avait la tête pointue, les cheveux crépus et en brosse, le nez camus, l'œil enfoncé dans son orbite, une grosse lèvre épaisse et pendante. On eût cru voir un corsaire barbaresque, plutôt qu'un gentilhomme génois. Sous ces traits difformes se cachaient pourtant un grand esprit, une âme intelligente et valeureuse, une sérieuse expérience de la mer, une profonde connaissance des hommes unie à la dissimulation la plus impénétrable et à l'art subtil de diriger fort habilement sa barque suivant le méridien de Madrid. » — « Jean-André a toujours été courageux », se contente de nous apprendre Brantôme. Tel ne fut pas après la bataille de Lépante l'avis des Italiens : nous reviendrons sur ce sujet.

La réputation des Doria comme hommes de mer a peut-être été surfaite : on est cependant obligé de reconnaître que cette réputation était, au seizième siècle, universellement établie. « Je vous prie instamment, écrivait Philippe II à Marc-Antoine, de

vous aider en tout, dans le combat, des avis de Jean-André, car je suis convaincu que son assistance vous sera très-utile pour obtenir un heureux succès. Nul n'a plus d'expérience, nul ne possède mieux la pratique du métier de la mer. »

A l'exemple de son grand-oncle, Jean-André était homme, en effet, à éblouir le vulgaire par ses combinaisons savantes. Il était, lui aussi, un grand tacticien. A la bataille de Lépante, où il faillit jouer le rôle de Villeneuve au combat d'Aboukir, de Dumanoir à la fatale journée de Trafalgar, Jean-André nous rendra le spectacle des énigmatiques manœuvres de Prévésa. Les Italiens crieront à la trahison, les juges impartiaux constateront de nouveau le danger de ces procédés de manœuvre familiers à toute une école.

CHAPITRE IV.

INACTION DE LA FLOTTE CHRÉTIENNE. — PRISE DE NICOSIE PAR LES TURCS.

La période des délais était passée : au bout de deux jours les amiraux réunis à Otrante se furent mis d'accord. Les deux flottes, la flotte pontificale et la flotte espagnole, se dirigèrent, par le chemin de la haute mer, vers Candie. Neuf jours de navigation les conduisirent au port. Il était temps : le commandant de la flotte vénitienne, mouillé dans la baie de la Sude, venait de recevoir de Chypre l'avis que Nicosie, assiégée par les Turcs, se trouvait à bout de résistance. Les Turcs avaient ouvert la première parallèle à deux cent soixante pas du fossé, la seconde à quatre-vingts ; la place avait déjà subi quinze assauts.

Un conseil de guerre fut tenu, le 3 septembre 1570, à la Sude. L'ennemi ne possédait pas plus de cent cinquante galères ; les alliés en pouvaient réunir deux cents, sans compter les douze galéasses.

L'armement des galères vénitiennes décimées à deux reprises par la maladie laissait, il est vrai, beaucoup à désirer. Les capitaines vénitiens refusaient, dans cette circonstance pressante, de s'en inquiéter outre mesure. Ils affirmaient qu'en armant, selon leur coutume, la moitié de leurs rameurs, ils pourraient encore opposer à l'ennemi quatre-vingts combattants par galère. Une revue générale de la flotte, passée par les trois généraux le 11 septembre, établit de la façon la plus irrécusable que, le jour du combat, on disposerait de 187 galères, 11 galéasses, 1 galion, 7 naves, de 206 vaisseaux en tout, portant 1,300 canons et 48,000 hommes, — 16,000 soldats, 32,000 mariniers et rameurs.

Que de temps perdu! Que d'hésitations, et que Venise avait donc raison quand elle voulait, dans cette conjoncture pressante, ne compter que sur elle-même et sur les secours personnels du Pape! Si Venise eût persisté dans ce sage dessein, Chypre était sauvée, la flotte ottomane très-probablement anéantie; la cité des Doges tenait tête à elle seule au plus vaste empire que le monde ait connu depuis la domination romaine. Nous trouverons dans toute cette campagne de 1570 une inoubliable leçon pour les profonds politiques qui, au lieu de

mettre leur confiance en d'héroïques efforts, la placent dans le vain espoir d'alliances mensongères et d'assistances tardives.

Les Turcs, eux, ne passaient pas de revues, ne discutaient pas sur la plus ou moins grande efficacité de leur armement : dans la nuit du 30 août, ils attaquaient les quatre bastions de Nicosie à la fois. L'assaut dura deux heures et ne se termina qu'au jour. Furieux de n'avoir pu prendre pied dans ces ouvrages dont le feu de son artillerie avait rasé les parapets, Moustapha préparait tout pour un assaut général. « Les soldats, dit de Thou, allèrent à la brèche avec tant d'impétuosité que, se poussant les uns les autres, ils montèrent, du premier effort, juqu'au haut de l'escarpe. » Là, ils se trouvèrent encore une fois arrêtés, perdirent beaucoup de monde et durent se replier sur leurs tranchées.

Moustapha reconnut avec rage qu'il lui fallait plus de troupes encore pour emporter la place. Il prit le parti d'écrire à Piali-Pacha, et n'hésita pas à lui demander de dégarnir la flotte des soldats qui en composaient la garnison. Piali, avec une audace que les Chrétiens auraient pu lui faire payer cher, détacha cent hommes de chaque galère. Il put envoyer ainsi au camp de Moustapha, sous la con-

duite d'Ali, le futur vaincu de Lépante, un renfort de vingt mille fantassins. Ce secours arriva devant Nicosie le 8 septembre.

Retenons bien cette date. Pendant que les chefs de la flotte alliée délibéraient sur la rade de la Sude, la flotte ottomane se trouvait complétement désarmée! Fut-il jamais occasion plus belle de combattre, chance plus favorable de prendre l'ennemi en défaut? L'incertitude qui préside aux mouvements d'une force combinée préserva les Turcs d'une destruction à peu près certaine. Le 9 septembre 1570, Moustapha réunit toutes ses troupes : il ne restait plus dans la ville que quatre mille hommes, dont cinq cents Italiens. L'assaut, cette fois, emporta toute résistance. Nicosie fut prise et saccagée, après quarante-huit jours de siége, ne manquant encore ni de vivres ni de munitions de guerre. « Tout ce que la cruauté, l'avarice, la brutalité peuvent commettre, y fut, au rapport de l'historien de Thou, exercé sur les hommes, sur les femmes et sur les enfants. » Le siècle était féroce; pour comprendre la férocité des Ottomans, il nous faut remonter encore de plusieurs centaines d'années dans l'histoire. Le contact des nations civilisées n'avait rien appris aux Turcs; ils restèrent jusqu'à la dernière heure des Uzbeks.

CHAPITRE V.

LA FLOTTE ALLIÉE SUR LA CÔTE DE CARAMANIE. — DÉBATS ORAGEUX ENTRE LES GÉNÉRAUX. — LA FLOTTE SE REPLIE SUR CANDIE.

Moustapha laissa deux mille hommes en garnison à Nicosie, s'empressa de renvoyer à Piali les soldats que le commandant de la flotte lui avait prêtés et se mit en marche pour aller, avec vingt-cinq pièces de canon, assiéger Famagouste. Le 22 septembre, il dressait son camp sous les murs de cette place, dernier boulevard des Chrétiens abandonnés par la flotte de la ligue.

Les alliés s'étaient enfin décidés, le 13 septembre, à mettre à la voile. Six jours auparavant, le 8, Piali-Pacha dégarnissait ses vaisseaux. Les huit ou dix jours perdus par les Chrétiens, après le conseil tenu, le 3 septembre, à la Sude, le sauvaient. Le vent, quand la flotte appareilla de la Sude, était favorable : pour éviter de se séparer, les galères

faisaient petite route et ne naviguaient que sous leur trinquet. Le 22, au moment même où Moustapha se présentait devant Famagouste, elles arrivaient à la hauteur de Castel-Rosso, sur la côte de Caramanie. Une forte brise soufflait alors du sud-est; la mer était grosse. Les galères de Venise et celles du Pape allèrent jeter l'ancre, les unes sur la rade de Cacamo, — en 1840, j'y cherchai vainement la flotte ottomane [1], — les autres à l'abri des îles Chelidonia.

Jean-André craignait une attaque des Turcs, il préféra demeurer sous voiles. On ne peut, à coup sûr, blâmer la prudence de Jean-André : le désastre de Zerbi était fait pour laisser une impression durable dans l'esprit de tous ceux qui en furent les témoins impuissants ou les victimes. L'amiral génois, seulement, eût peut-être bien fait de ne point accabler aussi constamment ses collègues du poids de son expérience et de ses connaissances techniques. « Il est vraiment fâcheux, ne cessait-il de répéter, que des généraux, d'ailleurs fort braves, soient aussi peu au courant des choses de la mer. » Ces généraux possédaient pourtant sur lui un grand avan-

[1] Voyez dans la *Marine d'autrefois* (E. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs, 10, rue Garancière, Paris), le chapitre VI, page 84.

tage : ils voulaient combattre; sa science s'épuisait à leur en faire manquer l'occasion.

Le départ de la flotte chrétienne n'avait point échappé à Piali. A peine Colonna, Zanne et Doria eurent-ils quitté Candie que les éclaireurs ottomans, qui les observaient, accoururent à Chypre. Piali ne met pas un seul instant en doute qu'une attaque sérieuse ne le menace : il fait décharger ses galères « des bagages, des gens inutiles, de tout ce qui n'est bon, dans une action de mer, qu'à embarrasser ». Ses vaisseaux de transport resteront devant Famagouste; ses galères, il les conduira au-devant de la flotte chrétienne. Piali-Pacha s'établit en croisière dans les eaux de Limasol. Si considérables que puissent être les forces de l'ennemi, Piali ne le laissera pas sans combat troubler les opérations de l'armée ottomane.

Je l'ai dit bien souvent : on prête toujours à son adversaire plus d'audace qu'en des circonstances analogues on n'en déploierait probablement soi-même. Piali ne courait aucun risque d'être attaqué. S'il voulait réellement livrer une grande bataille, c'était sur la côte de Caramanie qu'il devait aller chercher les Chrétiens : sur la côte de Chypre, il perdait son temps à les attendre.

Les funestes débats qui retinrent pendant dix-sept jours la flotte combinée dans les eaux de Candie laissaient aux généraux de la ligue peu d'espoir d'être utiles à une place qu'on savait, par des rapports certains, réduite depuis près d'un mois aux dernières extrémités. Néanmoins, le 22 septembre, on ignorait encore à bord des galères capitanes la reddition de la ville qui succombait dans l'assaut général du 9. Luigi Bembo, détaché de Candie en reconnaissance avec quatre galères d'élite et des chiourmes renforcées, n'avait point, depuis son appareillage, donné de ses nouvelles.

L'escadre de Venise et l'escadre pontificale répandaient leurs derniers vaisseaux au double mouillage qui leur offrait par le vent régnant un si précieux abri, quand on vit tout à coup Bembo apparaître. Bembo ralliait le général Zanne avec ses quatre galères, ramené des parages où croisaient les Turcs par cette grande brise de sud-est à laquelle la flotte combinée devait son rapide passage de la Sude à la côte de Cilicie. Bembo laisse tomber l'ancre, se jette dans sa chaloupe et se fait conduire à bord de la capitane de Venise. Sans échanger un seul mot avec les officiers groupés, pour le recevoir, sur l'espale, il entre précipitamment dans la chambre de

poupe. Girolamo Zanne l'y attendait avec anxiété. « Nicosie est perdue ! s'écrie Bembo. J'en apporte la nouvelle certaine. »

Girolamo Zanne, s'il eût bien compris l'intérêt de la République, aurait dominé son émotion et gardé pour lui seul le fatal secret. Il était trop tard pour secourir Nicosie, on arrivait à point pour attaquer la flotte turque. Isolé de sa flotte, Moustapha-Pacha eût vu se consumer peu à peu son armée en proie aux maladies, devant les forts remparts de Famagouste. Girolamo Zanne ne voulut rien dissimuler à ses collègues. Le grand conseil de guerre s'assembla sur-le-champ à bord de la capitane du Pape. La prise de Nicosie devait nécessairement fournir des arguments nouveaux aux esprits indécis, aux cœurs découragés. Zanne lui-même n'y apporta que des propositions timides. « La saison, dit-il, est trop avancée pour agir avec avantage sur les côtes de Chypre. Ne vaudrait-il pas mieux profiter des forces considérables dont nous disposons pour opérer ailleurs une grosse diversion, tout en nous rapprochant de l'Adriatique? Ne pourrions-nous, par exemple, aller attaquer Négrepont, la Morée ou d'autres îles de l'Archipel? » Dès qu'on rétrogradait, pourquoi s'arrêter à mi-chemin? Doria était

aussi bien fondé à demander, comme il ne manqua pas de le faire, que l'armée reportât ses efforts jusqu'à Valona ou jusqu'à Durazzo.

Le conseil fut fort orageux. Doria n'hésita pas à le prendre de très-haut avec les Vénitiens : « Que veulent donc faire, avec leurs misérables galères, ces gens-là? disait-il au marquis de Santa-Cruz[1],

[1] Alvarez de Bazan, marquis de Santa-Cruz. De tous les Bazan, le seul que la plupart des Français probablement connaissent, c'est le don César de Bazan de Victor Hugo. Les Bazan de l'histoire, famille originaire de la Navarre, furent pourtant une forte et noble race. On peut les suivre sans interruption depuis l'année 1127.

Iñigo Ximenès, Fortuño Iñigo, à qui sa femme Marie Ochoaz apporte en dot la seigneurie de Bazan, Pierre Fortuño, Sanche, Juan Perez, grand porte-étendard de Navarre, Ximenès, un autre Juan Perez, compté parmi les Ricos-Hombres du royaume, Gonzalve Jean, Jean Gonzalve et Garcia Gonzalez nous conduisent à l'année 1329 et au dixième seigneur de Bazan, Juan Gonzalez, mort en 1379.

De Juan Gonzalez nous passons à Pierre Gonzalez, onzième seigneur de Bazan, premier seigneur de Palacios de Valduerna, San Pedro de la Tarce, La Bañeza, Ceynos, Villa-Major et Boñal, mort en 1421 ; puis à Pierre de Bazan, mort en 1429; à un autre Pierre, treizième seigneur de Bazan, créé vicomte de Valduerna, en 1456, par le roi de Castille Henri IV.

Le fils cadet de Pierre, Alvarez, seigneur de Finelas et de Gorafe, épouse, en 1490, Marie-Manuel de Solis, fille de Ferdinand Gomez de Solis, duc de Badajoz. Cet Alvarez est le véritable fondateur de la grandeur de la famille. Il s'est distingué dans la guerre de Grenade : les Rois Catholiques, Ferdinand et Isabelle, lui font don de la commanderie de Castelverde, dans l'ordre militaire de Saint-Jacques. Castelverde était un bourg fortifié : Alvarez, en 1487, l'a enlevé aux Maures.

Le fils du premier seigneur de Finelas et de Gorafe, Alvarez, second du nom, marchera glorieusement sur les traces de son

répétait-il à don Juan de Cardona. Leurs vaisseaux sont en partie désarmés, et le moindre vent du nord

père. En 1525, il épousera Anne de Guzman, fille de Diego Ramirez de Guzman, comte de Teba; en 1533, l'empereur Charles-Quint le nommera, dans la Méditerranée, capitaine général des galères espagnoles. En cette qualité, Alvarez II prendra part à l'expédition de Tunis et contribuera puissamment à la prise de la Goulette. En 1544, il devient par une nouvelle faveur du souverain général de la mer Océane; bat, sur les côtes de la Galice, la flotte française, associée, disent les chroniqueurs, à un pirate qui a su se rendre redoutable, et lui prend vingt-sept vaisseaux.

De l'union d'Alvarez II avec Anne de Guzman, est né le fameux Alvarez de Bazan, marquis de Santa-Cruz, seigneur de Finelas, de Gorafe et de Viso, grand d'Espagne, époux en premières noces de Juana de Zuniga et Avellaneda, fille de François, quatrième comte de Miranda; en secondes noces de Marie Manuel de Benavides, fille de François, cinquième comte de San-Stefano.

Le marquis de Santa-Cruz est encore réputé aujourd'hui le meilleur marin qu'ait possédé l'Espagne à la fin du seizième siècle. « S'il eût commandé la grande Armada, le résultat de l'expédition, affirment les historiens contemporains, eût été très-différent. » Il est certain que le marquis fit, dans la journée du 7 octobre 1571, un excellent usage de la réserve qui lui était confiée; il est également certain qu'en conduisant des galères aux Açores quelques années plus tard, il donna une singulière preuve d'audace maritime. Jamais bâtiments à rames ne s'étaient aventurés aussi loin.

Le 26 juillet 1582, Santa-Cruz détruira, dans les eaux de l'île Saint-Michel, la flotte qui se proposait de débarquer aux Açores, à la tête d'une armée recrutée en France, le prétendant au trône de Portugal, don Antonio, petit-fils illégitime d'Emmanuel, plus connu sous le nom de prieur de Crato. (Voyez les détails de cette expédition dans : *les Marins du quinzième et du seizième siècle*, tome I.

Le marquis de Santa-Cruz abusa cruellement de sa victoire. « Je ne m'étendrai pas sur ses louanges, dit Brantôme, encore qu'il en mérite de plus hautes que les miennes; mais il me siérait mal de dire tant de bien de celui qui a fait mourir le plus grand de mes amis et fait trancher la tête à tant d'honnêtes gentilshommes fran-

mettrait sur le flanc leurs soldats[1]. » Les ordres de Philippe II étaient formels : Jean-André devait

çais... En son combat naval Philippe Strozzi (fils du maréchal Pierre Strozzi et neveu de Léon Strozzi, prieur de Capoue) fut très-mal assisté. Lorsqu'il vit venir à soi l'armée que conduisait le marquis de Sainte-Croix, il eut telle envie d'aller à lui, qu'étant son navire lourd et mauvais voilier (car c'était une grosse hourque de Flandre), il s'en ôta et se mit dans un vaisseau plus léger, où était M. de Beaumont, lieutenant de M. de Brissac, et, sans autrement temporiser, vint cramponner l'amiral. Ils combattirent main à main longuement. Mais, étant blessé d'une grande mousquetade à la cuisse et assez près du genou, ses gens s'en effrayèrent et se mirent à ne plus rendre de combat. Si bien que l'Espagnol entra dedans fort aisément, et, s'étant saisis de lui, ils le menèrent au marquis de Sainte-Croix. Celui-ci, le voyant en si piteux état, dit qu'il ne ferait qu'empester et salir le navire, et qu'on l'achevât. Ce qu'on fit, en lui donnant deux coups de dague, puis ils le jetèrent dans la mer. »

Sir Francis Drake ne tarda guère, — le ciel en soit loué! — à venger Strozzi : au mois d'avril 1587, l'intrépide corsaire vient répandre l'effroi et la dévastation de Cadix à Lisbonne, de Lisbonne aux Açores. Trois mois se passent avant que Santa-Cruz puisse mettre à la voile pour défendre ces rivages si cruellement insultés. Il part enfin, mais ne rencontre plus en mer que la tempête. Au mois d'août, le général de la mer Océane rentre à Lisbonne avec une flotte entièrement désemparée. La santé du plus illustre des Bazan ne résista pas à cette épreuve. Une fièvre continue enleva le grand marquis de Santa-Cruz à son roi, au moment même où les services d'un marin aussi consommé auraient été le plus nécessaires à l'Espagne. Alvarez de Bazan meurt à Lisbonne au mois de février 1588. Nous le connaissons maintenant. Nous le verrons, ce me semble, avec plus d'intérêt combattre à Lépante.

Autant qu'il dépendra de moi, nous saurons ce qu'étaient les hommes rangés, le 7 octobre 1571, autour de don Juan d'Autriche.

[1] Quelques écrivains ont voulu faire remonter jusqu'au règne de Louis le Débonnaire la noblesse des Cardona. La seule chose qu'on puisse affirmer avec quelque certitude, c'est que cette famille a

avant la fin d'octobre avoir ramené sa flotte en Sicile.

pendant plusieurs siècles tenu un très-haut rang en Catalogne. Le 4 décembre 1375, le roi don Pèdre d'Aragon érige en comté le fief du vicomte Hugues de Cardona. Le 7 avril 1491, le cinquième comte, Juan Ramon Folch, devient, par la grâce de Ferdinand le Catholique, le premier duc de Cardona.

Le cousin de Juan Ramon Folch, Raymond de Cardona, premier duc de Soma, comte d'Oliveto, cinquième baron de Belpuig, vice-roi de Naples en 1509, est resté, si je ne m'abuse, la grande illustration d'une maison destinée à hériter un jour des titres et des biens de Gonzalve de Cordoue. « Quand le roi d'Espagne Ferdinand et les Vénitiens s'unirent contre les Français, Raymond de Cardona, dit Imhof, eut le commandement de toutes les troupes coalisées. La guerre finie, il reprit le gouvernement de Naples et y termina ses jours le 10 mars 1523. »

Brantôme fait mourir Raymond de Cardona « d'une canonnade devant Gaëte ». — « Les Italiens, Français et Espagnols, dit-il, le blâment d'avoir fait une assez honteuse retraite à Ravenne, pour le rang de général qu'il tenait, et pour avoir tant bravé et piaffé au partir de son gouvernement. »

Don Juan de Cardona, commandeur de Museros, que nous avons rencontré au siége de Malte (voyez les *Chevaliers de Malte,* t. I, p. 61 à p. 69), que nous retrouverons à Lépante, était le second fils d'Alphonse, troisième seigneur de Guadalete, amiral d'Aragon. Il descendait par son bisaïeul, Hugues de Cardona, premier seigneur de Guadalete, de Juan Ramon Folch, vulgairement appelé « Tête de saint Jean-Baptiste », et de Jeanne d'Aragon, fille d'Alphonse, duc de Gandia. Sanche, son frère aîné, amiral d'Aragon comme son père, porta le premier le titre de marquis de Guadalete.

Juan de Cardona épousa Aloisia de Borgia Lansol, fille de Jean, baron de Castelnou. Il mourut, suivant Imhof, en 1583.

Un ouvrage récent qu'on ne consultera pas sans fruit, — *I Napoletani a Lepanto,* par Luigi Conforti, — ouvrage publié à Naples en 1886, nous apprend que « don Juan de Cardona, général des galères de Sicile, s'était adonné à l'étude des lois ». — « Philippe II, poursuit M. Luigi Conforti, l'envoya d'abord comme premier séna-

Zanne et Colonna sentaient bien qu'une pareille mesure ne serait pas seulement l'abandon de Famagouste : ils y voyaient avec juste raison la dissolution certaine de la ligue. Aussi ne se lassaient-ils pas d'insister pour que la flotte entière, si l'on se résignait à suspendre jusqu'à la saison prochaine toute opération, hivernât du moins à Candie : on se trouverait alors, sans délai, sans négociations nouvelles, prêt à entrer en campagne, dès les premiers jours du printemps. Famagouste, les généraux vénitiens l'espéraient, pourrait tenir par ses propres forces, sans secours jusqu'à cette époque. L'éventualité d'un hivernage dans le Levant n'était-elle

teur à Milan, puis le nomma son représentant dans le conseil de Naples, lui confiant en même temps la charge d'inspecteur du patrimoine royal. Don Juan de Cardona fut, en cette qualité, chargé de vérifier les comptes de la ligue dans l'expédition de Lépante. Sa bonne administration sut augmenter de plus d'un million de francs les revenus du patrimoine royal. »

N'y aurait-il pas là quelque confusion? Imhof nous parle d'un Antoine de Cardona, fils de Ferdinand, amiral de Naples, et de Béatrice de Cordova, petite-fille et héritière de Gonsalve de Cordoue, le grand capitaine, qui fut à la fois, s'il en faut croire son épitaphe, un vaillant homme de guerre et un jurisconsulte distingué. Cet Antoine de Cardona, commandeur de Séville et Niebla dans l'ordre de Calatrava, que Philippe II, grand appréciateur de son bon sens, se plaisait à nommer le *duc de Seso,* est mort à Valladolid au mois de janvier 1606, à l'âge de cinquante-cinq ans. *Vir integritate, religione, prudentia singulari, artium pacis ac belli sciens.*

pas, au moment d'un départ si tardif, tacitement prévue par les coalisés? Que disaient les instructions données par le Grand Maître de Malte à Giustiniani? « Si Marc-Antoine désire que nos galères hivernent dans le Levant avec les galères de Sa Sainteté, n'hésitez pas à lui obéir. »

Giustiniani, général des galères de Malte, eût été dans son rôle en se soumettant sans murmure à la suprématie du général de l'Église. Doria était bien loin de se croire tenu envers Marc-Antoine à autant de condescendance. « Pour me commander, lui répondait-il avec hauteur, il vous faudrait avoir l'autorité de don Juan d'Autriche. » Habitués à traiter l'Italie en terre conquise, les officiers espagnols ne se montraient pas mieux disposés que l'amiral génois à subir l'ascendant du capitaine général de la ligue. Ils oubliaient ou affectaient à dessein d'oublier que ce capitaine général était en même temps chevalier de la Toison d'or et grand connétable du royaume de Naples. Chacun a les défauts de ses qualités : la race espagnole a gardé, dans ses plus grandes heures d'abaissement, l'intraitable fierté d'une vieille maison. Qu'était-ce au temps de ses prospérités, quand le soleil ne se couchait pas sur les États du fils de Charles-Quint? « Je n'ai reçu,

s'écriait d'Avalos [1], l'ordre d'obéir qu'à mon général. — J'ai pourtant commandé à des gens qui valaient mieux que vous! répliquait dédaigneusement Colonna. — Pour ça non! » riposta, en se levant, le visage enflammé de colère, l'orgueilleux d'Avalos.

Les épées allaient-elles donc sortir du fourreau? Doria le craignit : d'un ton à la fois ferme et suppliant il invita d'Avalos à se retirer. L'alliance si

[1] Charles d'Avalos, prince de Montesarchio, était le second fils du marquis del Guasto et de Marie d'Aragon, fille de Ferdinand, duc de Montalte. Il eut pour parrain Charles-Quint. Son frère aîné, le marquis de Pescaire, vice-roi de Sicile, était réputé pour sa bonne grâce et sa vigueur sous les armes. « Don Carlos, nous apprend Brantôme, ne lui cédait en rien. Encore le tenait-on plus beau. Aussi parmi les dames était-il bien venu; ce qui faillit lui coûter cher en Espagne. Pour l'amour d'une dame en la cour, il se prit de querelle et fit quelques excès. Il était perdu s'il ne s'était jeté dans une église. Il y demeura quelques jours, se sauva déguisé à travers l'Espagne et finit par gagner Naples par mer. Là il apprit la sentence rendue contre lui. Il fallut qu'il s'en allât en exil en l'île de Lipari, la plus chétive île pour être habitable de tout le Levant, car il n'y croît que des câpres et câpriers. Il y demeura assez d'années, jusqu'à ce que don Juan d'Autriche lui portât son rappel et le menât avec lui servir son roi sur mer. »

« Charles d'Avalos, écrit M. Conforti, cousin de Marc-Antoine Colonna et commandant de l'infanterie dans la flotte espagnole, était au nombre des chevaliers qui prirent une part active aux préparatifs de la sainte Ligue. Il eut une vive altercation avec Colonna, comme le constate une lettre adressée par Colonna à Doria, du port de Tristano (île de Scarpanto), le 20 septembre 1570.

« Le 2 septembre 1571, il reçut de don Juan d'Autriche le commandement de toutes les naves. »

péniblement élaborée par le Pape se trouvait de fait rompue. On partit cependant avec l'intention d'opérer la retraite en bon ordre et de naviguer de conserve jusqu'à Candie. Il ne fallait pas s'exposer à rencontrer, pendant qu'on opérerait ce mouvement rétrograde, les Turcs en forces supérieures : c'eût été un fâcheux dénoûment pour cette triste campagne.

La tempête acheva néanmoins ce que la discorde des chefs avait préparé. A la hauteur de Rhodes, la flotte, assaillie par un vent violent, se dispersa. Malgré tous ses efforts pour rester réunie, elle erra quelque temps d'une île à l'autre, coupée en cinq ou six tronçons. Une galère vénitienne s'ouvrit pendant la tourmente et périt avec son équipage. Doria triomphait : n'affirmait-il pas sur la côte de Caramanie que la saison des opérations maritimes était passée? Les alliés parvinrent cependant à se rejoindre sous l'île de Scarpanto. On tint de nouveau conseil. Les Turcs étaient loin : on pouvait désormais sans danger se séparer.

« C'est folie, répétait avec amertume Jean-André, de vouloir, à l'époque de l'année où nous sommes, s'obstiner à faire naviguer les trois escadres ensemble. Où trouverons-nous des ports assez vastes pour

nous recevoir? » Sans se préoccuper de ce qu'en penseraient ses collègues, il mit, en partant de Scarpanto, ses actes d'accord avec ses paroles, et arriva quatre jours avant les deux autres escadres à Candie. Peut-être même se fût-il épargné cette relâche, s'il n'eût eu à renouveler ses vivres. Le 5 octobre, inquiet pour la sûreté de son escadre dont plusieurs vaisseaux avaient chassé sur leurs ancres, il déployait ses voiles et faisait route cette fois pour la Sicile.

Qu'auraient pu gagner, après cette séparation, Colonna et Zanne à rester dans les eaux de Candie? Deux galères de Marc-Antoine avaient été complétement désemparées, dans la traversée de Scarpanto à la Canée; treize galères vénitiennes s'étaient perdues sur divers points de l'île : la charge de pourvoir pendant six longs mois à la subsistance de nombreux équipages aurait imposé un grand sacrifice aux Candiotes; elle eût en outre épuisé tous les magasins de réserve. Girolamo Zanne et Marc-Antoine Colonna reconnurent d'un commun accord la nécessité de renoncer à leur premier dessein : Zanne laissa Candie sous la garde d'une division confiée à Quirini, et revint à Corfou en compagnie de Marc-Antoine. Son commandement n'avait été

qu'une suite de désastres et de déceptions : le Sénat le remplaça par Sébastien Veniero.

Doria eût mérité un traitement plus sévère : le Souverain Pontife et Venise rejetaient sur lui seul la déplorable issue de l'expédition. La rigueur de la saison semblait pourtant s'appliquer à donner raison aux scrupules de son expérience : il sut habilement tirer parti d'incidents qu'il pouvait se vanter d'avoir prévus. L'appui de Philippe II ne lui manqua pas plus en cette occurrence que celui de Charles-Quint n'avait fait défaut à son grand-oncle. Jean-André garda donc, malgré la funeste influence exercée par ses lenteurs calculées et par ses conseils, la réputation du plus grand homme de mer de l'époque. C'est là un titre qui s'obtient aisément, quand on a pour juge un public facile à éblouir et incapable d'aller au fond des choses. Le plus sûr est encore de décerner la palme aux résultats. A quoi sert la science, si elle ne sert à vaincre?

La belle campagne, en vérité, que cette campagne de 1570! Elle aura du moins, pour ceux qui la méditeront, un avantage : ils y apprendront le danger et presque toujours le néant des coalitions. J'ai fait campagne à trois, j'ai entendu un puissant souverain se plaindre d'avoir été obligé de faire cam-

pagne à deux : je souhaite à mon pays de n'avoir jamais dans ses entreprises ou pour sa défense à compter que sur lui-même. Pour que Jupiter, inclinant la tête, se déclare pour nous, pour qu'il fasse retentir sa foudre à notre droite, il ne faut qu'une chose : que nos volontés s'unissent! Ce jour-là, si l'on nous attaque, prenons gaiement le repas du matin, — le fameux café des zouaves, — et marchons tous ensemble au combat.

Νῦν δ'ἔρχεσθ' ἐπὶ δεῖπνον, ἵνα ξυνάγωμεν Ἄρηα.

(*Iliade,* chant II, vers 381.)

TROISIÈME PARTIE.

LA SAINTE LIGUE.

CHAPITRE PREMIER.

LE ZÈLE DE PIE V.

Il avait fallu près d'une année pour décider l'Espagne et Venise à se liguer contre la puissance ottomane : à quoi bon? Le Souverain Pontife aurait aussi bien fait de s'épargner la peine de tant de démarches. L'Espagne et Venise coalisées s'étaient montrées plus impuissantes que chacun de ces États ne l'eût été s'il se fût contenté d'agir avec ses propres forces. Tout autre que Pie V se serait découragé : la foi heureusement ne se décourage jamais : c'est ainsi qu'elle transporte les montagnes. Quinze ans avant son élection, Michel Ghisilieri était entré à Rome dans le pauvre appareil d'un simple moine; il cheminait à pied, faute de monture : aujourd'hui

il entreprenait une seconde fois de soulever l'Europe par sa parole et faisait face à la fois aux huguenots et aux Ottomans, ces deux grands ennemis du catholicisme. Quelle tiédeur cependant chez tous ces princes chrétiens, dont le plus fervent, Philippe II, marchandait âprement ses secours au Saint-Siége et ne trouvait à lui envoyer qu'un Doria pour tenir la place de Godefroi de Bouillon! La voix de saint Dominique eût-elle été, dans ce siècle lâchement indifférent, mieux écoutée que celle de Pierre l'Ermite? Hélas! les princes, gagnés aux artifices d'une politique mondaine, ne montraient guère plus de zèle à s'armer contre l'hérésie des modernes Albigeois que contre les empiétements du Grand Seigneur.

Les Jésuites s'étaient longtemps efforcés, disait-on, pour mieux assurer leur empire, de retenir le roi de Portugal, Dom Sébastien, dans un célibat aussi funeste aux intérêts de sa couronne qu'à ceux de son peuple : le légat du Pape réussit à vaincre les répugnances que Dom Sébastien témoignait pour le mariage. Cédant enfin au vœu formellement exprimé par Pie V, ce prince chevaleresque consentit à solliciter la main de Marguerite de Valois, sœur du roi de France Charles IX. Il ne demandait pour dot au

fils de Catherine de Médicis que l'engagement de se joindre à la ligue contre les Turcs. Quelle nouvelle pouvait mieux réjouir le cœur du Saint-Père? Par quel signe le ciel eût-il plus manifestement témoigné qu'il se rendait à sa pieuse insistance?

Une cruelle déception attendait le Souverain Pontife. Charles IX était bien disposé à marier sa sœur Marguerite, mais ce n'était pas au roi de Portugal qu'il destinait la main de cette princesse; c'était un prince notoirement hérétique, un parent au troisième degré, Henri de Bourbon, fils de Jeanne d'Albret, qu'il lui choisissait pour époux. Le roi de France osait réclamer de Pie V les dispenses nécessaires à la célébration de cet acte impie. Voilà où en était arrivée, en 1571, la grande monarchie de saint Louis et de Charlemagne!

« Cette union, écrivait-on au Pape, allait rapprocher les partis et rendre la tranquillité au royaume. » Rapprocher les partis! c'est-à-dire pactiser bassement avec l'erreur, renier l'infaillibilité de l'Église catholique, imprimer une tache ineffaçable au nom du Roi Très-Chrétien! Quand l'étrange requête fut soumise à son approbation, le Saint-Père poussa un profond soupir. « Je ne pouvais, dit-il, apprendre une pire nouvelle. Quant aux dispenses, ajouta-t-il

en portant la main à son cou, je mettrais plutôt ma tête sur le billot que de les accorder. »

Le scandale cependant n'est pas consommé; peut-être est-il encore temps de le prévenir. Pie V expédie sur-le-champ un cardinal légat auprès de Charles IX. Il était difficile que la jeune âme du Roi résistât aux remontrances énergiques qui lui venaient d'une source si vénérée. Charles IX se résolut à ouvrir son cœur au légat. « Vous pouvez, lui dit-il, donner au Saint-Père l'assurance que si je me résigne à conclure cette union avec le Navarrais, ce n'est que pour venger Dieu de ses ennemis et pour châtier comme ils le méritent des rebelles. L'avenir le montrera. » Entré dans la voie des confidences, le fils de Catherine de Médicis ne s'arrêta pas à mi-chemin. Le mariage du prince de Navarre amènerait à Paris l'amiral de Coligny et les principaux chefs des huguenots. « Je veux, ajouta le Roi, punir ces malfaiteurs, ces félons, les faire tailler en pièces, ou perdre ma couronne. Le Souverain Pontife ne m'a-t-il pas de tout temps exhorté à ne point supporter de si grandes injures? Pour en tirer vengeance, je ne découvre pas de plus sûr moyen que d'inspirer à ces hérétiques une fausse sécurité : j'ai vainement tenté toutes les autres

voies. » En prononçant ces mots, le Roi retira de son doigt une bague surmontée d'un diamant de grand prix. « Voilà, dit-il, les arrhès de mes promesses. Je vous donne ici ma foi de ne jamais m'écarter de l'obéissance que je dois au Saint-Siége. »

Vit-on jamais perversité plus naïve, et pourrait-on, en stricte équité, juger les hommes de cette époque avec les idées d'un siècle plus éclairé? Reconnaissez pourtant, même dans le fanatisme le plus étroit et le moins raisonneur, les lumières naturelles d'une honnête conscience : un Borgia aurait octroyé sur-le-champ les dispenses; Pie V ne les accorda jamais. Quelques subtilités qu'on employât pour vaincre sa résistance, le Pontife demeura aussi inébranlable que l'eût été le moine. « Pie V, nous apprend son biographe, jugeait suivant Dieu et entendait les choses autrement. » Son successeur réprouva-t-il avec la même énergie la politique cauteleuse de la cour de France? Il ne m'appartient pas d'éclaircir ce problème historique : je rappellerai seulement que Pie V mourut le 1er mai 1572, et que la Saint-Barthélemy eut lieu le 24 août de la même année.

Si la France n'eût point été aussi absorbée par ses embarras intérieurs, si le Portugal, comme le

roi Dom Sébastien en avait exprimé l'intention, eût attaqué la puissance ottomane dans la mer Rouge et dans le golfe Persique, si l'Autriche et la Pologne eussent agi avec la vigueur que le Pape les pressait de déployer du côté de la Hongrie, le fardeau eût paru moins lourd aux États de la Méditerranée. Il était dur pour l'Espagne et pour l'Italie, en face de l'indifférence évidente du reste de la Chrétienté, de s'attaquer seules au colosse musulman, d'exposer leurs flottes, gage de sécurité d'un littoral souvent assailli, dans une aventure qui serait suivie, en cas d'insuccès, des plus sanglantes représailles.

La première armée de la Ligue, armée presque entièrement composée d'Italiens, s'était dissoute sous les plus frivoles prétextes : comment se flatter de pouvoir en rassembler de nouveau les tronçons? Pie V ne cessait d'assiéger Dieu de ses prières. « Les violents, dit l'Écriture, prennent le ciel d'assaut. » Quand Pie V crut avoir en quelque sorte forcé la volonté divine, il réunit les délégués du Roi Catholique, le cardinal Granvelle [1], le cardinal

[1] Pendant bien des siècles, on pourrait même dire jusqu'à la révolution de 1789, l'état ecclésiastique fut, sinon l'unique chemin, du moins le chemin le plus assuré que pussent prendre les familles plébéiennes pour s'élever au-dessus de leur condition. Une seule génération suffisait cependant bien rarement pour fournir un prélat

Pacheco, don Juan de Zuniga, et l'ambassadeur des Vénitiens, Suriano. « L'état de la Chrétienté,

à l'Église. En toute chose, à cette époque lointaine, il fallait mettre le temps. L'élévation graduelle et patiente des Perrenot franc-comtois rappelle jusqu'à un certain point l'élévation des Peel dans la libre Angleterre. L'aïeul est forgeron, le père avocat, puis chancelier de l'empereur Charles-Quint : le fils de l'avocat, le petit-fils du forgeron, devient cardinal. « Il n'y a cardinal, dit Brantôme, qui ne se compare aux plus grands princes de la chrétienté. » De cardinal à vice-roi, à premier ministre, il n'y a qu'une fonction de plus ; la chose ne mérite pas qu'on y voie un accroissement de dignité.

Antoine Perrenot de Granvelle, évêque d'Arras à l'âge de vingt-cinq ans, puis archevêque de Besançon, cardinal enfin, au mois de février 1561, était né à Ornans, le 20 août 1517. Son père, Nicolas Perrenot, seigneur de Granvelle, mort à Augsbourg en 1550, eut d'une bourgeoise de Besançon, Nicole Bonvalot, quinze enfants. L'évêque d'Arras était le quatrième.

En 1559, nous trouvons Antoine Perrenot à la tête des conseillers dont Philippe II voulut entourer sa sœur naturelle, Marguerite, duchesse de Parme, lorsqu'il la nomma régente des Pays-Bas. Le gouvernement des Flandres usait promptement tous ceux que le roi Philippe II en chargeait. En 1563, les cheveux de Granvelle ont blanchi, et la régente déclare son maintien à Bruxelles « contre le gré des seigneurs », impossible. Granvelle est invité à se rendre auprès de sa mère qu'il n'a pas vue depuis quatorze ans. Rome offrira bientôt un champ plus vaste et surtout un champ moins ingrat à l'activité de l'ancien évêque d'Arras. « Le pape Pie V, écrit-il le 23 décembre 1566, est un doux et saint personnage, mais il est malavisé par moments. » Granvelle, lui, n'est pas « un doux et saint personnage ». Ses galanteries sont notoires, ses intrigues politiques peu scrupuleuses : on ne peut mettre en doute sa puissance de travail ni sa sagacité. C'est à ses habiles instances que le roi d'Espagne doit, dit-on, les deux taxes que le consistoire l'autorise à lever sur les biens de l'Église : la *cruzada* et l'*escusado*. Sur ces entrefaites, Philippe II apprend que le vice-roi de Naples, le duc d'Alcala, est mourant : le cardinal Granvelle est investi

leur dit-il, est tellement chancelant que le moindre vent, humainement parlant, suffirait pour l'abattre.

de la vice-royauté avant même que ce poste envié soit vacant : le 10 avril 1571, il est reçu en grande pompe sur le môle de Naples. « Deux mois après, nous apprend M. Conforti, un échafaud est dressé dans la chapelle de l'archevêché. Douze dames d'origine catalane, qui, pendant plusieurs années, avaient professé secrètement les erreurs du judaïsme, abjurent leur foi criminelle et embrassent les croyances de l'Église. Deux vieilles femmes, plus obstinées, s'y refusent : on les envoie à Rome, où elles sont exécutées publiquement. »

Au mois de mai 1547, don Pedro de Toledo avait voulu établir l'inquisition à Naples. « Il en résulta, dit M. Lalanne, de grands troubles qui durèrent plusieurs mois. » — « Ce joug d'inquisition, remarque Brantôme, était insupportable, tant pour être nouveau que pour être fâcheux bien fort. » Le cardinal Granvelle s'y prit plus adroitement : avec le secours de Rome, il put se passer de l'intervention d'un tribunal dont les Napolitains ne voulaient entendre parler à aucun prix.

On a reproché à Granvelle d'avoir mis peu de zèle à seconder les efforts de don Juan après la bataille de Lépante; quelques écrivains ont même voulu le rendre responsable de la perte de la Goulette et de Tunis, au mois d'août 1574. « Je me trouve, écrivait don Juan, sans un seul réal en caisse, et je dois des centaines de milliers de ducats. » Le royaume de Naples pouvait-il donc, aussi facilement qu'on l'a prétendu, venir en aide au vainqueur de Lépante? Le royaume de Naples était riche, presque aussi riche que les Flandres; comme les Flandres, le royaume de Naples était épuisé.

A l'âge de soixante-deux ans, au mois d'avril 1579, le cardinal Granvelle se voit brusquement appelé à Madrid. Pour remplacer Antonio Perez que la prison attend, pour conduire les affaires d'Italie, d'Allemagne, de France, des Pays-Bas, le roi Philippe II n'a trouvé dans ses vastes États qu'un seul homme : l'ancien conseiller de Marguerite de Parme. Granvelle est, après le fils de Charles-Quint, le personnage le plus important du royaume. Mal-

Tournons les yeux vers le peu de catholiques qui subsistent : que de discordes! que de vues intéressées! Je ne manquerai pas cependant aux obligations que m'impose ma qualité de Père commun des fidèles : avant de m'en remettre à Dieu, je tenterai tous les moyens humains pour unir les forces chrétiennes contre le plus grand ennemi du christianisme. Et d'abord, je m'adresserai au Roi Catholique et à la république de Venise, car ce sont les deux puissances dont les États sont le plus exposés aux ravages des Turcs. Grâce à Dieu, j'ai trouvé les esprits de vos princes bien disposés : il appartient maintenant à votre sagesse et à votre prudence, dans une occasion qui parle pour elle-même, de conclure une ligue qui puisse réprimer l'insolence et la furie de ces chiens enragés, leur interdire au moins tout accroissement de forces.

« Quand, à la voix du pape Urbain II et d'un simple moine, les princes et les peuples chrétiens s'armèrent pour détruire dans l'Orient l'empire de

heureusement, Granvelle arrive trop tard : la décadence est déjà prononcée; le nouveau collaborateur de Philippe II ne l'arrêtera pas. L'ennemi des Colonna, s'il ne meurt pas, comme le veut la chronique rappelée par Litta, d'une attaque d'apoplexie, meurt du moins accablé par sa tâche, le 22 septembre 1586, après sept années d'un labeur dont le plus fructueux résultat a été la conquête du Portugal en 1581.

Mahomet, ce fut par Constantinople que leurs armées passèrent. La chose serait impossible aujourd'hui, mais Dieu, qui ne veut pas abandonner la Chrétienté, et qui, dans ses colères mêmes, garde un fonds de miséricorde, nous a envoyé l'occasion de conserver le royaume de Chypre et d'en acquérir d'autres : la postérité nous reprocherait notre négligence, si nous laissions passer une opportunité dans laquelle nous avons si manifestement la justice pour nous, comme on l'a d'ailleurs toujours quand on combat les Infidèles. Si je croyais que ma personne pût être utile à cette entreprise, je serais heureux, croyez-le bien, de m'associer à vos périls, d'y verser mon sang, d'aller des premiers mourir pour la gloire de Dieu et pour l'avantage de la république chrétienne. »

De tels accents n'ont jamais laissé les hommes insensibles. Profondément émus, les délégués du roi d'Espagne et l'ambassadeur de Venise se retirèrent sur-le-champ, avec les cardinaux désignés par le Pape, pour délibérer. Mettre d'accord l'Espagne et Venise, la seule puissance qui conservât son indépendance en Italie, n'était pas chose facile. La hauteur des ministres du Roi Catholique faillit, dès le début, tout rompre : les Espagnols affectaient

de ne voir dans les Vénitiens que des suppliants; les Vénitiens, de leur côté, déclaraient que ce n'étaient pas eux, mais bien le Pape, qui pressait les princes chrétiens de s'unir contre le Turc : dans cette ligue dont ils n'avaient pas eu les premiers la pensée, ils entendaient ne pas occuper une situation inférieure à celle du roi d'Espagne. On ne peut qu'admirer la fierté d'une république exposée à de si grands désastres : comme les Romains, Venise aurait mis en vente le champ sur lequel Annibal était campé. Pie V pouvait seul trancher le différend : il était déjà l'âme de la ligue; il consentit à en devenir le chef déclaré. Le vaillant pontife méritait ainsi doublement de voir son nom éternellement attaché au souvenir glorieux de la bataille de Lépante.

Les plénipotentiaires de Philippe II voulaient que la ligue n'eût point seulement en vue l'abaissement du Grand Turc et la délivrance de Chypre; ils exigeaient que cette coalition fût en même temps dirigée contre tous les Infidèles, notamment contre les Maures de la côte barbaresque et contre le sultan du Maroc. La convention, conclue après de longs débats, leur donna satisfaction sur ce point : chaque année, au mois de mars, ou au plus tard au mois

d'avril, les forces confédérées se réuniraient dans les mers du Levant : les capitaines aviseraient alors à s'en servir, suivant les circonstances, pour le plus grand dommage de l'ennemi commun et pour le plus grand bénéfice des puissances contractantes. Ces forces se composeraient de deux cents galères, cent naves, — remarquez la proportion croissante des navires à voiles, — cinquante mille soldats d'infanterie, quatre mille cavaliers et cinq cents artilleurs.

Avec un pareil armement on pouvait tout se promettre. Les frais naturellement seraient considérables : on crut devoir les évaluer à six cent mille écus par mois. Le Roi Catholique supporterait trois sixièmes de la dépense totale; la Seigneurie de Venise, deux sixièmes. Quant au dernier sixième, il parut juste de l'imputer au Saint-Siége. Le Pape aurait donc à fournir chaque mois pour sa part cent mille écus.

Le zèle de Pie V ne répudiait assurément aucune charge : ses revenus, par malheur, n'étaient pas au niveau de son zèle. Les secours envoyés à Malte et en Allemagne avaient épuisé le trésor pontifical. « Que Pie V, répliquait Suriano, ait recours aux moyens qu'ont si souvent employés ses prédécesseurs !

Sixte IV ne disait-il pas qu'un Pape ne saurait manquer d'argent, tant qu'il lui reste une main pour signer et une plume pour écrire? Voulait-on se procurer en quelques mois près d'un million d'écus? il suffisait d'aliéner un certain nombre de bénéfices. »

« Vous connaissez bien peu, répondaient les cardinaux, la nature du Saint-Père! Si pour faire réussir le dessein le plus cher à son cœur, il lui fallait créer un scandale dans le monde, sanctionner des mesures réprouvées par sa conscience, Pie V se persuaderait que Dieu se prononce contre sa participation à l'entreprise, et il l'abandonnerait sur-le-champ. » Les difficultés finissent toujours par s'aplanir devant ces grands caractères, qui ne transigent pas avec les principes : Venise et l'Espagne s'inclinèrent. Il fut convenu que du dernier sixième on ferait cinq parts : le Roi en prendrait trois parts à sa charge, la Seigneurie de Venise les deux autres. La contribution du Saint-Siége se bornerait à fournir douze galères bien approvisionnées, trois mille fantassins et deux cent soixante-dix cavaliers. En compensation du nouveau sacrifice imposé à l'Espagne et au sénat de Venise, Pie V autorisa les Vénitiens à prélever 100,000 écus par an sur les biens du clergé; au Roi Catholique il ac-

corda deux taxes très-fructueuses, — la *cruzada* et l'*escusado*, — confirmant en outre la concession jadis octroyée par Pie IV de l'entretien de cent galères sur les biens ecclésiastiques du royaume, en vue d'assurer la sécurité des mers qui baignent l'Italie.

Et les princes italiens! Dans quelle mesure contribueraient-ils à des expéditions dont le succès devait les délivrer de périodiques alarmes? Les cardinaux de Pie V ne trouvèrent pas moins juste que les délégués de l'Espagne et que l'ambassadeur de Venise de faire un large appel à leurs finances. Au duc d'Urbin, le moins riche de tous, on demanda un millier de fantassins et 100,000 écus; les ducs de Parme, de Mantoue, de Ferrare, de Savoie, de Toscane, les États de Gênes et de Lucques s'entendraient pour fournir, à eux tous, deux millions d'écus, onze mille fantassins et deux mille deux cents cavaliers.

Les exigences se réduisirent d'elles-mêmes, quand on eut reconnu la nécessité d'admettre que, pour la première année, pour l'année 1571, les opérations de la ligue ne pourraient être que des opérations strictement et purement maritimes. Dans cette hypothèse, on n'avait que faire des nombreux cavaliers stipulés dans la convention primitive : deux

chevaux par galère, — six cents chevaux en tout, — suffiraient. L'infanterie elle-même serait sans inconvénient réduite. La garnison de deux cents galères et cent naves n'exigeait pas plus de quarante mille fantassins. Les princes italiens et l'État de Gênes en furent, grâce à ces réductions, quittes à très-bon marché : ils se contentèrent de fournir chacun une ou deux galères. Seul le duc de Toscane se montra généreux : en sa qualité de grand maître de l'Ordre militaire de Saint-Étienne, il mit à la disposition du Saint-Siége douze des meilleurs vaisseaux de sa flotte à rames : Pie V se trouva par là dispensé de recourir, comme l'année précédente, à l'arsenal de Venise. Il se chargea de nouveau d'équiper, d'armer et d'entretenir ces bâtiments d'emprunt.

Restait à désigner le commandant en chef : l'Espagne et la Seigneurie de Venise se disputaient l'honneur de le choisir dans leurs rangs. Pour arriver à s'entendre, ces deux puissances finirent par chercher un terrain neutre. C'est ainsi qu'il fut pendant un certain temps question du duc d'Anjou et du duc de Savoie. Le Souverain Pontife, avec son autorité suprême, intervint : le commandement en chef, par sa volonté expresse, fut déféré à don Juan d'Autriche. Le ciel inspirait véritablement le Saint-

Père quand il prit cette décision : avec tout autre général que don Juan, — je l'ai déjà dit, je le redirai encore, — la campagne de 1571 n'eût été que la répétition des campagnes de 1538 et de 1570.

CHAPITRE II.

DON JUAN D'AUTRICHE.

Don Juan n'était point un enfant légitime; ce n'était pas non plus un enfant adultérin : l'Empereur l'avait eu de Barbe Blomberg, après son second veuvage. Jusqu'à l'âge de sept ans, l'impérial auteur de ses jours le laissa grandir dans l'obscurité, au milieu des petits paysans d'un village situé dans les environs de Madrid. On l'avait placé sous la surveillance d'un musicien, en souvenir très-probablement de sa mère, dont la voix mélodieuse séduisit le fils de Jeanne la Folle et de Philippe le Beau : le musicien ne crut pouvoir mieux faire que de confier son élève à un curé; le curé se déchargea du soin dont on l'investissait sur le sacristain. Don Juan, de cette façon, put jouir, durant ses premières années, d'une liberté presque complète. Ce début dans la vie rappelle fort, il me semble, celui d'un

petit paysan béarnais qui fut, lui aussi, un vaillant guerrier et de plus un très-grand roi[1].

En 1554, don Juan franchit un des degrés qui vont insensiblement le rapprocher du sang illustre dont il est sorti : on l'amène à Valladolid et on le présente à sa sœur l'infante Juana, princesse douairière du Brésil, mère de dom Sébastien de Portugal et régente d'Espagne. Un chevalier sans peur et sans reproche, don Luis de Quixada, et sa noble épouse, doña Magdalena de Ulloa, regrettent chaque jour de n'avoir point d'enfants; ils acceptent la tâche de faire du pupille mystérieux qu'on leur remet, un homme, disons mieux, un *caballero*. Don Juan, à qui l'Empereur ne veut point révéler encore le secret de sa naissance, est, dès ce moment, traité par don Luis de Quixada comme un fils. Il atteignait sa onzième année, quand Charles-Quint prit le parti de se retirer au monastère de Saint-Just, dans l'Estramadure. Désabusé des vaines pompes de ce

[1] « Que c'est d'une belle et généreuse naissance! s'écrie Brantôme. Celui qui avait été nourri en maison champêtre comme pasteur, s'être rendu depuis si gentil, si galant, si honnête, si agréable, comme il a été, et sentant si peu sa nourriture rurale, ainsi que je l'ai vu en Espagne! car il était fort beau et de fort bonne grâce, comme j'ai dit... Il avait bonne façon parmi les soldats. Il avait bien aussi bonne et belle grâce parmi les dames, desquelles il était fort doucement regardé et bien venu. »

monde, l'Empereur ne l'était pas tout à fait, paraît-il, des affections humaines : il voulut avoir don Juan près de lui, augura bien de ses dispositions, sourit à ses progrès et se décida enfin, peu de mois avant sa mort, en 1558, à faire connaître à la princesse régente d'abord, puis au roi Philippe II, la réelle origine du fils adoptif de Quixada. Dans son testament, bien digne d'un souverain qui venait de préférer la bure à la pourpre, l'Empereur exprimait le désir que don Juan embrassât la vie religieuse dans un Ordre de moines réformés. Si le jeune prince pourtant n'avait point la vocation nécessaire, Charles-Quint lui assignait une dotation et le recommandait au roi Philippe II.

La vocation d'une existence claustrale, don Juan, malgré la ferveur de ses sentiments chrétiens, ne l'eut jamais. Philippe II, heureusement, ce Philippe en qui l'on s'obstine à ne voir qu'un tyran ombrageux et jaloux, oubliant qu'il fut avant tout un père malheureux, ne s'offusqua pas des aspirations ambitieuses de son frère : il y vit, — la chose est certaine, — bien moins un danger qu'un appui précieux pour son trône. Inquiet à juste titre de l'humeur bizarre du triste héritier que le ciel lui destinait, le souverain des Espagnes dut naturel-

lement reporter sa tendresse et sa sollicitude sur le seul rejeton qui rappelât encore la vieille et puissante séve de la tige royale.

Au mois de novembre 1561, don Juan est publiquement reconnu comme prince de la maison d'Autriche : en même temps, il est envoyé, avec l'infant don Carlos, avec Alexandre Farnèse [1], le cousin de

[1] Né en 1545, Alexandre Farnèse avait alors seize ans. M. Forneron nous le représentera dix-huit ans plus tard « brun, petit, infatigable, adoré de tous ceux qui l'approchaient ». — « Il avait, dit-il, le nez aquilin, les yeux vifs, le visage sévère et froid, grand air, surtout à cheval. » Levé avant le jour, d'une sobriété incroyable, il fut un des grands capitaines de ce siècle où les hommes de guerre ont tenu tant de place. Son intégrité, sa modération politique sauvèrent des Flandres tout ce qu'on en pouvait sauver.

Sa mère Marguerite, issue d'un caprice de l'empereur Charles-Quint pour la fille d'un ouvrier tapissier, était, suivant M. Forneron, « une Flamande massive, rude, dédaigneuse, à la lèvre et au menton velus ». Une voix mâle, des gestes brusques dissimulaient au premier abord, chez la future régente des Pays-Bas, deux fois mariée, à Alexandre de Médicis d'abord, à Octave Farnèse ensuite, un fonds très-sérieux de bienveillance. C'est probablement à cette mère wallone qu'Alexandre Farnèse emprunta les sentiments d'humanité, si rares et presque étranges au temps des ducs d'Albe et des Philippe II, dont il donna, en plus d'une occasion, des preuves manifestes. Son père, Octave Farnèse, petit-fils du pape Paul III, fils de Pierre-Louis Farnèse, duc de Parme, assassiné à Plaisance le 10 septembre 1547 (voyez dans l'ouvrage intitulé : *les Corsaires barbaresques,* p. 129 et 137, les causes et le récit de cet événement), lui eût peut-être transmis de moins généreuses tendances : Octave Farnèse appartenait à son siècle et à son pays.

On sait la part considérable qu'Alexandre Farnèse prit à la victoire de Gembloux, le 31 janvier 1578. Quand la mort de don Juan d'Autriche appela le jeune et vaillant prince, le 1er octobre de cette

don Carlos, à l'université d'Alcala. En 1564, il quitte cette université : l'année suivante, à peine âgé de

même année, à prendre en main la défense d'une possession à peu près perdue, les dispositions nouvelles inspirées à Philippe II par une longue succession d'échecs lui facilitèrent singulièrement l'accomplissement de sa tâche. Le roi d'Espagne montrait alors un penchant décidé à recourir aux voies de conciliation et à seconder cette politique qui se ravisait par un envoi sérieux de troupes et d'argent. L'occupation de l'Artois et du Hainaut ne tarda pas à refouler l'armée des États en Zélande. Guillaume de Nassau, prince d'Orange, comte de Zélande et de Hollande, Guillaume *le Taciturne*, en un mot, est assassiné à Delft par Balthazar Gérard, le 10 juillet 1584; au mois de juin 1585, après neuf mois d'investissement, la place d'Anvers se rend aux Espagnols. Philippe II, que l'annonce de la victoire de Lépante n'a pu émouvoir, perd tout à coup le sang-froid qui jusqu'alors a dominé chez lui toutes les émotions humaines. Il se lève, va frapper à la porte de sa fille et lui crie : « Anvers est à nous! » Il ne reste plus qu'à conquérir l'Angleterre, le triomphe du catholicisme sera désormais assuré.

L'année 1586 voit mourir successivement Marguerite et Octave Farnèse. Né le 8 octobre 1524, Octave Farnèse disparaît de ce monde le 21 septembre 1586. Alexandre Farnèse est maintenant duc de Parme, mais Alexandre Farnèse a, en ce moment, de bien autres soucis que celui d'aller gouverner son petit duché. Le 5 août 1587, le port de l'Écluse, enlevé à Leicester, est tombé en son pouvoir. Le prince de Parme s'apprête à traverser la Manche avec la plus invincible armée qu'ait jamais possédée l'Espagne. Il faut seulement que la flotte de Medina Sidonia « détruise la flotte anglaise et assure le passage aux bateaux plats ».

J'ai raconté, il y a quelques années (voyez : *Les Marins du quinzième et du seizième siècle,* p. 115 à 151), comment l'entreprise échoua, le 27 juillet 1588. M. Fernandez Duro nous le racontera plus complétement encore à l'aide de documents jusqu'à présent inédits, documents puisés aux archives de France aussi bien qu'aux archives d'Espagne. La responsabilité de l'échec ne sera guère déplacée, je suppose. Le prince de Parme en aura certainement sa part. Je ne sais trop si l'enthousiasme de don Juan d'Autriche n'eût

dix-huit ans, il s'échappe de la cour pour aller s'embarquer à Barcelone sur la flotte que don Gar-

pas, en cette occurrence, avantageusement remplacé les froids calculs d'Alexandre Farnèse. Le fils de Marguerite est un tacticien; mieux eût valu peut-être ce jour-là un inspiré.

La conquête de l'Angleterre manquée, Philippe II se rejette sur la conquête de la France. Ce sont les grandes campagnes du duc de Parme qui commencent, les campagnes qui ont le mieux assis sa réputation militaire. Alexandre Farnèse entre en France en 1590, pour secourir Paris assiégé par Henri IV, « ma ville de Paris », disait déjà Philippe II. Son armée est composée des plus braves, des plus magnifiques soldats du monde, « tous d'une même volonté : mourir ou vaincre ».

« Il prit la ville sans donner bataille, dit Brantôme, et fit lever le siége de Paris, comme il voulait. » Deux ans après ce merveilleux succès de tactique, le 10 janvier 1592, le prince Alexandre marche au secours de la ville de Rouen. « Le Roi, raconte encore Brantôme, sachant qu'il le venait désassiéger, lui manda qu'il le tiendrait à ce coup pour le plus grand capitaine du monde, s'il lui faisait lever le siége, sans donner à cette fois bataille. » Quel contraste, observe avec raison M. Trognon dans son excellente histoire de France, « entre le monarque qui », en véritable carabin, « courait faire le pistolet au milieu des escadrons ennemis, et le grave et flegmatique Italien qui, perclus de goutte et porté dans sa chaise, dirigeait avec une assurance imperturbable les mouvements de son armée »! Alexandre Farnèse, le brillant soldat que nous allons voir, à Lépante, enlever, presque seul, une galère ottomane, l'intrépide cavalier de Gembloux, perclus de goutte, comme son grand-père Charles-Quint, à l'âge de quarante-sept ans! La guerre, à cette époque, usait donc bien vite ceux qui la faisaient! A moins que l'abus des plaisirs n'explique encore mieux ces vieillesses précoces.

Le 20 avril, Henri IV est contraint par les habiles manœuvres de son adversaire, notamment « par une marche d'une rapidité prodigieuse », d'abandonner Rouen à l'ennemi. Donnez-lui quelques jours, il prendra sa revanche. Blessé devant Caudebec, le 23 avril 1592, d'un coup d'arquebuse au bras droit, acculé entre la Seine et la mer, harcelé par plus de neuf mille chevaux, le prince de Parme,

cia de Toledo s'apprête à conduire au secours de Malte, assiégée par les Turcs[1]. L'équipée faillit réussir. Don Juan arrive sans encombre au port; malheureusement, le port en ce moment est vide. Que va faire le sombre Philippe? Est-ce un cachot qu'il réserve au jeune étourdi dont l'impatience belliqueuse a rompu ses entraves? Philippe songe si peu à châtier cette précoce audace que, dès le mois d'octobre 1567, nous trouvons don Juan

tout enivré encore de la levée du siége de Rouen, sait à peine comment il pourra échapper à la captivité ou aux plus dures conditions de la guerre. « On le croit réduit, dit Brantôme, à demander au roi miséricorde ou passage : et là-dessus ledit prince se moque des gens qui pensaient le tenir, fait un pont de bateaux sur cette large rivière de Seine, qui semble là plutôt une petite mer qu'une rivière, et passe, lui et toute son armée. Tout blessé qu'il était, il se retire dans Paris avec si belle ordonnance de bataille qu'on ne lui sut jamais que faire, sinon lui donner sur la queue et défaire quelque cent chevaux. »

La campagne, pour cette année, est finie. Alexandre Farnèse va soigner sa blessure à Spa. Le 14 novembre, nous le retrouvons, plus actif que jamais, à la tête de son armée; sa blessure malheureusement n'est pas guérie; son corps est épuisé. Alexandre Farnèse tombe évanoui entre les bras de ses soldats consternés. Le 3 décembre 1592, il meurt au camp d'Arras, « dans l'abbaye de Saint-Wast ».

Par cet illustre compagnon de don Juan, on peut jusqu'à un certain point juger des autres, « tous gens, de père en fils, apprivoisés à la mort ».

[1] Voyez dans l'ouvrage intitulé : *Les Chevaliers de Malte et la marine de Philippe II* (E. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs), le chapitre premier de la quatrième partie : *La Vocation de don Juan d'Autriche.*

pourvu d'un brevet qui range sous ses ordres les flottes espagnoles : don Juan a été nommé « capitaine général de la mer ».

Une telle succession de bienfaits ne devait-elle pas conquérir un cœur que sa noblesse native inclinait à tous les sentiments généreux? Le fils de Charles-Quint et de Barbe Blomberg fut, jusqu'au dernier jour de sa vie, le sujet le plus fidèle et le plus respectueux du monarque qui, de son propre mouvement, sans que rien en somme l'y obligeât, est venu le tirer de l'obscurité pour lui ouvrir les rangs de la plus auguste famille devant laquelle se soit jamais prosterné l'univers. De tels services ont droit à un dévouement sans bornes : pourrait-on citer quelque circonstance où don Juan ait méconnu les obligations que sa conscience avait contractées?

Le 3 juin 1568, le nouveau capitaine général de mer prenait à Carthagène le commandement d'une escadre qui, par les ordres de Philippe II, se tenait rassemblée dans cet admirable port. Le grand commandeur de Castille, don Luis de Requesens [1], devait

[1] Né en 1525, don Luis de Zuniga et Requesens était fils de don Juan de Zuniga, grand commandeur des chevaliers de Saint-Jacques, et de Stéphanie de Requesens. Il prit de sa mère le nom sous lequel il est le plus connu. Stéphanie était le dernier rejeton de la famille

l'assister dans ses débuts. L'expédition visita Cadix et Oran. Vers la fin de septembre, don Juan

de Requesens établie en Catalogne. La science nautique semble avoir été un don héréditaire dans la famille maternelle du grand commandeur de Castille.

Quand don Juan d'Autriche est créé capitaine général de la mer, c'est Requesens qu'on lui donne pour lieutenant. Pendant la guerre de Grenade, Requesens est encore chargé de défendre les côtes d'Espagne contre les incursions des Maures. Bien qu'il ait joué un rôle fort important à la bataille de Lépante, le grand commandeur de Castille doit surtout sa célébrité à ses services pacifiques. « Il a toujours été en réputation de meilleur négociateur que de grand soldat. » Il représente le roi Philippe II auprès du pape Pie IV pendant le concile de Trente et devient, après la bataille de Lépante, gouverneur de Milan. Ses différends avec Charles Borromée, un évêque dont la réputation de sainteté était déjà faite, ont attiré sur lui les foudres de l'Église. A la fin de l'année 1573, Philippe II appelle cet excommunié à gouverner les Flandres en remplacement du duc d'Albe. On comptait sur sa douceur pour faire oublier les rigueurs du duc. Au bout de deux ans, Requesens meurt subitement de la peste, — « d'un abcès charbonneux au bras », dit M. Forneron, — laissant un fils et une fille. Le fils mourut sans postérité.

Des Zuniga sont sortis : les ducs de Bejar et Peñaranda, les comtes de Bañares et Miranda, grands d'Espagne, et une foule d'hommes illustres. La famille des *Zuñiga,* autrefois connue sous le nom de *Stunicas,* portait : *un écu d'argent tranché de sable, avec chaîne d'or, à huit anneaux en orle.*

Les Zuniga prétendaient tirer leur origine des rois de Navarre et la faisaient remonter jusqu'à l'année 893.

Alphonse Ramirez, infant de Navarre, second fils du roi Garcias, seigneur de Castroviejo et de Mendavia, épouse Sanche de Zuniga ; son fils aîné, Juan Alfonso, second seigneur de Estuniga et comte de Marañon, meurt sans enfants en 1186. Son second fils, Iñigo Ortiz, seigneur d'Estuniga, de Castroviejo, Mendavia, las Cuevas, Marañon, Bañares, rico-hombre, et grand porte-étendard du royaume de Navarre, meurt en 1215. Il épouse Toda Perez de Haro. Un troisième fils, Garcia Ortiz, assiste en 1212 au combat de *las Navas.*

était de retour à Madrid. C'est en ce moment, au milieu du deuil où la mort de la troisième femme de Philippe II a jeté la cour et l'Espagne [1], qu'éclate, dans les montagnes des Alpujares, la formidable insurrection des Maures. Si Sélim eût employé ses flottes à seconder ce mouvement populaire, la puissance espagnole, sourdement minée par la lutte que le duc d'Albe soutenait dans les Flandres, ne serait point sortie sans blessures d'une aussi grave épreuve. Heureusement pour l'Espagne et pour la Chrétienté, Sélim mûrissait alors d'autres projets.

Le 6 avril 1569, Philippe II confie à son frère, à celui que l'Europe connaît déjà sous le nom de

[1] Philippe II, né à Valladolid le 21 mai 1527, mort à l'Escurial le 12 septembre 1598, a été marié quatre fois :

1er mariage, — 13 mai 1543, — Marie de Portugal, âgée de seize ans, comme Philippe, fille du roi Jean III de Portugal et d'une sœur de Charles-Quint. Morte le 12 juillet 1545. Laisse un fils, le malheureux don Carlos.

2e mariage, — 25 juillet 1554, — Marie Tudor, fille du roi Henri VIII et de Catherine d'Aragon, sœur de Jeanne la Folle, née le 18 février 1516, morte sans enfants le 17 novembre 1558.

3e mariage, — 30 janvier 1560 (par procuration donnée au duc d'Albe, 22 juin 1559), — Élisabeth de Valois, fille du roi Henri II et de Catherine de Médicis, née à Fontainebleau le 2 avril 1545, morte à Madrid le 3 octobre 1568, après une agonie d'un an.

4e mariage, — 12 novembre 1570, — Anne-Marie d'Autriche, fille aînée de l'empereur Maximilien II, née en 1549, morte le 26 octobre 1580. Son fils, don Felipe, né le 13 avril 1578, est devenu le roi Philippe III, mort en 1621.

don Juan d'Autriche, le commandement de l'armée destinée à réduire les insurgés de Grenade. Quelle responsabilité pour un chef presque adolescent! La valeur peut fort bien ne pas attendre le nombre des années : l'art de la guerre n'exige-t-il pas une expérience plus mûre? Cette expérience est l'affaire des lieutenants : le succès de don Juan ne tardera pas à le prouver. A l'âge de vingt-deux ans, don Juan, reproduisant les prouesses d'Alexandre, se montre du premier jet l'égal des plus vieux généraux de la Péninsule. C'est lui qui les entraîne par son ardeur, qui met fin à leurs querelles, qui leur donne l'exemple du courage et de la résolution. Une balle maure frappe à ses côtés son père adoptif, le valeureux don Luis de Quixada; lui-même a son casque bossué par maint projectile : l'insurrection n'en est pas moins complétement écrasée, et toute l'Espagne salue avec transport, dans le vainqueur des Maures, le digne fils du grand empereur dont elle n'a pas cessé de vénérer la mémoire. Qui oserait à cette heure parler de bâtardise? La victoire a sacré don Juan légitime.

Le dernier jour du mois de novembre de l'année 1570, l'heureux triomphateur est rappelé par son frère à Madrid : la monarchie, raffermie sur sa base,

peut désormais s'en fier à la glorieuse épée qui vient d'achever en quelques mois la défaite décisive de l'ennemi intérieur. O brillante aurore des grands hommes, de quel éclat tu brilles à l'horizon! Que les feux du soleil couchant semblent pâles auprès de ces jeunes lueurs du Granique, de Rocroy et de Marengo!

Don Juan ne devait pas seulement commander la flotte : les forces de terre et de mer de la ligue n'auraient qu'un chef, et ce chef serait le jeune vainqueur de Grenade. Les Vénitiens mirent cependant à leur consentement une condition : le général espagnol ne pourrait rien décider de grave sans avoir pris au préalable l'avis de ses deux collègues. Le Pape acquiesça de grand cœur à cette réserve : dans sa pensée, Marc-Antoine Colonna et Sébastien Veniero pousseraient plus franchement don Juan à l'action que les conseillers trop prudents dont Philippe II allait entourer son frère.

Le commandant en chef se trouvait donc nommé; ses pouvoirs étaient définis : les négociateurs de la ligue avaient encore un choix, non moins difficile que le premier à faire. En cas d'absence, de maladie ou de mort, qui suppléerait don Juan? Les Espagnols réclamaient ces fonctions pour le grand

commandeur de Castille, don Luis de Requesens, déjà lieutenant de la flotte royale. Pie V crut qu'il était de la dignité de l'Église d'exiger ce poste éminent pour Colonna.

Tout semblait terminé, quand les sénateurs vénitiens s'avisèrent de soupçonner Suriano d'avoir, dans l'excès de son zèle pour la conclusion de la ligue, excédé son mandat. Ils lui avaient, au dernier moment, donné Giovanni Soranzo pour collègue : les rapports de Soranzo rendaient le sénat perplexe, et les conventions arrêtées à Rome entre les plénipotentiaires attendaient encore la sanction de Venise. Il était à craindre que la République ne cherchât à prolonger les négociations, dans l'espoir que le Turc finirait par se résoudre à la paix. La pieuse impatience de Pie V ne put supporter ces nouveaux délais : il déclara qu'il allait envoyer à Venise Marc-Antoine dont l'influence était considérable auprès du Sénat, Marc-Antoine qui, par sa loyale conduite dans la dernière campagne, s'était acquis la sympathie de tous les capitaines vénitiens.

« Était-il donc, objectaient les cardinaux, de la dignité apostolique de s'abaisser à une pareille démarche? — Pour le bien commun des fidèles, répondit le Souverain Pontife, je suis prêt à sup-

porter toutes les indignités. » La mission de Colonna eut le succès que s'en promettait le Saint-Père : le 2 juillet 1571, le traité conclu à Rome fut solennellement publié à Venise, et le Sénat, retrouvant tout entier le vieil esprit qui fit jadis sa gloire, se mit immédiatement à l'œuvre pour compléter un armement dont les éléments étaient encore épars, mais attestaient déjà la puissance de la grande république [1].

[1] En l'année 1570, à la veille de la bataille de Lépante, Venise était encore « cette Cybèle des mers » que nous a si bien décrite lord Byron. « Les dépouilles des nations fournissaient une dot à ses filles ; l'Orient tributaire ne cessait de verser dans son sein la pluie de ses joyaux : vêtue de pourpre, elle conviait les rois à ses fêtes, et les rois en sortaient grandis à leurs propres yeux. »

.....Her daughters had their dowers
From spoils of nations, and th' exhaustless East
Pour'd in her lap all gems in sparkling showers :
In purple was she rob'd and of her feast
Monarchs partook, and deem'd their dignity increas'd.

CHAPITRE III.

ALI-PACHA, SUCCESSEUR DE PIALI, ET SÉBASTIEN VENIERO, SUCCESSEUR DE ZANNE.

Pendant que ces négociations si laborieuses se poursuivent à Rome, reportons-nous un instant par la pensée dans le Levant. Au moment même où la flotte alliée quittait le mouillage de Castel-Rosso, Piali, sur les instances de Moustapha, s'était mis à la poursuite de ces escadres chrétiennes qui fuyaient le combat. Il se porta ainsi jusqu'à la hauteur de Stampalie : les vents du nord l'obligèrent à rétrograder. Il séjourna quelque temps encore sur les côtes de Chypre; mais aussi incapable que Colonna et Zanne de faire subsister une flotte nombreuse dans ces parages, il finit par reprendre à regret la route du Bosphore.

Le provéditeur laissé par Zanne à la garde de Candie guettait l'occasion de jeter des secours dans Famagouste. Dès qu'il apprit le départ de Piali-

Pacha, il fit choix de seize bonnes galères, renforça soigneusement leurs chiourmes, embarqua en outre huit cents hommes de ses meilleures troupes sur trois vaisseaux de charge et attendit, prêt à mettre à la voile, le premier vent propice. Huit jours de navigation le conduisirent sur la côte de Chypre.

De toute la flotte turque, il ne restait alors à Moustapha-Pacha que douze galères mouillées dans la baie de Costanza. Loin de pouvoir s'opposer au débarquement des soldats qu'amenait Quirini, cette faible division ottomane n'avait pas une minute à perdre pour aviser à son propre salut. Quirini comptait bien la surprendre à l'ancre : elle venait, quand il arriva, d'évacuer son mouillage. Le commandant vénitien lui donna la chasse et réussit, vers la fin du jour, à l'atteindre. Trois des galères ottomanes furent coulées à fond; les neuf autres auraient eu le même sort, si l'obscurité de la nuit n'eût favorisé leur fuite. Les Vénitiens, livrés à eux-mêmes, retrouvaient leur remarquable esprit de décision : les coalitions n'avaient servi qu'à les endormir.

Quirini ne s'en tint pas à ce premier avantage : parcourant la côte, il ruina tous les forts établis par les Turcs sur le littoral pour assurer leurs com-

munications, brûla deux gros navires chargés de vivres et ne rentra au port qu'après avoir vengé, autant qu'il le pouvait avec des forces aussi insuffisantes, les malheureux habitants de Nicosie.

Moustapha-Pacha poussait les hauts cris. Il se croyait abandonné et sacrifié à la jalousie de son puissant rival, le grand vizir Mohammed. Ces plaintes eurent du retentissement à Constantinople : Piali-Pacha fut sur-le-champ disgracié. On lui donna pour successeur Ali, son lieutenant. Dès la fin de mars, époque à laquelle les flottes du seizième siècle prenaient bien rarement la mer, trente galères, avant-garde de la grande flotte du Bosphore, franchissaient les Dardanelles, ralliaient en route le contingent de Chio, celui de Rhodes déjà rassemblé par Méhémet-Scirocco, vice-roi d'Alexandrie, et faisaient voile directement pour Chypre. L'ascendant maritime passait de nouveau du côté des Turcs : Famagouste ne pouvait plus espérer de secours du dehors.

L'armée de Moustapha, au contraire, allait être incessamment ravitaillée, renforcée. Le Sultan venait de faire connaître au Divan sa ferme intention de ne point aborder de nouvelle entreprise avant d'avoir achevé la conquête de Chypre. L'hiver ne s'était point passé sans souffrances et sans pertes

pour l'armée ottomane, retirée depuis le mois de décembre dans ses cantonnements. Pertev-Pacha fut, à la fin d'avril, acheminé par terre vers la côte de Caramanie avec un gros corps de troupes. Ali, sorti de la Corne d'or à peu près à la même époque, avec quarante galères et les bâtiments de transport nécessaires, vint embarquer à Castel-Rosso cet important secours tiré des provinces de l'Anatolie. Le vice-roi d'Alger, Oulouch-Ali, à la tête de sa redoutable escadre de corsaires, le fils de Khaïr-ed-Din, Hassan, qui fut lui-même trois fois gouverneur de la régence fondée par son père, rejoignaient bientôt dans les eaux de Famagouste les forces considérables groupées autour du capitan-pacha. Dès la fin du mois de mai, la flotte ottomane, plus forte encore que l'année précédente, se trouvait reconstituée : elle comptait deux cent cinquante voiles et demeurait maîtresse de porter partout où il lui conviendrait ses ravages. Une armée de quatre-vingt mille hommes campée dans la plaine spacieuse qui s'étend en arrière de Famagouste, une flotte devant laquelle toute les marines de la Méditerranée réunies se seraient vues contraintes de battre en retraite, tel était le formidable état des forces mises en mouvement par le Grand Seigneur pour briser

la résistance d'une poignée de soldats héroïques.

Pendant ce temps Sébastien Veniero, le successeur de Zanne, attendait, avec son lieutenant Barbarigo et le gros de la flotte vénitienne, des ordres à Corfou; les deux provéditeurs, Canale et Marc Quirini, demeuraient en observation à Candie; les douze galères toscanes, pourvues de mariniers et de chiourmes, quittaient le port de Livourne et prenaient la route de Civitâ-Vecchia pour y aller embarquer l'infanterie et le général de Sa Sainteté le pape Pie V.

Ce qui avait surtout manqué dans la campagne de 1570, et ce qui manquait encore, c'étaient les soldats. Cet admirable arsenal de Venise où l'on avait pu le même jour poser sur le chantier la quille d'une galère et la voir, avant que le soleil fût couché, voguer sur les lagunes, continuait d'étonner le monde par son activité : vingt-cinq nouvelles galères furent lancées et armées en moins d'un mois. On en confia le commandement non-seulement à des nobles vénitiens, mais aussi, quand ces gentilshommes firent défaut, à des nobles de terre ferme, dérogeant pour la première fois aux coutumes de la République. Les équipages, par malheur, ne s'improvisent pas aussi vite que les vais-

seaux. L'épidémie de 1570 avait ruiné les chiourmes et dépeuplé les casernes : le Sénat eut recours aux bannis; il offrit de gracier tous ceux qui consentiraient à prendre la rame ou le mousquet. On tira en outre deux mille galériens des villes de terre ferme, exemptes jusqu'alors de semblables levées, et pour suppléer à l'insuffisance des soldats, on résolut d'armer une partie des rameurs.

Par l'importance des forces qu'elle s'efforçait de mettre sur pied, Venise se proposait surtout de maintenir son rang dans cette coalition où l'Espagne et l'Église s'étaient attribué à tout événement le commandement en chef. Colonna, — je crois bon de le rappeler, — devait, en cas de mort, de maladie ou d'absence, suppléer don Juan. La République pouvait, sans trop de crainte, souscrire à cet arrangement : le général des galères vénitiennes, en dépit de toutes les conventions du monde, n'aurait pas dans les conseils de la ligue, grâce aux cent vingt-cinq vaisseaux qu'on se préparait à lui donner, la voix moins haute que ses deux collègues. Le caractère d'ailleurs, en ces occasions, assure bien mieux encore qu'un titre quelconque ou que le chiffre du contingent mis en ligne, l'influence à laquelle on aspire. Si Venise, comme il était natu-

rel de le présumer, avait le dessein de ne pas laisser sans contre-poids l'ascendant promis par la prépondérance de leurs attributions au général espagnol et à son remplaçant éventuel, il faut convenir qu'elle eut la main heureuse dans le choix du nouveau commandant de ses forces navales.

Sébastien Veniero était né pour la lutte. Très-versé dans la connaissance des lois, doué d'une facilité de parole qui s'élevait souvent jusqu'à l'éloquence, hardi et impétueux, cet ancien procurateur de Saint-Marc était aussi prompt, quand son humeur turbulente l'emportait, à tirer l'épée dans une ruelle qu'à donner rendez-vous à ses adversaires sur le terrain plus pacifique du prétoire. Les sbires et les magistrats le connaissaient de longue date : son corps était, dit-on, couvert de blessures reçues dans ces rixes personnelles où il aimait à se jeter étourdiment. En Allemagne, on n'eût pas compté les chopes de bière brisées sur sa tête.

L'exercice du barreau l'enrichit; la recherche des fonctions urbaines rendit son nom familier au peuple. Violent et querelleur, adonné dès l'adolescence à la poursuite des honneurs civiques, sorte de Cléon dans une oligarchie fermée aux meneurs populaires, Sébastien Veniero n'avait guère eu le

temps d'étudier la tactique navale, mais il possédait la qualité qui, chez un général, prime de beaucoup toutes les autres : il avait une volonté ferme et une résolution indomptable.

Malgré ses soixante-dix ans, à peine entendit-il parler de guerre qu'il sollicita un emploi actif. Le Sénat le nomma provéditeur général du royaume de Chypre. Veniero attendit vainement dans l'île de Candie que les galères de Zanne lui ouvrissent le chemin et qu'un vent favorable lui permît de se rendre à son poste. L'impatience et l'irritation eurent raison d'une santé qu'il croyait inébranlable. Il relevait d'une maladie grave, quand il apprit que le Sénat, mécontent de Zanne rentré au port sans avoir combattu, l'appelait à recueillir cette succession périlleuse.

Sébastien Veniero quitta sur-le-champ Candie et se fit transporter à Corfou. Le lieutenant de Zanne, Barbarigo, l'y attendait pour lui remettre le commandement dont il était demeuré, au départ de son chef, provisoirement investi. Ce commandement, Barbarigo eût été assurément digne à tous égards de le conserver, — la journée de Lépante le fit bien voir. — On crut cependant qu'il fallait un nom plus connu, une situation depuis longtemps acquise, et

peut-être aussi un naturel moins traitable pour balancer l'autorité de deux généraux tels que Marc-Antoine Colonna et don Juan d'Autriche. Barbarigo se démit de ses fonctions temporaires sans murmure, et Veniero, désireux de secouer la torpeur de la vieille escadre, entreprit, sans perdre un instant, le siége d'une petite forteresse de la côte d'Albanie. Sopotò, souvent prise et reprise dans le cours des longues hostilités du quinzième siècle, retomba pour quelque temps au pouvoir des Vénitiens.

CHAPITRE IV.

PRISE DE FAMAGOUSTE. — CRUAUTÉ DES TURCS.

Prendre Sopotò à l'heure où quarante mille pionniers creusaient la tranchée devant Famagouste, était à coup sûr un mince avantage et une diversion bien insignifiante. Dans Famagouste assiégée par 80,000 Turcs, il n'y avait alors que 4,000 hommes de pied, 800 chevaux et 200 Albanais. Joignons-y, pour ne rien omettre, 3,000 hommes, « tant de la bourgeoisie que des paysans d'alentour ». Marc-Antoine Bragadino commandait la place : il avait pour lieutenants Astor Baglione [1] et Laurent Tiepolo. André Bragadino était chargé de la défense de la citadelle, Nestor Martinengo dirigeait l'artillerie et les artifices.

Dès le début du siége, les Turcs élevèrent dix

[1] Les Baglione étaient de Pérouse et Guelfes. Quand Nicosie fut assiégée par les Turcs, Baglione commandait dans Famagouste. Les habitants de Famagouste ne lui permirent pas de se porter au secours de Nicosie.

batteries : ils y mirent soixante-quatorze pièces de canon, dont quatre basiliks, énormes bouches à feu dont le tir était surtout destiné à battre les murailles. Pour se loger au bord du fossé, il leur fallut sacrifier trente mille hommes. Le fossé fut comblé à l'aide de fascines; sur le terre-plein ainsi obtenu l'on construisit deux ouvrages à l'épreuve du canon, et l'on s'approcha pied à pied des murailles. Les sapeurs purent, dès ce moment, se mettre à l'œuvre : une mine formidable renversa tout un pan de la tour désignée sous le nom de tour de l'arsenal.

Les assiégés étaient à découvert : les Turcs montèrent sur-le-champ à l'assaut. Cinq fois ils furent repoussés, cinq fois ils retournèrent sans plus de succès à la brèche. On se reprit à creuser la terre sur un autre point : l'explosion d'une nouvelle mine ouvrit le champ à une seconde attaque. Les Turcs luttèrent durant six heures entières; la fermeté des assiégés garda cette fois encore l'avantage.

Un troisième assaut eut lieu le 9 juillet, un quatrième le 30. Les Turcs gagnaient peu à peu du terrain, l'enceinte était forcée sur cinq ou six points différents : de quatre mille Italiens il n'en restait plus que mille huit cents; les vivres, la poudre même allaient être épuisés. La garnison soutenue jusque-

là par son désespoir se sentit perdue; elle insista auprès du gouverneur pour qu'il demandât à traiter.

Soixante-cinq jours de siége avaient coûté aux Turcs cinquante mille hommes et quelques-uns de leurs meilleurs capitaines; cent cinquante mille coups de canon, des mines pratiquées sous divers points des remparts, ne les mettaient encore en possession que de l'enceinte extérieure : pour demeurer maîtres de la place, il leur eût fallu enlever successivement tous les retranchements élevés en arrière de la muraille écroulée; il leur eût fallu réduire, après la ville, la citadelle : Moustapha n'hésita pas à faire bon accueil aux premières ouvertures de Bragadino; il promit tout ce qu'on lui demandait.

Les officiers et les soldats seraient conduits dans l'île de Candie avec leurs armes et leurs bagages; on leur laisserait même, pour honorer la défense, cinq pièces de canon et trois de leurs plus beaux chevaux. Les Turcs fourniraient les galères pour le transport des troupes. Les habitants de Famagouste conserveraient leurs biens : Moustapha leur garantissait le libre exercice de leur religion. Tous ces articles présentés au sérasker furent signés de sa main, et l'on procéda sur-le-champ à l'embar-

quement des soldats chrétiens sur les vaisseaux turcs.

Le 4 août, Bragadino sortit de la place à cheval, en grand costume de cérémonie, la tunique de pourpre sur ses armes, le parasol écarlate tenu par son écuyer au-dessus de sa tête. Baglione, Louis Martinengo, Jean-Antoine Quirini, André Bragadino, Charles Ragonasco, François Stracco, Hector de Brescia, Jérôme de Sacile et beaucoup d'autres gentilshommes l'accompagnaient. Tiepolo restait dans Famagouste, chargé de remettre la ville aux assiégeants. « Bragadino, dit de Thou, se dirigea vers la tente de Moustapha-Pacha, l'aspect serein, le cœur tranquille, sans crainte et sans orgueil. »

Moustapha le reçut avec politesse et le fit asseoir à ses côtés; mais bientôt l'entretien s'échauffa. Le pacha turc reprochait à Bragadino d'avoir fait mourir des prisonniers pendant la durée de la trêve. « Quelles garanties, demandait-il avec véhémence, nous pouvez-vous offrir pour la sûreté des vaisseaux qui vont conduire votre garnison à Candie? » Le général vénitien s'indigne de ces doutes, qui sont, suivant lui, un outrage gratuit à la loyauté de la République : c'est avant la conclusion du traité que l'odieux soupçon devait se produire. Moustapha

se lève en fureur. A son ordre, les compagnons de Bragadino sont traînés sur la place qui s'étend en avant de la tente du sérasker. Bragadino lui-même est saisi par les gardes du pacha. Chargé de chaînes, il assiste au supplice de ses compagnons : leur sang a rejailli jusqu'à lui.

Par trois fois on l'oblige à poser sa tête sur le billot. Le pacha ne veut, en ce moment, qu'éprouver son courage : c'est une mort plus affreuse que la férocité ottomane réserve à l'héroïque défenseur de Famagouste. Les bourreaux se contenteront d'abord de lui couper le nez et les oreilles. Le 5 août, Tiepolo a été pendu ; les soldats chrétiens embarqués sur les vaisseaux turcs sont dépouillés de leurs vêtements et enchaînés aux bancs des galères. Voilà comment le Turc respecte au seizième siècle les capitulations qu'il signe.

Les plaies de Bragadino se sont cicatrisées : on lui attache deux paniers remplis de terre au cou, et on le conduit, de brèche en brèche, à ces boulevards ruinés que sa valeur a su si longtemps défendre. Là, on le montre au peuple terrifié, on le promène sur le front des troupes, et chaque fois qu'il passe devant Moustapha, ses gardes le contraignent à baiser le sol.

La flotte, pas plus que l'armée, ne sera privée de l'ignoble spectacle : lié et garrotté sur un siége, Bragadino est hissé à l'antenne d'une galère; de leur banc de douleur tous les soldats chrétiens pourront contempler une dernière fois leur général. Les bourreaux cependant sont à court de supplices : que pourront-ils ajouter encore à ces humiliations et à ces tortures? Moustapha fait conduire sa victime sur la place publique « au son des tambours et des trompettes » : Bragadino va être écorché vif.

La mort fut plus clémente que les Turcs : elle mit un terme aux souffrances du malheureux, avant que les bourreaux eussent terminé leur horrible besogne. Le dernier souffle de vie s'échappa, pendant que le sang coulait en nappe rouge sous le couteau qui détachait lentement la peau du supplicié à la hauteur du nombril. L'opération s'acheva sur un cadavre insensible. Le hideux trophée fut alors bourré de paille et envoyé à Constantinople avec les têtes de Louis Martinengo, d'André Bragadino et de Jean-Antoine Quirini.

La cruauté des Turcs fut longtemps un de leurs instruments de victoire : l'effroi que répandaient leurs exécutions combattait pour eux. Mais aussi que de haine au fond de ces cœurs épouvantés, et

quel enthousiasme allait susciter le premier espoir d'une sanglante revanche! « *Homo missus est a Deo, cui nomen Johannes!* » s'était écrié le Souverain Pontife. Un homme fut envoyé par Dieu qui se nommait Jean. Celui-là ne se laissa effrayer ni par la réputation militaire de l'ennemi, ni par le souvenir du sort que la férocité ottomane réservait au vaincu. Il alla résolûment au-devant de la mort ou du triomphe : le Pape l'avait choisi, et les bénédictions de l'auguste vieillard lui montraient le ciel ouvert à ceux qui combattent pour la sainte cause. Il y a un grand encouragement à bien faire dans cette croyance.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE.

LE CRI D'ALARME.

DEUXIÈME PARTIE.

LES GÉNÉRAUX ALLIÉS.

TROISIÈME PARTIE.

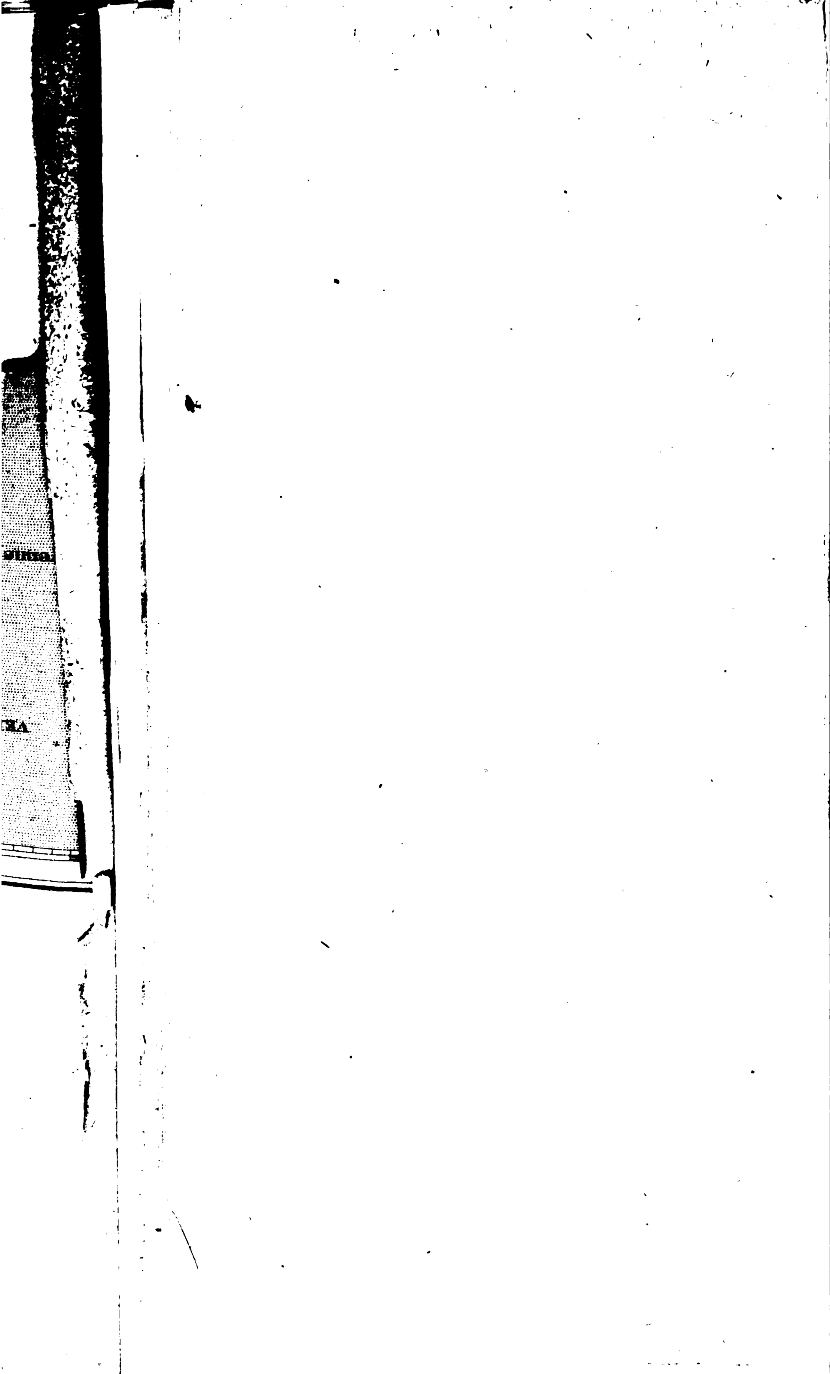
LA SAINTE LIGUE.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

MONTÉNÉGRO
Cattaro
549
Scutari
Gfe de Drino
311
ALBANIE
732
62
Valona
780
Otrante
Pt Sopoto
Pt Palermo
119
40°
ILES
Corfou
69
239
IONIENNES
Ste Maure
Golfe de Myrto
R
CÉPHALONIE
Zante
NNE

sont exprimés en mètres
fonds de 100 mètres.

Paris, Imp. Dufrénoy.




SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS

